

SOMMAIRE

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE L'APF : 8 février 2013

Rapport moral du Président, <i>Patrick Merot</i>	6
Rapport du Trésorier, <i>Jocelyne Malosto</i>	22
Rapport du secrétaire du Comité de formation, <i>Raoul Moury</i>	27
Rapport sur l'Annuel, <i>Laurence Kahn</i>	30

JOURNÉE DES MEMBRES : Samedi 24 novembre 2012

Que faire d'un héritage ?	: <i>Claude Barazer</i>	34
L'héritage	: <i>Danielle Margueritat</i>	41

RÉUNION DU COMITÉ DE L'ENSEIGNEMENT AVEC LES ANALYSTES EN FORMATION : 9 février 2013

Compte rendu	: <i>Philippe Valon</i>	48
--------------	-------------------------------	----

JOURNÉE DE LYON : Samedi 16 mars 2013

Introduction	: <i>Isabelle Pays</i>	54
Signes de vie	: <i>Françoise Laurent</i>	56
Un amour lointain : Victorine	: <i>Claude Arlès</i>	64
Sonner à plein souffle du corps	: <i>Nicole Oury</i>	75

COUNCIL MEETING DE JÉRUSALEM, 31 octobre - 4 novembre 2012

Compte-rendu	: <i>Patrick Merot</i>	84
--------------	------------------------------	----

29^{ème} NEW MEMBERS SEMINAR : 14-17 juin 2012

Compte-rendu	: <i>Maurice Borgel - Valérie Roumengous</i>	88
--------------	--	----

RENCONTRE AVEC LA SOCIÉTÉ BELGE DE PSYCHANALYSE 6 octobre 2012

Journée d'échanges cliniques entre la SBP et l'APF : <i>Florence Mèlèse</i>	92
---	----

CONSEIL, INSTITUT, COMITÉS ET LISTE DES MEMBRES DE L'APF

Rapport moral du Président

Patrick Merot

Rapport moral 2013	6
Avant-propos	8
Jean Laplanche	8
J.-B. Pontalis	8
Lucienne Couty	8
Introduction	9
La vie de l'Institution	9
La Journée des membres	9
Le Journée de l'Institut de formation	9
Le site	10
Le local	10
Les archives	10
<i>Documents & débats</i>	11
<i>L'Annuel</i>	11
L'activité scientifique	11
Les Entretiens de psychanalyse	11
Les ARCC	12
Le 12 mai 2012	12
Les Débats du samedi	12
Le samedi 17 mars 2012	12
Le samedi 20 octobre 2012	12
Le samedi 9 février 2013	12
Génération, filiations, auteurs	13
Enseignement	13
Le groupe d'accueil	13
La réunion des analystes en formation	14
Mardi autour de la pratique	14
L'enfant et la psychanalyse	14
Présentations cliniques et discussions sur la technique analytique	14
Lecture des œuvres de Freud	14
Soirées-débat avec un auteur	15
Séminaires et groupes de travail	15

Rapport avec les autres sociétés françaises	15
La SPP	15
CPLF	16
Bilbao	16
Paris	16
La SPRF	16
Groupe de contact	16
CEFFRAP	17
Rapport avec les autres sociétés européennes FEP	17
Le <i>Council Meeting</i>	17
Le congrès de la FEP	18
Rencontre avec les autres sociétés	18
Relation avec l'IPA	19
Rencontre avec Hanly lors du congrès de la FEP	19
Rencontre avec le <i>link</i>	19
Préparation des élections	19
Perspectives	20
TAO	20
Journée Laplanche	20
Journée Rosolato	20
Les 50 ans de l'APF	20

Rapport moral du Président

Patrick Merot

Avant propos

« Tous ceux que nous avons aimés, détestés, connus ou seulement entrevus parlent par notre voix. »

M. Merleau Ponty, *Signes*, préface p. 25

Je dirai un mot bref sur tous ceux qui nous ont quittés depuis notre dernière Assemblée générale, dans une succession éprouvante, Jean Laplanche, J.-B. Pontalis, cet été Lucienne Couty. Mais ce n'est pas dans ces mots que se situera notre hommage, ce sera dans le travail que nous pourrons faire avec ce qu'ils nous ont laissé sur leur engagement dans l'analyse et dans l'accueil que nous pourrons faire de leurs œuvres. Ces disparitions ont souligné l'urgence qu'il y a pour notre Institution à accueillir ce qu'on peut appeler un héritage et sont venues donner un écho à ce que j'avais annoncé comme axe de réflexion pour notre nouveau Conseil, il y a bientôt un an, sur la transmission.

Jean Laplanche

Il avance dans sa théorie lentement, dans la plus grande clarté, avec une formidable assurance. Puis quand le moment du débat arrive, se mettant un peu en retrait, concentré, cheveux en bataille, le regard comme retourné en lui-même ou regardant par en dessous un point énigmatique où il examine la controverse. Souvent la tête reposant sur le dos de la main, comme pour retenir une parole qui voudrait déjà sortir, la bouche sur le poignet, la main un peu raide, le coude appuyé sur le bureau.

À certains moments, son visage prend une animation extrême, attentif à ce qu'il entend, laissant tout son être se pénétrer des paroles entendues, ses yeux se mettent à pétiller comme si, par quelque regard en coin, il cherchait à voir derrière les phrases dites le fond de l'argumentation. Sa bouche aussi s'anime, tantôt les lèvres un peu rentrées, tantôt un sourire réjoui, anticipant avec gourmandise

l'objection qu'on va lui faire, ou la réponse qu'il prépare.

J.-B. Pontalis

Au contraire de son vieil ami, la mort l'a saisi presque par surprise, sans acharnement.

Nous pouvions penser que la mort serait indéfiniment repoussée et que la vie serait toujours là : n'était-il pas particulièrement présent parmi nous ces derniers mois, sa silhouette un peu raidie par les ans ? La parole posée. Intervenant encore il y a si peu de temps dans nos débats, parlant d'une place qui lui était chère, où s'affirmait son éthique, cette place où l'analyste s'interdit de se prendre pour un analyste.

Quand il fut reçu membre d'honneur, il évoqua l'APF, non comme une institution, mais comme une maison, dans laquelle il s'était senti libre : un lieu qui non seulement avait permis cette liberté, mais l'avait favorisée. C'était un bel hommage à notre Association. Depuis, durant ces dernières années, il avait pu donner libre cours à l'*attraction* qu'exerçait sur lui la littérature, habité depuis toujours par l'idée que *par des voies assurément différentes, psychanalyse et littérature visent le même objet, à savoir rendre compte de la complexité de l'âme humaine.*

Lucienne Couty

Moins connue que d'autres et d'une grande discrétion, cette analyste titulaire était une femme très originale dont Henri Normand a retracé le parcours pour *Documents & Débats*. Je rappellerai seulement son intérêt pour la psychanalyse d'enfant qu'elle voyait au cœur de l'expérience de la psychanalyse. C'est de cela dont elle nous parlait en citant St John Perse avec ces lignes pleines d'audace :

« Le beau pays natal est à reconquérir et que j'y entre

Moi, sans aucune honte de mon plaisir. »

Introduction

Un mot maintenant sur l'expérience particulière de devoir rédiger un rapport moral : un **rapport**, le symbole même de l'activité bureaucratique, si loin de la pratique de l'analyse : difficile d'oublier que l'écoute de ce genre de discours est éminemment fastidieuse.

Et pourtant, en devenant président, j'ai plus que jamais pris la mesure de l'intérêt de cet exercice qui est d'abord un temps d'information **indispensable** à l'égard de tous les membres qui vont se prononcer dans leur vote, et qui est aussi un lieu essentiel de la mémoire de l'Institution. Parfois d'ailleurs, quand on lit les écrits de nos prédécesseurs, c'est une mémoire très allusive, presque codée, qui fait regretter que certains rapports ne soient pas plus longs... Peut-être serai-je un peu long. Tout d'abord, je tiens à rappeler que notre Association s'est enrichie de quatre nouveaux sociétaires que j'accueille dans leur première AG avec joie : Jacques Lansac-Fatte, Élisabeth Cialdella Ravet, Maurice Borgel, Hélène Do Ich, Et que le Collège a procédé à l'élection de quatre nouveaux titulaires : Olivia Todisco, Athanassios Alexandridis, Bernard de La Gorce, Nicole Oury.

Deux membres titulaires ont demandé à bénéficier du statut de membre honoraire : il s'agit de Roger Dorey et de Henri Normand. Qu'ils soient ici remerciés du long parcours qu'ils ont accompli avec l'APF et de tout ce qu'ils ont pu nous apporter. Et nous savons que ce statut laisse grande ouverte la possibilité qu'ils continuent d'intervenir dans la vie scientifique de l'institution.

La vie de l'Institution

À ce jour notre association est forte de 86 membres, 35 membres titulaires, 51 membres sociétaires. Elle compte 19 membres honoraires. 191 analystes en formation

La Journée des membres

Cette journée s'est tenue au Collège des Bernardins, dans une des superbes salles du Cellier de ce bâtiment cistercien du XIII^e. Un lieu plein d'histoire convenait parfaitement pour aborder la question proposée par le Conseil *Que faire d'un héritage ?* C'est en effet là l'axe de travail que nous avons engagé sur la dimension de la transmission. Il nous a semblé qu'une telle question ne devait pas rester à l'intérieur du Conseil et du Comité,

mais qu'elle devait être partagée par l'ensemble des membres. En effet, cette question n'est pas l'apanage de quelques-uns : elle est une question nécessairement portée par toute l'Institution. À l'intérieur même de notre Association, quelle place donne-t-on à ces héritages ? Est-ce une affaire purement individuelle ou l'Institution a-t-elle à y jouer un rôle ?

Danielle Margueritat ouvrait la journée dans une remarquable introduction où les réflexions métapsychologiques (la question de la castration) venaient s'intriquer avec son témoignage personnel sur l'Institution. Claude Barazer, dans un second temps a repris cette question. Plaçant en exergue la citation de Goethe : « Ce que tu as hérité de tes pères, acquiers-le pour le posséder », il a interrogé, appuyé sur l'histoire de l'Institution, l'analyse de son fonctionnement et l'éthique de la formation, la pertinence politique de la question posée.

Cette journée qui a suscité beaucoup d'intérêt était d'emblée placée dans la perspective de propositions concrètes. J'y reviendrai quand j'aborderai les propositions que notre Conseil veut vous soumettre.

La journée de l'IF

Le 9 janvier, nous avons réfléchi sur *En quoi la procédure de validation est-elle analytique ?*

C'est une question qui, d'année en année, ne cesse d'occuper les débats de l'Institut de formation. Il est bien, je crois, qu'il en soit ainsi, car le jour où l'analytique ne sera plus questionné sera sans doute le jour où l'analyse sera devenue immobile. Ce n'est pas une interrogation abstraite : elle s'était de nouveau imposée à partir des difficultés rencontrées par le Comité de formation actuel.

Les débats ont été introduits par Raoul Moury et par Jean-Yves Tamet. La discussion cependant n'a pas traité de façon frontale la question posée, mais s'est déplacée, comme souvent, sur la pratique des Comités de formation, les modifications envisageables et s'est finalement polarisée sur la notion de validation refusée et sur la notion imprécise et source de divergence d'interprétation de validation ajournée. Ce débat très animé a permis d'éclaircir certaines interrogations, ce qui m'a conduit en tant que directeur de l'Institut de formation, à faire un courrier à l'ensemble de ses membres, résumant un des points débattus : le fait

est apparu que le Comité n'a pas d'autre pouvoir que de valider ou ne pas valider une supervision. Cela veut donc dire qu'il ne lui appartient pas de décider qu'un analyste en formation dont la supervision n'a pas été validée devrait, dans le cas où il ferait ultérieurement une nouvelle demande de validation auprès du Comité de formation, présenter obligatoirement un nouveau cas et/ou un nouveau superviseur.

Le site

Le texte de présentation de l'histoire de l'APF est enfin sur le site depuis le 17 octobre 2012. C'est un texte exhaustif, reprenant à la fois l'histoire, les principes et le fonctionnement. Travail qui a été réalisé par André Beetschen, mais qui est l'aboutissement d'une chaîne de contributions constituée de beaucoup d'entre nous, dont les premiers maillons avaient été mis en place avec le Conseil de Laurence Kahn auprès de Daniel Widlöcher. Ce texte est venu remplacer le texte précédent, qui avait été rédigé par Michel Gribinski qui nous le savons, avait hâte de le voir remplacé parce que devenu obsolète.

La responsabilité des relations entre l'APF, le Conseil et le *webmaster* a été depuis de nombreuses années et jusqu'à aujourd'hui, assurée avec dévouement et une extrême disponibilité par Pascale Michon Raffaitin. Elle passe la main à Jocelyne Malosto qu'il faut remercier d'avoir accepté cette tâche supplémentaire : je sais qu'elle l'assurera parfaitement. Le nombre d'inscrits sur le site privé de l'APF a augmenté et représente plus des $\frac{3}{4}$ des destinataires. Le site public reçoit plus de 50 000 connexions par an.

Le local

La question du local reste entière. Un projet très séduisant a semblé un temps pouvoir se réaliser, dans un partage avec une institution publique de psychiatrie, au cœur de Paris. Mais l'ensemble du projet, pourtant très avancé, a été récusé par la municipalité pour une question réglementaire regrettable, car, en l'occurrence, il ne semblait pas absurde de prévoir une mezzanine dans un espace de sept mètres de haut, mais la chose était interdite. Une commission se met en place pour assurer la pérennité des recherches d'un Conseil à l'autre, avec, outre les membres *ex-officio*, Pascale Michon Raffaitin et Agnès Payen Craplet.

Les archives

Un mot sur les archives personnelles des membres de l'APF.

Les archives personnelles de Guy Rosolato ont fait l'objet d'un don par madame Marie-André Rosolato à la BNF, finalisant ainsi un projet qui avait été entrepris par Guy Rosolato lui-même. Elles ont fait l'objet d'un premier classement qui doit être affiné et poursuivi par les conservateurs chargés du fonds. Ce classement est accessible en ligne sur le site de la BNF.

Une réunion s'est tenue à la Bibliothèque de France, le 30 octobre 2012, organisée sous la présidence de son Président, Bruno Racine, pour marquer cette donation. Un certain nombre de membres de l'APF purent être présents : Daniel Widlöcher y a pris la parole. À cette occasion fut remis aux participants le *Documents & Débats* consacré à Guy Rosolato.

Concernant les archives de l'Institution, le Conseil a poursuivi le travail entrepris par les Conseils précédents sur les archives. La commission se compose actuellement de Patrick Merot, *ex officio*, Dominique Suchet *ex officio*, Philippe Castets, Pierre Ferrari, Nicole Oury, et Monique Rovet Bichat. Nous avons avancé dans un certain nombre d'arbitrages qu'il convenait de faire avant de réaliser le transfert des archives. Et nous avons appris dans ces différents contacts que l'ouverture des lieux d'archives à celles venant des psychanalystes, varie de façon très sensible dans le temps avec les orientations successives des différentes directions. Ainsi, la BNF qui avait autrefois refusé les archives de Didier Anzieu s'ouvre aujourd'hui de façon active aux psychanalystes. Au contraire, les Archives de France qui, il y a longtemps, ont accueilli les archives institutionnelles de la SPP et le fonds Marie Bonaparte ne souhaitent plus désormais accueillir de nouveaux fonds de ce type et ont refusé le fonds de l'APF. Avec la commission chargée de ce point, nous avons cependant longuement rencontré une archiviste des Archives de France pour comprendre tous les enjeux des choix à faire. Nous avons donc déjà procédé à certains arbitrages dont j'informe les membres : nous avons décidé qu'il s'agira d'un dépôt et non d'un don, l'APF restant intégralement propriétaire de ses archives. Le fonds ne sera pas consultable libre-

ment, et ce pour l'intégralité du dépôt et de façon permanente : toute consultation par un chercheur sera soumise à une demande d'autorisation expresse au Conseil de l'APF. Enfin, bien évidemment, un certain nombre de documents ne seront pas joints à ce fonds d'archive soit qu'il s'avère nécessaire d'en garder un accès immédiat au siège de l'Association, soit que dans certains cas, ils aient été identifiés comme sensibles.

La constitution de véritables archives de l'APF est une chose absolument nécessaire dont l'intérêt a été souligné par tous les présidents depuis très longtemps. Je rappelle à tous les membres que tous les documents qui peuvent être en leur possession et qui ont trait à cette activité institutionnelle risquent de se perdre à tout jamais s'ils ne sont pas rapatriés auprès du siège pour rejoindre les archives. Il n'est nul besoin que ceux-ci soient triés ou classés. Ce travail sera fait en deux temps : par le Secrétaire général d'abord avant transfert aux archives, par les conservateurs du lieu d'archivage ensuite et selon des règles *ad'hoc*.

Documents & Débats

Sous la responsabilité de Brigitte Eoche-Duval et avec l'aide de Martine Baur, François Hartmann, Hélène Hinze, Pierre Noaille. La mise en ligne s'est faite par les soins de Pascale Michon Raffaitin et le *Webmaster* Fabrice Perrinel.

Un travail considérable a été nécessaire pour réaliser trois numéros de *D&D*. Il faut en remercier particulièrement l'équipe qui s'en est chargé.

Le n° 81 qui fait 130 pages, le n° 82, numéro spécial en hommage à Guy Rosolato qui reflète très bien la diversité des intérêts et de son ouverture sur le monde de la culture, le n° 83 un peu plus de 170 pages, en cours de correction chez l'imprimeur, qui a la particularité d'offrir de nombreuses illustrations liées à l'ARCC sur *Art et processus de créativité*. Un numéro spécial est en cours de réalisation en hommage à Jean Laplanche.

Le problème du coût de *Documents & Débats* reste posé, ce dont nous parlera le Trésorier.

L'Annuel

Je me contenterai de dire que l'*Annuel* 2013 *Psychanalyse, les traversées* vient de paraître. C'est un numéro très réussi, à la couverture superbe, et tout à fait passionnant. Le Conseil avec Laurence Kahn, Directrice de publication, a étudié diverses

manières d'en améliorer la diffusion et le chiffre de vente. Je lui laisse le soin de vous informer de ces décisions. Un comité se constitue qui aura aussi la tâche de permettre un meilleur usage des bases de données dont nous disposons, pour l'*Annuel*, mais aussi pour l'Institution en général.

L'activité scientifique,

1 - Les Entretiens de psychanalyse

En juin dernier se déroulèrent les Entretiens, préparés par le précédent Conseil, ***Inadmissible pulsion de mort*** avec une introduction de Laurence Kahn « Une parcelle de Nature », la conférence de Janine Altounian dont la spontanéité faussement naïve et la connaissance de l'œuvre de Freud firent merveille, sous le titre « Dégagement, au cours de la cure par l'écriture, des pulsions de vie enfouies dans un héritage traumatique », une très belle et forte conférence d'André Beetschen « Destins de la répétition délétère » et un travail au plus près de la clinique par Pascale Michon Raffaitin « Jusqu'ou le silence ».

La soirée se déroula sur une péniche, avec beaucoup de musique et pas moins de danse, face à la Tour Eiffel.

En décembre eurent lieu les premiers Entretiens préparés par le nouveau Comité scientifique.

Je voudrais ici souligner que le plus visible de l'activité du Comité scientifique, à savoir, l'organisation de réunions qui s'inscrivent dans un calendrier régulier, est la partie émergée d'un iceberg : dès le premier moment un énorme travail préparatoire a été entrepris, sous l'impulsion de Claude Barazer avec le Comité, Gilberte Gensel, Bernard de La Gorce, Isée Bernateau, Anne Homer Koffi, Pascale Totain Eghiayan, afin d'interroger de la façon la plus aiguë la question de la transmission. Ce travail s'est inscrit dans divers documents passionnants, propositions de réflexion ou comptes-rendus, dont le seul regret que j'aie est qu'ils n'aient pas été connus de toute l'Institution. N'idéalisons pas cependant les choses, car il y a aussi l'expérience de la difficulté à mettre l'Institution au travail et l'expérience aussi de tous les efforts nécessaires pour traduire ces pistes de réflexion dans des conférences abouties.

Dans ces premiers Entretiens, nous avons débattu de la question du temps et de l'espace sous le titre un peu mystérieux *La psychanalyse, temps autre, autres lieux*.

Sous la direction très assurée d'Évelyne Sechaud, nous avons entendu les exposés de Jean-H. Guégan, de Josef Ludin et nous avons demandé à Étienne Klein de nous apporter le regard d'un scientifique rompu aux paradoxes temporels de la physique contemporaine. Il fit un exposé, bien dans sa manière étourdissante, et qui restera dans les mémoires. La juxtaposition de ces différents discours, forcément hétérogènes, fut très stimulante, que ce soit avec l'exposé de Josef, fourmillant d'idées et interrogeant la spécificité de la psychanalyse, ou avec l'exposé de Jean-H. Guégan très clinique et très scientifique tout à la fois.

Les ARCC

Ils sont coordonnés, de Conseil en Conseil, par Annie Roux. Cette année ce sont huit ARCC qui ont été annoncés dans la plaquette, montrant que désormais cet outil de recherche est bien en place dans l'Institution. J'ajouterais cependant qu'il nous faut être vigilants pour conserver à ces ARCC leur spécificité : les ARCC ne sont pas des séminaires que l'on déplace d'une rubrique à une autre dans la plaquette. Ils sont sous la responsabilité directe du Conseil. Ils ont pour objectif d'être un lieu de recherche ; ils se donnent pour méthode la pratique d'une ouverture à d'autres courants analytiques ou à d'autres champs des sciences humaines ; enfin, ils doivent pouvoir rendre compte de leur travail. Ces trois aspects doivent être présents pour garder aux ARCC leur intérêt et leur spécificité par rapport aux séminaires.

Le 12 mai 2012

Le jour même de l'enterrement de Jean Laplanche à Pommard se tenait un samedi consacré aux travaux issus de deux ARCC. Évelyne Sechaud qui me remplaçait a remarquablement animé les débats, avec le Secrétaire scientifique.

L'ARCC *L'écriture, une expérience de traduction et de transformation de la clinique analytique*¹ a présenté les réflexions de Paule Lurcel, Laurent Fabre, Hélène Do Ich, Micheline Segay Dorléans. La discussion qui a suivi a été marquée, entre autres, par un dialogue sans concession sur le

travail de traducteur de Jean Laplanche, ce qui est, je crois, le meilleur hommage que l'on puisse faire à une pensée vivante.

L'ARCC *Art et processus de créativité*², a permis d'entendre, là encore, tous ceux qui ont participé à cet atelier : Olivia Todisco, Brigitte Chervoillot Courfillon, Fanny Gerber, Annie Mavrakis, Caroline Giros Israël.

Vous recevrez dans *Documents & Débats* les textes, largement illustrés, de tous ces exposés.

Les Débats du samedi

Le samedi 17 mars 2012

Ce Débat du samedi, fut consacré au thème *Une clinique de la lecture*, choisi par les conférenciers. Pour ce samedi, le Comité précédent avait donné la parole à *Adriana Helft* « Le lecteur de Freud, le lecteur en Freud », discutée par *Catherine Chabert* « Lire Freud, encore », et *Philippe Castets* « Je lui fais remarquer en riant », discuté par *André Beetschen* « L'action de l'analyste ».

Le samedi 20 octobre 2012

Gilberte Gensel et Jean-Yves Tamet, ont traité *De l'oral à l'écrit*, un thème unique dans un nouveau dispositif proposé par le Comité scientifique, à partir duquel la première a proposé de comparer l'espace de parole orale à une écriture et où le second s'est interrogé sur la fonction des mots qui sont écrits, griffonnés par l'analyste après une séance.

Le samedi 9 février 2013

Nous entendrons Elizabeth Cialdella Ravet et Jean-Michel Levy dialoguer avec leurs deux exposés sous le titre : *Fin, sans fin : que reste-t-il de nos amours ?*

La journée des analystes de Lyon

Pour la neuvième année consécutive se déroulera bientôt au Château de Monchat à Lyon, le 16 mars 2013 une rencontre ouverte sur le thème, cette année, de *L'Appel du vivant*, avec les interventions d'Isabelle Pays, Françoise Laurent, Claude Arlès et Nicole Oury.

² *Art et processus de créativité*, Olivia Todisco

Voir avec Léonard de Vinci, processus à l'œuvre dans l'élaboration du tableau : *La Vierge à l'enfant avec Sainte-Anne* (Musée du Louvre), Brigitte Chervoillot Courfillon

Histoire de fantômes pour grandes personnes, Fanny Gerber
La « double appartenance » de la peinture, Annie Mavrakis
Quelques questions sur les processus de création, Caroline Giros Israël.

¹ *L'écriture, une expérience de traduction et de transformation de la clinique analytique*, Paule Lurcel.

Pouvoir écrire l'insaisissable Laurent Fabre

L'écriture et le miroir, un enfant se dessine, Hélène Do Ich

L'écriture pour sortir de la mélasse, Micheline Segay Dorléans.

Génération, filiations, auteurs

Je traite à part la réunion qui s'est tenue le samedi 10 novembre au Collège des Bernardins, avec J.-B. Pontalis autour de *L'aventure de la Nouvelle revue de psychanalyse, entre "incidence" et "inachèvement"*. Après-coup, avec la disparition brutale de J.-B. Pontalis, cette réunion a pris une valeur exceptionnelle à la fois pour l'intérêt que ce témoignage a eu pour beaucoup et particulièrement pour les plus jeunes, dans la valeur d'hommage que l'Institution a su rendre à l'œuvre d'un de ses membres éminents. Et dans la tonalité chaleureuse de ce moment où la question de l'amitié, avec cet homme passionné par l'amitié, fut très présente. Et l'on sait qu'il fut heureux de cette réunion. Mais cette rencontre tout à fait nouvelle dans le cycle habituel de nos activités a pris aussi une signification particulière : elle est venue en quelque sorte ouvrir le chantier auquel s'est attelé notre Conseil, autour de la transmission de l'héritage.

J.-B. Pontalis a répondu aux trois conférenciers qui, de trois places générationnelles différentes, venaient témoigner de ce que la *NRP* avait signifié pour eux - Edmundo Gómez Mango, Corinne Ehrenberg et Mathilde Girard -, et une discussion animée a pu avoir lieu avec la salle. L'ensemble de ces échanges fera l'objet d'un dossier, en cours de réalisation, dans l'*Annuel*.

Le Conseil a par ailleurs mis en chantier plusieurs événements publics, l'un autour de l'œuvre de Jean Laplanche, l'autre autour de l'œuvre de Guy Rosolato dont je reprendrai la présentation plus en détail.

Par ailleurs, le Conseil a poursuivi la préparation d'un colloque à Cerisy, pour juillet 2014 (du 17 au 24 juillet) initié par le Conseil précédent avec, à l'époque, le seul parrainage de la Fondation Jean Laplanche (la Fondation Jean Laplanche fait partie de l'Institut de France et est tout à fait autonome par rapport à l'APF). L'APF en assure désormais la coorganisation avec la Fondation, et Felipe Votadoro comme responsable du Comité d'organisation. Les orientations restent les mêmes, avec une large participation étrangère et une partie des journées de travail en traduction simultanée.

Enseignement

Je pourrais dire du Comité de l'enseignement des choses très proches de ce que j'ai dit au sujet du

Comité scientifique : c'est aussi que, tel que l'APF le conçoit, le travail d'enseignement ne l'est vraiment que lorsqu'il se confond avec le travail scientifique. Sous la houlette de Philippe Valon, et avec les membres du Comité, Jacques Le Dem, Jean-Philippe Dubois, Jean-H. Guegan, Dominique Billot, Frédéric de Mont-Marin et Valérie Roumengous, s'est poursuivi un intense travail de réflexion. Ainsi, le Comité a été conduit à s'interroger sur un processus d'évaluation qui se veut analytique de bout en bout, y compris dans l'enseignement. Le Comité s'est interrogé sur une demande récurrente des analystes en formation, à savoir l'absence de toute aide de l'Institution pour la recherche de patients et a analysé cette position institutionnelle, comparée à ce qui peut se faire dans d'autres sociétés, comme refus de tout *holding* maternel. Concernant l'enseignement, il y a lieu de parler d'abord des activités qui sont destinées aux analystes en formation et dont l'initiative revient à l'Institution, qui se différencient dans six rubriques différentes.

Viennent ensuite les séminaires, ceux qui sont proposés par des membres et ceux dont l'initiative revient aux analystes en formation. Je dirai d'abord un mot de chacune de ces activités initiées par l'Institution, à partir des comptes-rendus qui m'en ont été faits.

Le groupe d'accueil

Ce qui frappe les responsables du groupe, qui sont actuellement Lucile Durrmeyer et Jean-Yves Tamet, c'est, une fois de plus, la méconnaissance que les nouveaux admis ont du fonctionnement et de l'histoire de l'institution APF.

Les participants ont l'entière liberté de cesser de venir lorsqu'ils le souhaitent, mais dans l'ensemble tous les admis récents sont présents. Ils sont dans l'ensemble préoccupés par leur cursus à venir et s'interrogent : pourquoi la demande institutionnelle est-elle que le rythme des séances des cures supervisées soit tri hebdomadaire ? Cela signifie-t-il qu'en dehors de ce rythme il n'y a pas de travail analytique ?

Il apparaît qu'il y a une disparité dans le vécu et la signification de leur admission à l'Institut de formation. Pour certains il s'agit d'entreprendre une formation pour devenir psychanalyste, pour

d'autres cela semble être la confirmation de leur identité d'analyste. De ce fait, certains envisagent très vite de constituer leur propre groupe de travail devant figurer dans le programme de l'enseignement : Lucile Durrmeyer et Jean-Yves Tamet se sont demandé s'il était judicieux qu'un tout nouvel arrivant puisse proposer cela sans avoir préalablement travaillé avec des « seniors ».

La réunion avec les analystes en formation

J'évoque ici la réunion avec les analystes en formation qui est en quelque sorte le prolongement et peut-être l'après-coup du groupe d'accueil, pour indiquer que nous poursuivons la programmation de cette réunion. Elle a été longuement préparée avec le Comité de l'enseignement dans deux de ses réunions qui ont été l'occasion d'un débat très animé. Un des thèmes qui a été souligné dans ces échanges est le caractère absolument singulier du parcours d'enseignement que l'analyste en formation est amené à faire à l'APF et dont il est absolument libre - jusqu'à pouvoir assurer lui-même des fonctions enseignantes.

Cette rencontre aura lieu le lendemain de l'AG, demain matin.

Mardis autour de la pratique

Organisés par Dominique Blin et assurés par André Beetschen, Catherine Chabert et Laurence Apfelbaum.

Ont déjà eu l'occasion d'intervenir Cécile Marcandella, Francine Bena, Jean-Louis Fouassier. Quatre séances sont encore prévues, avec Miguel de Azambuja, Anne Homer Koffi, Cécile Blanchard Josso, Claude Arlès.

Ces trois soirées, riches en échanges techniques et cliniques, ont montré la forte participation des analystes en formation tant par le nombre des présents, que par la qualité de l'écoute durant l'exposé et des interventions lors de la discussion. La bienveillance du groupe, à propos de cures compliquées, facilite certainement l'échange, elle permet aussi bien aux analystes avancés dans leur cursus qu'aux personnes plus récemment admises de prendre la parole.

Le souhait du Conseil, sous réserve de confirmation avec le Comité de formation, est de proposer qu'une prochaine journée de l'Institut de formation soit consacrée aux enseignements de ces mardis autour de la pratique, un lieu privilégié pour

comprendre la pratique réelle des analystes en formation de l'Institution.

L'enfant et la psychanalyse

La demande d'un espace où parler des spécificités de ce type de travail, et la possibilité de répondre à cette demande est présente au sein de notre Institution, même si ce n'est pas sous la forme de cures supervisées.

Les questions posées dans le groupe tournent autour de la prise en compte du travail avec les enfants sur un mode analytique, alors même que les données du cadre et de la mise en jeu des transferts n'opèrent pas de la même manière que dans une cure type d'adulte. Il n'y a pour l'heure qu'une seule séance à l'actif de la nouvelle équipe d'encadrement du groupe composé de Martine Baur, Jean-Philippe Dubois et Bernadette Ferrero, avec Bruno Romanzin pour 2012.

L'atmosphère de travail y est apparue d'emblée détendue et studieuse. Les inscriptions cette année sont à la hausse, mieux proportionnées dans le rapport hommes/femmes, plus diversifiées quant aux motivations de chacun. L'intérêt pour la psychanalyse d'enfants est donc manifeste. Trois séances doivent encore se dérouler en 2013 avec Marita Wasser, Nicole Nataf et Carlotta Settel.

Présentations cliniques et discussions sur la technique analytique

Concernant les présentations cliniques et discussions, il y a une participation soutenue à cette activité : à chaque fois 12 à 15 participants. Il semble que présentateurs et participants soient satisfaits des discussions vives qui s'engagent.

Trois soirées ont eu lieu, avec Pierre Ferrari, Françoise Brelet Foulard et Nicole Oury. Deux séances doivent encore avoir lieu.

Lecture des œuvres de Freud

Les lectures freudiennes rencontrent un succès plus modeste : 6 à 8 analystes en formation à chaque fois. Il semble que ce soit en nette diminution par rapport à l'an dernier. Mais la règle posée au début de la présence, à chaque soirée, de l'ensemble des intervenants étoffe le groupe et suscite des discussions animées.

Paule Lurcel a parlé d'« Autoprésentation », Brigitte Eoche Duval de « L'intérêt que représente la psychanalyse », Frédéric Missenard de « Court abrégé de psychanalyse ». Trois séances sont encore pré-

vues avec Maya Evrard, Dominique Blin et Henri Asseo.

Soirées-débat avec un auteur

Pour les soirées avec un auteur, deux seulement sont prévues contre trois l'an dernier. C'est là une évolution notée depuis plusieurs années qui correspond sans doute à un déplacement de la façon de travailler les textes chez les analystes en formation. Je rappelle que les soirées s'organisent à partir de propositions des analystes en formation et qu'il y a, depuis quelques années, peu de propositions. Sans doute faudra-t-il réfléchir sur la manière de faire évoluer ce dispositif. La première a eu lieu avec Jacques André, animée par Isée Bernateau et Mi-Kyung Yi. Une seconde est prévue avec Gérard Bayle, animée par Serge Franco, Brigitte Kammerer et Martin Reça.

Séminaires et groupes de travail

Après avoir ainsi dit quelques mots de chacune de ces activités, restent les séminaires. Les séminaires proposés par des membres sont au nombre de 16, auxquels il faut ajouter les séminaires et groupes de travail proposés par les analystes en formation qui comptent 11 propositions différentes.

Par ailleurs, distincts de ces activités et séparés d'elles dans le programme, se retrouvent des séminaires et groupes qui ne sont pas réservés exclusivement à des analystes en formation et qui peuvent être animés par des membres pour certains et par des analystes en formation pour d'autres. On compte 20 séminaires dans cette rubrique qui recouvre des dispositifs très variables : beaucoup sont en province, reflétant les situations locales qui justifient des regroupements. Pour beaucoup d'entre eux, il s'agit de séminaires animés avec des membres de la SPP.

À ces 20 séminaires s'ajoute le cas particulier des séminaires dans le cadre hospitalier et universitaire qui sont au nombre de 8.

Je ne reprendrai pas le détail de ces séminaires, la soirée n'y suffirait pas. Je ne donnerai pas non plus de statistiques concernant la fréquentation de ces séminaires : de chiffres point trop n'en faut, et je réserverai cela pour l'année prochaine.

Par contre, il faut souligner qu'il y a là un véritable foisonnement de propositions et d'initiatives puisque, sans compter les séminaires universitaires souvent peu pratiqués par les analystes en forma-

tion de l'APF, c'est près de 50 lieux de travail qui fonctionnent. C'est, bien sûr, réjouissant de pouvoir observer une telle activité, si éloignée des bilans désolés que certains présidents ont pu faire autrefois. Est-ce une situation sans question ? Certainement pas. J'en indiquerai deux : le Conseil et le Comité de l'enseignement ont une idée très vague de ce qui se passe dans un aussi grand nombre de groupes, alors que je pense que c'est pourtant une responsabilité de l'Institution par rapport aux analystes en formation.

Certains analystes en formation semblent ne faire dans leur parcours de formation, aucun passage dans les séminaires assurés par des membres. Ainsi, je l'ai dit, les responsables du groupe d'accueil se sont demandés s'il était judicieux que de nouveaux analystes en formation proposent, sans plus d'expérience institutionnelle, de créer un séminaire.

Rapport avec les autres sociétés françaises

Je ne parlerai que des rencontres d'institution à institution. Il y a évidemment de nombreuses interventions qui ont eues lieu à un niveau individuel, mais il est impossible d'en rendre compte, faute de temps.

La SPP

Les relations avec la SPP sont une constante dans l'histoire de l'APF. Je viens de l'évoquer à propos des rapports de travail, mais elles existent aussi au niveau des organisations. Elles ont connu des formes très diverses depuis la naissance de l'APF. Dans le rapport de Jean Laplanche de 1970, il est même fait état d'une proposition de fédération des deux sociétés, proposition qui a manifestement soulevé des réserves très vives des deux côtés, mais qui a été à la source de journées d'étude communes, devenues colloques communs, donnant naissance à un colloque occitan, etc.

Cette année, la proximité de nos liens s'est trouvée rappelée avec les nombreux décès qui ont été autant de rappels, pour nos deux institutions, d'une histoire commune. Après la mort de André Green, la SPP a ainsi tenu à ce que le président de l'APF soit présent à la tribune, avec la SPRF, pour une allocution d'ouverture à la Journée organisée en sa mémoire. Ce fut l'occasion de rappeler, entre autres choses, à un auditoire qui n'en savait pas grand-chose, la fidélité de Green à nos Entretiens.

Aujourd'hui nos relations habituelles, en dehors d'un dîner annuel, se concentrent sur une activité phare qui est le CPLF.

CPLF

Bilbao, du 17 au 20 mai 2012 a eu lieu sur le thème de *L'Œdipe*, après *Le Maternel* et avant *Le Paternel*, autour des rapports d'Albert Louppe et d'Isabel Usobiaga,

De l'APF ont participé Jacques André, Isée Bernateau, Catherine Chabert, Brigitte Eoche-Duval, Bernard Golse, Dominique Suchet, Jean-Yves Tamet.

Parmi de nombreuses interventions, je signalerai une table ronde entre Catherine Chabert et Dominique Scarfone qui fut un modèle de dialogue véritablement spontané.

Paris, dont nous sommes coorganisateurs une année sur deux, a lieu cette année sur le thème du paternel. Beaucoup d'énergie durant cette dernière année a été consacrée par l'APF à cet événement - même si la tâche principale est assurée par la SPP - à travers :

- le Comité scientifique avec la participation du Président Patrick Merot et du Secrétaire scientifique Claude Barazer ;
- le Comité d'organisation, avec Philippe Quéméré et Claire Trémoulet ;
- le Comité de lecture, avec Miguel de Azembuja, Cristina Lindenmeyer, Paule Lurcel et Philippe Valon.

Il faut noter que la participation de congressistes de l'APF au Congrès, analystes en formation et membres, va croissant. Un intérêt qui est sans doute un effet de l'existence de séminaires de préparation du Congrès dans le cadre de l'enseignement. Le temps de la préparation est maintenant terminé et c'est en mai prochain que nous entendrons François Villa dont nous avons déjà pu lire le rapport, riche d'une réflexion véritablement personnelle, *Le père : un héritage archaïque*. Il sera discuté par Gilbert Diatkine et par une relance de Denis Hirsh et Jean-Claude Stoloff. Christian Delourmel présentera son rapport *De la fonction du père au principe paternel* qui sera discuté par Bernard de La Gorce et par une relance d'André Beetschen.

Dans les ateliers on note, de plus, la participation de Claude Barazer, Catherine Chabert, Laurence

Kahn, Bernard de La Gorce, Josef Ludin, Brigitte Eoche-Duval, Jean-H. Guegan, Vladimir Marinov, Frédéric Missenard, Annie Roux, Évelyne Sechaud, Caroline Thompson. Je rappelle qu'il y a au moins trois séminaires de préparation du Congrès qui sont, en totalité ou en partage, animés par des membres de l'APF.

C'est dire que notre participation à ce congrès qui était autrefois limitée se fait de plus en plus importante.

Rappelons que le congrès de 2015, qui se déroulera à Lyon aura pour rapporteur de l'APF, Dominique Suchet. Je saisis cette occasion pour souligner la générosité qui fut la sienne d'accepter d'être notre Secrétaire général, et d'exercer ses fonctions avec une remarquable vigilance, alors même qu'elle a cette tâche d'écriture en cours.

La SPRF

Les relations avec la SPRF, dont le président est actuellement Daniel Zaoui, se sont, pour l'essentiel, limitées aux rencontres dans le cadre de la FEP, où nous avons été amenés à intervenir ensemble, au titre des sociétés françaises. Pour le reste, ces relations doivent nous conduire à nous poser un certain nombre de questions. La SPRF revendique un nombre important de candidats. Dans une période où le nombre de candidats est devenu un enjeu de survie pour les sociétés analytiques, il est possible que nos deux sociétés se concurrencent vis-à-vis des postulants éventuels.

Groupe de contact

Le groupe de contact continue d'être animé par Jacques Sédat. Il fonctionne comme une instance de veille, s'activant quand l'actualité le justifie. Ce fut le cas au moment de la recommandation de la HAS sur l'autisme. Rappelons qu'un premier projet avait inscrit la psychanalyse, à laquelle avait été ajoutée la psychothérapie institutionnelle, comme pratiques non recommandées, en ne prenant en compte que l'approche neuroscientifique de l'autisme. Une campagne était en même temps organisée contre la psychanalyse où des attaques *ad hominem* n'ont pas manqué et ont touché des membres de l'APF. Les réactions très vives des milieux psychiatrique et psychanalytique, réactions elles-mêmes prises à partie par les tenants du tout éducatif pour les autistes, ont finalement conduit à ce que la décision du 7 mars 2012 se

limite au constat que la psychanalyse et la psychothérapie institutionnelle sont des pratiques « non consensuelles ». Les membres du groupe de contact ont eu une intense activité d'échange par courriel, mais n'ont pas abouti à une prise de position commune. Avec le Secrétaire général, j'ai tenu à rencontrer Bernard Golse qui a remis au Conseil le dossier du CIPPA (Coordination internationale entre psychothérapeutes psychanalystes s'occupant de personnes avec autisme) sur cette affaire. CEFFRAP

Autrefois fondé par Didier Anzieu, le CEFFRAP a fêté cette année ses 50 ans avec un colloque sur *Le groupe face au malaise contemporain*, Évelyne Sechaud y a représenté l'APF.

Rapport avec les autres sociétés européennes, FEP

J'irai quelque peu dans le détail de certains points car le devenir de la psychanalyse en Europe et dans le monde, est une donnée essentielle pour comprendre son devenir en France. C'est pendant cette année 2012 que s'est opéré le changement de président, Serge Frisch prenant la succession de Peter Wegner, comme Président ; Leopoldo Bleger a été choisi par Serge Frisch comme Secrétaire général. Évidemment, la présence de Leopoldo Bleger à ce poste stratégique rend plus aisés les contacts entre l'APF et la FEP.

Le Council Meeting

J'ai été conduit à participer à deux *Council Meeting*. Je rappelle que ces réunions s'adressent au présidents des différentes sociétés européennes, c'est-à-dire actuellement plus d'une quarantaine de sociétés, un nombre qui est en constante augmentation, signe de la vitalité de la psychanalyse dans des pays qui s'ouvrent à une pratique jusque-là impossible ou interdite, mais aussi conséquence d'une propension irrésistible des groupes analytiques à cultiver l'art de la différence, à s'affirmer dans leurs singularités, et finalement à scissionner : le narcissisme des petites différences est un concept particulièrement pertinent pour rendre compte de la relation entre nos institutions. Le Council Meeting du Congrès de Paris en mars 2012, où s'est faite la passation de pouvoir.

Serge Frisch avait demandé aux sociétés françaises d'intervenir sur le modèle français. J'ai donc présenté, aux côtés de Bernard Chervet

et de Daniel Zaoui, la position de l'APF sur les trois séances recevant toujours le même intérêt des collègues étrangers.

J'indiquerai aussi que toute une discussion a eu lieu - et se poursuit - sur la question du vieillissement des psychanalystes : un souci qui vire à l'obsession pour certaines sociétés (et pour l'IPA), mais qui n'a jamais été traité en tant que tel par l'APF (qui n'y est pas confronté de la même manière).

Le Council Meeting de Jérusalem en octobre/novembre 2012, où le nouveau Bureau a défini ses grandes orientations. À noter d'abord que cette réunion a marqué la fin des *Working Parties* qui, arrivant à leur échéance prévue de dix années de travail, ne seront pas renouvelés par le nouveau Conseil de la FEP. La réflexion clinique qui avait ainsi migré hors du congrès réintègrera l'intérieur même des congrès. À la surprise de beaucoup, cette décision n'a entraîné aucune opposition et a même créé, m'a-t-il semblé, un certain soulagement tant la question était surdéterminée par des enjeux politiques complexes.

Par ailleurs, deux thèmes de discussion étaient inscrits au programme : le point le plus important soumis à la discussion était le sujet brûlant de *L'impact des politiques de santé publique sur la pratique de la psychanalyse et sur la formation des psychanalystes*, discuté à partir de trois brefs rapports sur la situation de la Finlande, l'Allemagne et la Hollande.

Vous trouverez dans ce *Documents & Débats* de juin un compte-rendu de ces discussions qui ont été très instructives. Elles ont rappelé que dans ces pays les relations entre la psychanalyse et l'état ont été très loin, à l'enseigne du soin. Or cette situation qui y a fait le succès « professionnel » de la psychanalyse pendant de nombreuses années se trouve aujourd'hui remise en cause par des révisions drastiques de santé publique ou d'assurances privées. L'analyse se trouve en effet mise en concurrence avec les thérapies courtes de diverses obédiences et particulièrement, les TCC. L'impact de ces bouleversements liés aux politiques publiques est donc considérable. En Hollande où la situation est la plus critique et où certains pensent que la psychanalyse est amenée à disparaître au profit de la psychothérapie, la situation a conduit les analystes à passer du

jour au lendemain à des cures à trois séances par semaine qui sont alors appelées « traitements psychothérapeutiques ».

Un second aspect des politiques publiques a un impact considérable sur les pratiques des analystes dans ces pays : la légalisation de pratiques psychothérapeutiques, selon des procédures diverses qui ne sont pas sans rappeler les évolutions que l'on a connues récemment en France avec le titre de psychothérapeute.

Dans les discussions qui ont suivi ces exposés, il faut noter que dans les « jeunes pays », si l'on désigne par là les pays dans lesquels la psychanalyse renaît après avoir été longtemps interdite, ainsi la Croatie, ainsi la Pologne, la psychanalyse suscite un très grand intérêt chez les jeunes et sa pratique est, pour l'instant, en dehors de tout compromis avec les systèmes de santé publique, mais en même temps - c'est le revers de la médaille - sans grand souci de rigueur.

Le second point abordé, à Jérusalem, avec les représentants de l'Europe au *Board* de l'IPA fut une **réflexion sur la formation et les trois modèles**, à partir d'exposés de Shmuel Erlich, représentant du *Board* IPA, avec l'exemple singulier - mais passionnant quant aux évolutions en cours - du *William Alanson White Institute* de New York : cet Institut pratique depuis toujours des cures à trois séances, tout en restant fidèle, pour le reste, au modèle Eitington. L'APsA, après lui avoir refusé, lui propose maintenant une reconnaissance officielle.

La position que Erlich a présentée, au nom de l'IPA, alors même qu'il a été plutôt un opposant à la reconnaissance des trois modèles, est la nécessité, maintenant que ces trois modèles sont reconnus, de les respecter dans leur cohérence interne et de ne pas s'engager dans un relativisme qui conduirait à emprunter, en fonction des opportunités locales, à divers modèles pour construire de nouveaux modèles hybrides.

La situation française, par rapport à toutes ces questions, présente la singularité de se trouver encore dans une zone floue, car s'il n'y a pas de compromis officiel, il y a pour les analystes qui sont aussi médecins un recours important à des prises en charge par la sécurité sociale. Celle-ci adopte une position de tolérance silencieuse : pour combien de temps ? Soulignons à l'inverse que

notre refus d'inscrire l'analyse dans le registre du soin maintient une rigueur que beaucoup de pays ont perdue.

Le congrès de la FEP

Paris

Il se tenait à Paris du 29 mars au 1^{er} avril 2012, sur le thème *Le premier entretien psychanalytique et le processus thérapeutique*. Comme président d'une des sociétés du pays hôte, j'ai fait une allocution d'ouverture

Ce thème très pointu a conduit à de multiples interventions sur les centres de consultation des divers instituts de psychanalyse et des informations sur des pratiques parfois étonnantes pour nous.

Évelyne Sechaud a discuté la conférence de Peter Wegner, sur un thème faisant écho au *Working Party* dont il a fait partie.

Sont intervenus à divers moments du congrès : Catherine Chabert, Felipe Votadoro, Philippe Valon, Athanassios Alexandridis, Hélène Trivouss Widlöcher

Bâle 21-24 mars 2013, L'informe, déformation, transformation (26^e congrès)

Laurence Kahn assurera la conférence d'ouverture, sous le titre « La limite et le passage », qui sera discutée par Jorge Canestri. Interviendront dans le congrès, Michael Parsons, Athanassios Alexandridis, Évelyne Sechaud.

André Beetschen a participé de façon décisive au Comité d'organisation.

Rencontre avec les autres sociétés

Nous avons poursuivi les rencontres avec les groupes d'analystes de sociétés étrangères. Ces rencontres sont toujours très riches d'enseignement. Il y a cependant une limite, c'est notre capacité à répondre à toutes les sollicitations et tous les souhaits. L'APF reste une petite société. Florence Mélése a accepté d'être la coordinatrice de l'ensemble des rencontres que l'APF peut organiser.

APF/SPB octobre 2012

Une rencontre avec la Société belge, dont le principe avait été arrêté par le précédent Conseil, s'est déroulée le 6 octobre 2012. Elle a concerné près d'une vingtaine de participants de chaque société. C'était la reprise d'un travail commun qui a déjà une longue histoire. Elle s'organisa autour de deux exposés cliniques, dont celui de Jocelyne Malosto pour ce qui est de l'APF.

Société de Madrid

Aux dernières nouvelles, après divers changements dans la politique des espagnols, l'accord se fait avec une rencontre une année sur deux le dernier week-end de septembre (en alternance pour la société madrilène d'une rencontre avec la SPP). Accord après discussion avec Luis Martin Président et Martina Burdet Secrétaire général, et pour l'APF Florence Mèlèse chargée des contacts avec les sociétés étrangères.

Société brésilienne

À la suite d'une demande de la Société brésilienne qui a déjà des rencontres organisées avec la SPP au moment du CPLF, et avec l'intervention de Cristina Lindenmeyer, des modalités pour associer les analystes de l'APF à ces rencontres sont actuellement étudiées, qui devront tenir également compte des attentes et des souhaits des autres sociétés brésiennes.

Interventions des membres

Il faut dire un mot aussi des interventions que les uns et les autres ont pu faire, au nom de l'APF, auprès de sociétés étrangères, dans les diverses rencontres dont j'ai eu connaissance. Que ceux que j'ai oubliés m'excusent.

C'est ainsi qu'**Évelyne Sechaud** a été invitée en Allemagne par la GPV à la réunion annuelle des titulaires (environ 70 participants) pour leur présenter la psychanalyse française. Elle a reçu un accueil très chaleureux, avec une grande ouverture d'esprit ; **André Beetschen** est intervenu en juin 2012 à Beyrouth pour une conférence auprès de la jeune société libanaise, l'ALdeP et en novembre à Istanbul, pour des journées scientifiques sur *La psychanalyse aujourd'hui*. **Laurence Kahn** est allée à Genève en avril aux Journées de l'AGEPSO (Association genevoise de psychosomatique) pour une conférence : *Le corps, la maladie, la ruse* ; à Berlin, en mai, à la XX^{ème} conférence Karl Abraham pour une intervention intitulée *Biscornu, excessif, très bizarre ; actualité de la métapsychologie et perlaboration du transfert* et à Bruxelles en juin, chez Lina Balestrière (Ecole belge de psychanalyse) : *De la limite entre acting out et agir transférentiel*. **Catherine Chabert** est intervenue à de nombreuses occasions durant l'année,

à Lausanne auprès de la Société suisse en mars, à Rome en mai, à Bruxelles auprès de l'École belge de psychanalyse en mai également, à Istanbul en septembre et à Montréal en octobre ; Jacques André a été invité à parler par la *Porto Alegre Psychoanalytical Society* (Brésil).

Relation avec l'IPA

Rencontre avec Charles Hanly lors du congrès de la FEP

La présidence de Charles Hanly, qui prendra fin dans quelques mois avec la prise de fonction de Stephano Bolognini a été de l'avis de tous désastreuse. Elle s'est traduite par une longue paralysie du *Board* et par des problèmes de communication. Charles Hanly est un homme très affable dans ses relations privées et, de plus, il est francophone. Mais ces deux qualités ne pèsent pas lourd par rapport à l'absence d'envergure quant aux réponses à apporter à la crise de la psychanalyse au niveau mondial.

Rencontre avec le *link*

Les rencontres de la FEP ont à chaque fois été l'occasion de rencontrer notre représentant auprès de l'IPA, Milagros Cid Sanz, avec un groupe où se trouvent les sociétés des Pays bas, de Suisse, d'Israël et d'Espagne.

Préparation des élections

Avril 2012

Nous avons eu à suivre la procédure des élections en cours à l'IPA, - après l'élection du futur Président, dont la prise de fonction est proche, été 2013 -, du Trésorier et des représentants européens : les 7 nouveaux représentants européens pour le *Board* sont à élire à partir d'une liste de candidats préalablement établie. Marilia Aisenstein, Milagros Cid Sanz, Nicolas de Coulon, Shmuel Erlich, entre autres, sont candidats pour l'Europe. Élection prévue pour février 2013.

Un mot tout de même pour conclure ce long rappel des contacts avec la psychanalyse dans sa dimension internationale. L'expérience que j'y ai fait une nouvelle fois, c'est tout ensemble l'écart incommensurable entre les pratiques et plus encore les théories et en même temps, la richesse des échanges personnels et l'énergie présente au service de la psychanalyse.

Perspectives

Travail autour d'une œuvre

J'approche de la conclusion de mon rapport (*suit un développement retiré du rapport après discussion en AG, non soumis au vote et proposé en annexe*).

Journée Laplanche

Le Conseil a en effet décidé de l'organisation d'une journée, adressée à un large public autour de l'œuvre de Jean Laplanche, le 5 octobre 2013, à la BNF, sous le titre : *Jean Laplanche ou le primat de l'autre* autour de 4 thèmes, « Séduction généralisée », « Pulsions de mort », « Genre », « Traduction ». Selon les cas, ces thèmes seront traités par un ou par deux intervenants.

Interviendront Christophe Dejours, Patrick Guyomard, Laurence Kahn, François Robert, Dominique Scarfone et un collègue de la SPP à confirmer.

Journée Rosolato

Une journée est en préparation sur l'œuvre de Guy Rosolato. L'idée serait de mettre en valeur la position de lien (je n'ose pas dire de *porteur*) que Guy Rosolato a voulu occuper quant à l'apport de Lacan à la théorie freudienne.

Pour conclure

Parlons encore un peu de l'avenir. Disons un mot de la prochaine Journée ouverte de l'APF, le 18 janvier 2014, sur le thème de *La conviction*, pour laquelle nous avons trois rapporteurs André Beetschen, Catherine Chabert et Philippe Valon. Autant dire que nous devrions avoir une très belle journée.

Disons aussi un mot des cinquante ans de l'APF. C'est pour demain. Ils seront célébrés en juin 2014, c'est-à-dire sous la présidence d'un prochain Conseil.

Mais il faut anticiper, puisqu'un tel événement ne peut pas s'improviser en quelques semaines. Aussi nous pouvons déjà vous dire que nous préparons le moment qui nous réunira ce jour-là, après les Entretiens, avec le souhait d'en faire un moment festif. Différentes petites choses sont également en préparation à l'initiative particulièrement de Jocelyne Malosto qui, pour cette occasion, a cherché à mobiliser la mémoire de l'Institution.

Voilà, je termine mon rapport ...

Je veux remercier maintenant madame Mamane : ce n'est pas un remerciement formel, c'est la reconnaissance des qualités qu'elle met au service de l'Institution et du Conseil qui sait pouvoir s'appuyer sur sa compétence et sa mémoire des choses.

Il faudrait que je remercie les membres du Conseil : mon rapport, je pense, l'a fait mieux que tout ce que je pourrais dire maintenant, et puis la tâche n'est pas terminée, nous sommes à mi-course...

Nous nous efforçons, avec les membres du Conseil, de faire le travail avec modestie mais avec constance. Il y a beaucoup à faire, mais notre Conseil fait ce travail joyeusement. Et, comme vous avez pu l'entendre, car j'ai tenu à citer tous ceux qui ont œuvré avec nous pour que toutes les activités de l'APF puissent se réaliser - et encore en ai-je oublié -, nous ne sommes pas seuls : de la place qui est la mienne j'ai pu pleinement mesurer à quel point il nous faut solliciter un nombre considérable de bonnes volontés et de passion pour cela. Je n'ai qu'un souhait, c'est que cela puisse continuer.

Annexe

Après discussion en AG, le développement suivant, qui faisait état de perspectives d'avenir que le Conseil souhaitait soumettre à l'approbation de ses membres dans le cadre du rapport d'activité, mais qui fut l'objet de critiques qui ne permettait pas de le voter en l'état, fut retiré du rapport. Il est donné en annexe à la demande des participants de l'AG.

« Après la Journée des membres et suite au travail du Conseil, le cadre dans lequel peut s'inscrire notre projet autour de la transmission a pris forme. Il s'agit, comme je l'ai évoqué en parlant de la Journée des membres, de faire en sorte que l'Institution prenne en charge de façon explicite et régulière la transmission de ce dont nous héritons. Un tel projet s'inscrit pleinement dans l'objet de notre Association, noté dans l'article 3 des statuts, qui est d'« apporter sa contribution à la découverte freudienne et à la recherche en psychanalyse ». Ce projet représente un changement par rapport à la politique de l'APF dont les Conseils - à l'exception notable du Conseil d'Évelyne Sechaud qui avait organisé une série de conférences *Penser*

la psychanalyse -, ne s'autorisaient pas à promouvoir la pensée de tel ou tel de ses membres, dans un souci d'égalitarisme. De plus il n'y avait pas la même nécessité puisque les auteurs étaient là pour défendre leur œuvre. Mais nous sommes entrés dans une nouvelle époque de l'histoire de l'APF, où les fondateurs ont passé le relais. Il faut en prendre acte et être à la hauteur des enjeux.

La proposition que nous faisons tient en quelques lignes :

Le Conseil propose qu'une activité nouvelle soit créée autour de la prise en compte de l'héritage et de la transmission. Cette activité aura pour nom Travail autour d'une œuvre.

*Ce titre indique une thématique générale qui peut ainsi se décliner, en fonction de la forme que ce travail pourra prendre, en « journée, week-end, séminaire, atelier, ARCC, groupe, **de travail autour d'une œuvre** ».*

*Ce travail a pour objet de conduire à l'organisation d'une **manifestation publique** qui permette de valoriser l'intérêt et l'actualité de la pensée d'un auteur de l'APF.*

*Cette activité relève du Conseil, en accord avec le Secrétaire scientifique. Elle peut être mise en place par le Conseil, mais est principalement **initiée par les membres**, sociétaires ou titulaires, qui en soumettent le projet au Conseil, qui accepte ou non de l'inscrire dans le cadre de cette activité.*

*D'une façon habituelle, ce travail prendra la forme d'une **Journée publique, annuelle**, qui trouverait sa place en septembre ou début octobre - période généralement moins chargée en activités scienti-*

fiques -, qui viendra ainsi ouvrir le travail scientifique de l'année.

Vous entendez, dans la formulation de cette proposition, que le Conseil a souhaité qu'y soient inscrites deux données.

D'une part, le fait que cette activité soit pérenne, qu'elle s'affiche comme une décision politique de l'Institution et qu'elle ne soit donc pas considérée à la seule initiative d'un Conseil particulier : la journée des membres a en effet montré qu'une telle perspective était largement reprise par l'assemblée présente ce jour-là.

D'autre part, l'insistance à confier ce travail aux membres : la réussite d'un tel projet et sa concrétisation est l'affaire, en effet, de chacun des membres et, encore une fois, ne relève pas de la seule initiative des Conseils. C'est une proposition dans laquelle, les membres sociétaires comme titulaires trouvent à exercer, en fonction de leurs intérêts et, osons le mot, de leurs transferts, la part essentielle qui leur revient dans la transmission de la psychanalyse.

Ce projet a été présent dès les premiers pas de notre Conseil, avant de se préciser pour prendre cette forme particulière. Aussi nous pouvons considérer que la journée consacrée à la NRP et J.-B. Pontalis a ouvert ce nouveau cycle d'activité. D'ores et déjà la journée prévue le 4 octobre 2013 autour de l'œuvre de Jean Laplanche et une journée en préparation autour de l'œuvre de Rosolato pour le 27 septembre 2014 constituent les étapes suivantes de ce nouveau cycle. »

Rapport de trésorerie

Exercice arrêté au 31 décembre 2012

Jocelyne Malosto

Chers collègues,

La multiplicité des activités qui vient de vous être présentée témoigne de la richesse scientifique de notre Institution qui par l'entremise d'une autre richesse - plus sonnante et trébuchante - veille à leur réalisation effective. Le rapport de trésorerie en est le moment de vérité. Mais si son bagage lexical ne nous est pas inconnu - actif et passif, investissement et transfert, bénéfices directs et indirects - notre métapsychologie ne nous y est d'aucun secours, sauf peut-être métaphorique. C'est ainsi par exemple que la comptabilité comme la psychanalyse a sa règle fondamentale à ceci près, que lorsqu'il s'agit d'argent, la règle est d'or et le parfait équilibre de notre trésorerie ferait pâlir d'envie tous ceux qui brandissent la fameuse *règle d'or* comme idéal.

En écho à Lichtenberg qui depuis son XVIII^{ème} siècle recommande d'« Usez des mots comme de l'argent » c'est avec des mots - comptés - que je vais vous parler d'argent et tenter ainsi, grâce à l'interprétation, clef de voûte de la comptabilité comme de la psychanalyse, de vous épargner la fastidieuse farandole des chiffres au profit de la mise en perspective des résultats dont ils témoignent et des questions qu'ils soulèvent.

Comptes de l'exercice clos au 31 décembre 2012

1. Les produits

L'exercice global de 2012 témoigne d'un fonctionnement équilibré, notre bilan est excédentaire de 148 euros pour un budget avoisinant les 250 000 €. Les recettes sont composées pour les 3/4 des cotisations des membres et des participations des analystes en formation et pour un peu moins d'1/4, des revenus liés à la vie scientifique. Un très faible pourcentage des recettes provient de la vente des publications (1%), Laurence Kahn nous en parlera, et des produits financiers, également 1%.

	Année 2012	
	Budget prévisionnel	Réalisé
Total des PRODUITS	261 583 €	257 913 €
Total des CHARGES	261 332 €	257 765 €
RESULTAT de l'exercice	251 €	148 €

a) les produits financiers

L'APF a des économies. L'ensemble de l'épargne représente une somme conséquente proche du montant d'un budget annuel (234 000 € fin 2012). Cette épargne fait partie de ce que l'on appelle *l'actif*, autant dire qu'en comptabilité comme en métapsychologie l'actif est extrêmement valorisé. Si son montant ne nous permet pas d'acheter un château en Espagne - et nous en avons visité quelques-uns - il devrait nous aider à trouver un local à Paris pour y installer le siège de notre Association qui ne pourra pas jouir encore longtemps du cadre exceptionnel de la place Dauphine. Une partie de cette épargne, 1/3 à peu près a été placée grâce à l'intervention de Dominique Blin, sur un livret qui génère des intérêts (1 700 € pour l'année 2012). Mais nous n'avons droit qu'à un seul livret et Pascale Michon-Raffaitin l'a rempli jusqu'à son plafond voyant le peu d'intérêts générés par l'autre partie de notre bas de laine placée dans des SICAV, sorte de bouquet d'actions de trésorerie qui ne rapportent rien, seulement 300 € pour l'année 2012 mais qui ont l'avantage d'être sans risque et facilement disponibles pour nous aider à gérer notre trésorerie. Notre comptable Monsieur Gayet, excellent pédagogue par ailleurs, a attiré mon attention sur ce « manque d'intérêts ». J'étudie d'autres possibilités de placements auprès de la banque mais à la réflexion c'est la logique même de notre trésorerie qui mérite d'être repensée.

b) Les cotisations et participations à l'Institut de formation

Les ¾ de nos recettes sont le fruit des cotisations et redevances des membres et des participations des analystes en formation aux frais de l'institut de formation. Nous adressons un appel à recouvrement juste après l'assemblée générale et nous recevons la participation financière de chacun sur une très longue échelle de temps, qui va d'un mois ou deux à une année ou plus. Échelle qui bien sûr n'a pas la même temporalité que celle de nos divers créanciers. Nous devons, assez rapidement dans l'année comptable, régler des charges conséquentes comme les cotisations IPA et FEP (10% de l'ensemble de notre budget) les différentes arrhes que nous réclamons de plus en plus tôt les sociétés auxquelles nous louons des salles pour un montant qui représente là aussi 10% de l'ensemble de notre budget annuel, les missions et déplacements liées au déploiement de la vie institutionnelle que nous veillons à régler rapidement et qui à nouveau sont à hauteur de 10%, et, mensuellement le salaire de Madame Mamane et les prestations sociales afférentes (¼ du budget), le loyer du local et ses charges fluctuantes (9%) (j'y reviendrai). Je vous brosse au passage un tableau de la répartition des charges auquel manquent les honoraires que nous versons au comptable, au *Webmaster* et aux artistes qui réalisent les affiches des journées ouvertes (4%) ainsi que tous les frais de fonctionnement répartis sur l'année (17% liés aux manifestations et 10% aux autres charges).



Sur le début de l'année jusqu'aux mois d'avril/ mai la trésorerie n'est pas suffisante pour assurer le fonctionnement ce qui oblige à vendre nos placements SICAV et c'est seulement après recouvrement de la participation financière de chacun que nous pouvons éventuellement racheter des SICAV. En termes simples l'APF avance l'argent nécessaire à la mise en œuvre de ses missions. Elle peut le faire, elle le fait depuis des années mais c'est au détriment d'une utilisation plus judicieuse de ses moyens. C'est pourquoi le Conseil envisage de demander à chacun de s'acquitter de sa participation dans un délai plus bref pour éviter toute cette gymnastique comptable d'achats et de ventes de SICAV qui d'ailleurs s'avérera peut-être plus difficile si nous décidons d'acheter un local qui immobilisera nos actifs. Et si un actif immobilisé ne devient pas pour autant un passif il n'en reste pas moins indisponible, il semble donc nécessaire d'anticiper un petit changement de fonctionnement qui sera indispensable en cas d'acquisition d'un local.

Toujours à propos des cotisations et participations, si notre exercice comptable de l'année 2012 est en équilibre il s'écarte cependant du budget prévisionnel d'un montant de 12 000 €. Le Conseil précédent avait équilibré le budget provisionnel de 2012 en dégageant une « provision pour déménagement » de 15 000 € qui s'est vu réduite à 3 000 € en raison du mauvais recouvrement des participations des analystes en formation aux frais de l'Institut de formation. Certaines vont être des pertes liées à des démissions d'autres, au destin encore incertain, entrent dans la catégorie « créances douteuses ».

Dernier point sur les cotisations et participations. L'inflation étant à peu près de 1% nous sommes contraints d'augmenter régulièrement le montant de nos cotisations. Depuis 2008 sous la présidence de Laurence Kahn il a été décidé de les augmenter régulièrement mais faiblement plutôt que de façon conséquente mais espacée. La majoration est donc de 10 € chaque année et de 20 € tous les cinq ans pour suivre l'inflation tout en faisant des comptes ronds. Le Conseil propose donc de monter cette année les cotisations à 1 100 € pour les membres titulaires et sociétaires, soit 110 € pour les membres honoraires, et 550 € la participation des

analystes en formation aux frais de l'Institut de formation ce qui entrainera une augmentation de presque 9 000 € de nos recettes que nous avons dans le prévisionnel de 2013 envisagé d'utiliser comme « provision local ».

c) Produits des journées scientifiques

Dernier élément des recettes, l'ensemble des manifestations payantes qui représentent pour une association un pourcentage très important des ressources (presqu'1/4) a généré un peu moins de rentrées que le prévisionnel ne l'avait anticipé, que ce soit les journées de Paris ou de Lyon et les soirées proposées par le Comité scientifique pour les manifestations ouvertes, ou les Entretiens pour les manifestations payantes internes. Ceux de décembre ont été légèrement moins fréquentés que prévu mais quasi équilibrés par ceux de juin qui ont au contraire eu une fréquentation supérieure à la prévision. Au total l'ensemble des recettes générées par ces manifestations scientifiques ouvertes ou internes représente une diminution du budget prévisionnel de 5% soit une

somme assez modeste de 3 200 € pour un budget global de 62 000 €. Les inscriptions aux différentes manifestations payantes sont par définition difficiles à prévoir avec précision mais restent très élevées témoignant de l'intérêt que suscitent les travaux de l'APF dans un large public aussi bien que dans son giron. Cependant une marge de progrès sur la diffusion de l'information est certainement possible et repose en partie sur la qualité du fichier d'adresses que nous utilisons. Plus d'une dizaine de nos collègues participe au travail d'actualisation et d'extension de ce fichier qui sera également au service de la promotion de l'*Annuel*, Laurence Kahn nous en parlera.

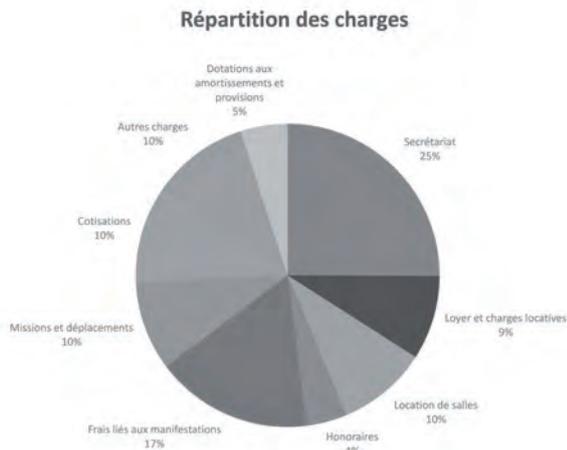
Au global les manifestations scientifiques nous ont rapporté 58 480 € dont 38 700 € en interne avec les Entretiens. Les cotisations, redevances et participations 195 500 €, les ventes 1 500 € et les intérêts 2 000 €. Soit un budget global de 257 913 € qui ont été dépensés en presque totalité dans les charges dont je vais maintenant vous parler.

COMPTE DE FONCTIONNEMENT ET DE RESULTATS

	Réalisé 2011	Budget 2012	Réalisé 2012	Budget 2013	Ecart Budget 2013 vs réalisé 2012	
					Montant	%
PRODUITS						
Produits de l'activité principale	246 435,10 €	258 663,00 €	255 738,00 €	287 265,00 €	31 527,00 €	12,3%
Cotisations	90 351,00 €	93 528,00 €	91 356,00 €	95 590,00 €	4 234,00 €	4,6%
Participation Institut de formation	99 376,00 €	101 520,00 €	104 180,00 €	105 050,00 €	870,00 €	0,8%
Journées et manifestations	54 875,00 €	61 690,00 €	58 481,00 €	84 800,00 €	26 319,00 €	45,0%
Vente de publications	1 833,10 €	1 925,00 €	1 721,00 €	1 825,00 €	104,00 €	6,0%
Produits financiers	2 734,05 €	2 920,00 €	2 072,29 €	2 200,00 €	127,71 €	6,2%
Reprise de provisions	3 060,00 €		102,30 €	100,00 €	- 2,30 €	-2,2%
TOTAL PRODUITS	252 229,15 €	261 583,00 €	257 912,59 €	289 565,00 €	31 652,41 €	12,3%
CHARGES						
Secrétariat	60 469,00 €	63 620,00 €	63 729,70 €	65 232,00 €	1 502,30 €	2,4%
Loyer et charges locatives	14 272,00 €	18 070,00 €	22 789,69 €	24 900,00 €	2 110,31 €	9,3%
Location de salles	37 596,14 €	22 700,00 €	24 450,73 €	41 650,00 €	17 199,27 €	70,3%
Manifestations	30 697,42 €	44 635,00 €	42 393,08 €	35 400,00 €	- 6 993,08 €	
Missions et déplacements	23 122,39 €	25 780,00 €	24 209,98 €	26 400,00 €	2 190,02 €	9,0%
Cotisations	25 282,05 €	26 000,00 €	26 102,91 €	27 000,00 €	897,09 €	3,4%
Autres charges	47 434,67 €	38 722,00 €	37 589,96 €	60 720,00 €	23 130,04 €	
Dotations aux amortissements et provisions	8 025,03 €	21 805,00 €	12 738,50 €	7 600,00 €	- 5 138,50 €	-40,3%
TOTAL des CHARGES de FONCTIONNEMENT COURANT	246 898,70 €	261 332,00 €	254 004,55 €	288 902,00 €	34 897,45 €	
Pertes sur redevances	3 590,00 €	- €	3 760,00 €	- €	- 3 760,00 €	-100,0%
TOTAL des CHARGES	250 488,70 €	261 332,00 €	257 764,55 €	288 902,00 €	31 137,45 €	12,1%
RESULTAT DE L'EXERCICE						
Résultat de l'exercice	1 740,45 €	251,00 €	148,04 €	663,00 €	514,96 €	347,9%

1. Les charges

Leur répartition s'organise en trois axes : les activités institutionnelles et les activités scientifiques, les limites entre les deux étant parfois arbitraires et le pôle administratif qui les soutient. Seuls les points nécessitant information ou posant question seront abordés en détail.



a) Le secrétariat

Le pôle le plus important de nos dépenses est le pôle administratif avec $\frac{1}{4}$ de nos dépenses consacrées au salaire et charges sociales du poste de secrétariat et 9% au loyer et charges locatives du siège. Nous avons cette année accordé à madame Mamane des chèques restaurant dont le coût excède à peine le gain occasionné par la diminution de cotisation à la mutuelle (sa fille n'étant plus prise en charge).

b) Le local

Nous avons également doublé le loyer que nous versons pour le local qui est ainsi passé de 500 à 1 000 € mensuels. Ce qui pour cet endroit est encore un prix d'ami. La contrepartie qui avait été convenue avec la propriétaire reposait sur le fait que l'APF ne soit plus sollicitée pour participer aux charges exceptionnelles en général imputées aux seuls propriétaires (travaux de ravalement, ascenseur, toiture etc...) mais qu'elle règle la moitié des seules charges locatives de l'ensemble du lieu qui représente plus du double de la surface de notre local. Si nous avons dès le début de notre mandat modifié le montant du loyer avec effet rétroactif depuis janvier la question du montant de notre

participation aux charges est encore difficile à mettre au clair mais nous y travaillons.

c) Location de salles (10%)

1. Dans la comparaison entre le prévisionnel et le réel 2012 vous trouverez également un écart en ce qui concerne la location des salles. Il est en partie lié au fait que nous avons dû louer des salles à l'USIC pour les activités proposées par le Comité de l'enseignement. Elles sont trop nombreuses pour être toutes accueillies à Psycho-prat', témoignant là encore d'une belle vitalité. Certaines de ces activités ont été rapatriées place Dauphine où nous ne disposons que d'un espace restreint ce qui nous encourage à chercher un local permettant en plus du pôle administratif et d'une partie de la vie institutionnelle d'accueillir également certaines activités d'enseignement.

2. Par ailleurs plus personne n'ignore que notre présence place Dauphine est chaque jour plus précaire et qu'il nous faut très sérieusement chercher un autre local. Patrick Merot a déjà évoqué nos différentes démarches. Nous sommes en train d'étudier les possibilités d'acquisition ou de location d'un autre lieu avant de finaliser un cahier des charges que Pascale Michon Raffaitin avait déjà largement défini. Nous avons en 2012 consacré presque 50 000 € pour la location du local et des différentes salles nécessaires à l'ensemble de nos activités. Nous avons prévu que cette somme serait augmentée à 66 000 € en 2013 en raison de la journée Laplanche et de la Journée ouverte. Le local que nous avons initialement trouvé nous aurait permis d'aménager en plus du lieu administratif une grande salle, nous libérant de toute contrainte locative par ailleurs. Ce projet n'a pas pu voir sa réalisation mais nous continuons à chercher.

d) Documents & Débats

Dans la rubrique générale « autres charges » il est un poste appelé « publications » qui regroupe l'édition des affiches et plaquettes annonçant les manifestations ouvertes ainsi que l'impression de notre bulletin interne *Documents & Débats* qui est sous la responsabilité de Brigitte Eoche-Duval pour la durée de ce Conseil. Ce dernier coût a diminué de façon sensible depuis la numérisation de tous les numéros et leur mise à disposition sur le site privé de l'association mais il est encore de 5 300 € en 2012 pour 3 livraisons. Initialement il avait été envisagé que la mise à disposition sur le site privé

de l'APF supplante le tirage. Mais beaucoup préfèrent lire ce document dans sa version papier et *Documents & Débats* est encore imprimé en 100 exemplaires pour un coût non négligeable. Doit-on envisager de maintenir cette version ?

e) Le prévisionnel 2013

L'organisation de la Journée Laplanche et la répartition budgétaire de la Journée ouverte de janvier 2014 dont les frais sont dispatchés sur deux années de trésorerie expliquent que le budget prévisionnel pour 2013 soit en augmentation de plus de 10% soit 32 000 €. La proposition du Conseil d'organiser régulièrement des journées de Travail autour d'une œuvre aura pour conséquence, si les prochains Conseils la pérennisent, une augmentation régulière de notre budget annuel. Comme pour le fonctionnement psychique l'équilibre est le maître mot de la comptabilité associative. Mais si dans l'intime de chacun l'équilibre est tout au plus

une construction intellectuelle qui, parce qu'elle a ses racines dans l'enfance, porte l'empreinte idéalisante de son miroir déformant, en matière comptable l'équilibre doit s'inscrire dans le réel et l'ordonner. Nous y veillons attentivement tout en gardant la souplesse indispensable à l'accueil de nouveaux projets et en maintenant la possibilité de dégager des provisions pour le nouveau local dont vous aurez senti qu'il est une de nos préoccupations.

Pour conclure je tiens à remercier Patrick Merot de m'avoir sollicitée pour cette tâche injustement réputée ingrate mais que je découvre pourvoyeuse d'une expérience singulière, intéressante et d'autant plus précieuse qu'elle évolue à l'intérieur d'un Conseil dynamique et attentif qui n'oublie pas d'être joyeux.

Rapport du Secrétaire du Comité de formation

Raoul Moury

Mes chers collègues,

Je vais m'efforcer de vous présenter brièvement le compte-rendu de l'activité du Comité de formation pour cette année 2012-2013, qui s'est réuni 9 fois. Nous suivrons le plan habituel : les admissions, les contrôles, récapitulatif général, conclusion.

I	ADMISSIONS	2012/2013	2011/2012
	<u>1) Nombre de demandes par téléphone</u>	8	17
	courriers	34	40
	Envoi de la liste des membres	18	22
	Candidatures éliminées	13	14
	Admis	8	8
	Refus	5	6

Les demandes sont mieux ciblées grâce au site. Le nombre des candidatures admises reste stable ainsi que le nombre des refus.

2) Répartition des candidatures acceptées

8 candidats	4 femmes	4 hommes
	0 médecins	8 psychologues
	5 divans APF	3 autres 0 Lacan

Le recrutement s'est fait auprès de psychanalystes plus jeunes mais il n'y a aucun médecin.

3) Répartition des candidatures refusées

5 candidats	3 femmes	2 hommes
	2 psychologues	2 psychologues
	1 autre	
	2 divans APF	3 autres

II	LES CONTRÔLES	2012/2013	2011/2012
	<u>1) Validations</u>		
	1 ^{ers} contrôles	1 validé	5 validés
		1 non validé	1 non validé
		1 ajourné	
	2 ^{èmes} contrôles	7 validés	3 validés
		1 ajourné puis validé	
		1 non validé	1 non validé

8

II	LES CONTRÔLES	2012/2013	2011/2012
	<u>1) Validations</u>		
	Au total	8 validés	8 validés
		1 non validé	2 non validés
		1 ajourné	

Stabilité de la validation des contrôles.

III	HOMOLOGATIONS DE CURSUS	3
------------	--------------------------------	----------

IV **LES CONTRÔLEURS**

61 analystes en contrôle pour 34 membres de l'Institut de formation

19 contrôleurs dont 4 ont 27 contrôles

15 aucun contrôle

Cette situation dont nous avons parlé à diverses reprises perdue pour des raisons difficiles à élucider.

V **RÉCAPITULATIF**

191 analystes en formation

44 n'ont rien entrepris

1^{er} contrôle : 31 en cours 21 validés 7 non validés

2^{ème} contrôle : 29 en cours 11 validés 7 non validés

39 cursus homologués

2 refus de sociétariat

Nombre d'analystes en formation Années d'admissions		Analystes n'ayant rien entrepris	Premiers contrôles			Seconds contrôles			Cursus homologués	Refus sociétariat
			En cours	validés	refusés	En cours	validés	Refusés		
Admis entre 1964 et 1973	5					2	1	2		
Admis entre 1974 et 1983	12	1		4	2			2	3	
Admis entre 1984 et 1993	38	6		3	2	3	1	3	18	2
Admis entre 1994 et 2003	69	16	1	10	2	16	8	1	16	
Admis depuis 2004	67	21	30	4	1	10				
Totaux	191	44	31	21	7	29	11	7	39	2

Chaque analyste n'apparaît qu'une seule fois en fonction du statut qu'il occupe avant l'Assemblée générale (les attentes de passage de validation, les demandes d'homologations ou les celles de sociétariat ne sont pas prises en compte).

VI CONCLUSION

Comme vous pouvez le constater, l'activité reste identique par rapport à l'année précédente. Le Comité a beaucoup discuté sur la qualité analytique de notre procédure de validation des contrôles. La journée de l'Institut de formation s'est penchée sur ce sujet sans modification actuelle de ladite procédure.

Pour conclure je voudrais remercier vivement mes collègues de m'avoir confié le poste de Secrétaire du Comité de formation et pour la qualité de leur travail accompli, sans oublier le soutien indéfectible de Madame Mamane pour m'aider dans cette tâche.

Rapport sur l'Annuel de l'APF

Laurence Kahn

Chers collègues,

La présentation de l'activité éditoriale de l'*Annuel de l'APF* se doit de débiter par de vifs remerciements adressés à l'équipe du Comité de publication. Celui-ci est aujourd'hui composé de Odile Bombarde, Dominique Blin, Caroline Giros Israël, Bernard de La Gorce, Jean-Michel Levy, Évelyne Sechaud et Philippe Valon. Une équipe généreuse et efficace, comme je l'ai dit l'an passé - et cela ne s'est vraiment pas démenti cette année ! - ... mais une équipe qui, pour une part, travaille dans le Comité depuis longtemps déjà. Ceci fut extrêmement précieux lors de la passation entre André Beetschen et moi - et c'était la raison pour laquelle, l'an passé, j'avais demandé que le renouvellement du Comité soit limité à une personne.

Aujourd'hui, c'est à un renouvellement beaucoup plus important que le Comité doit se préparer puisque, avant l'été, Odile Bombarde, Bernard de La Gorce et Philippe Valon devront être remplacés, ainsi que Évelyne Sechaud qui souhaite se retirer en raison de sa charge de travail.

Par conséquent, durant les cinq mois qui viennent, quatre nouveaux membres ou analystes en formation entreront dans le Comité de publication, le choix s'effectuant en accord avec le Conseil. Simplement, nous souhaitons que la passation, une fois encore, se fasse en biseau afin que le travail entrepris en vue de la confection de l'*Annuel* 2014 ne soit pas excessivement perturbé par ces changements.

Le travail, donc. Aujourd'hui, vous aurez vu sur la table l'*Annuel* 2013 qui vient tout juste d'être mis en vente. Avec pour titre *Psychanalyse, les traversées*, ce volume rassemble l'ensemble des textes des conférences et discussions qui ont été présentées lors de la Journée ouverte de janvier dernier, dont le thème était *Courants, remaniements, transformations en psychanalyse*. À quoi s'ajoutent les textes de conférences présentées soit lors de la

journée de Lyon, soit lors de débats du samedi. Des contributions largement complétées, annotées et comme chaque fois passées au filtre des règles de la confidentialité.

Je ne reviens pas sur le fait que les textes publiés dans l'*Annuel de l'APF* sont ou bien tout à fait inédits (tel les Actes de la Journée ouverte), ou bien sensiblement différents des présentations orales imprimées dans *Documents & Débats* - argument qui, semble-t-il, ne convainc pas pleinement le lectorat de l'APF.

Je n'y reviens pas, si ce n'est pour introduire quelques éléments nouveaux concernant la politique éditoriale des PUF - changements directement liés à l'extrême difficulté à laquelle se trouvent confrontées toutes les maisons d'édition. Le marasme de l'édition sur papier - conséquence directe du développement exponentiel de la diffusion par internet - contraint *de facto* les groupes éditoriaux à ré-envisager leur propre système de diffusion afin de s'adapter aux nouvelles données du marché.

C'est dans ce sens que j'ai rencontré le 26 octobre 2012 Madame Monique Labrune, nouvelle Présidente du Directoire des PUF (qui a pris la succession de Michel Prigent) ainsi que Paul Garapon, responsable éditorial de l'*Annuel*. Il s'agissait tout d'abord d'examiner de près les chiffres de vente de notre publication. Ils sont mauvais puisque, depuis le décrochage constaté en 2010, ils restent stablement et tristement fixés autour de 300 volumes vendus pour chaque livraison - et ce, malgré les très nombreux comptes rendus qui paraissent : par exemple pour l'*Annuel* 2012, dans *Carnet psy*, *Le Coq Héron*, la *Revue française de psychanalyse*, la *Revue Belge de Psychanalyse*, dans la revue psychanalytique espagnole, ainsi que, avec un retard lié au *timing* international, dans l'*International Journal of Psychoanalysis*.

Néanmoins, lors de cet entretien, j'ai été surprise de découvrir que les responsables des PUF ne semblaient pas considérer cette situation comme désastreuse. Au regard de la baisse générale qui affecte de manière très importante les ventes dans tous les secteurs des sciences humaines, et par comparaison avec d'autres publications analytiques, il m'a été dit que nous tenions à peu près la route.

Cependant, un certain nombre de décisions se sont imposées :

*) - Tout d'abord, pour demeurer dans une rentabilité relative sans pour autant augmenter le prix des volumes, les PUF ont décidé de réduire le nombre des volumes imprimés de l'*Annuel* à 600 par livraison.

*) - Second point : les PUF sont en train de mettre progressivement en place une politique de vente de leurs livres sous forme d'exemplaires numérisés, en particulier sur le site de Cairn : soit le volume complet lorsqu'il s'agit d'un unique auteur ; soit par article lorsqu'il s'agit d'une publication avec auteurs multiples. Là encore, j'ai été heureusement surprise : je m'étais en effet préparée à négocier une telle possibilité, capable d'ouvrir à un lectorat plus large notre publication ; mais j'avais surtout imaginé les obstacles que pouvait représenter le fait que les PUF n'appartiennent pas au consortium fondateur de Cairn.

En vérité, Monique Labrune devait rencontrer, dans les jours qui suivaient, la direction de Cairn - dont il s'avère que les PUF sont un des plus gros pourvoyeurs. Cairn a accepté d'accueillir l'*Annuel de l'APF* dans son offre numérique ; le dossier d'aide à la numérisation présenté par les PUF au C.N.L. (le Centre national du livre) est à l'heure actuelle examiné ; et les sept volumes 2007-2013 de l'*Annuel* devraient être proposés en consultation à l'article sur Cairn avant l'été 2013.

Dans toutes ces démarches, je me suis régulièrement entretenue avec le Conseil de l'APF et son Président, la lettre d'accord adressée à Madame Labrune ayant été co-signée par Patrick Merot et moi-même.

Au plan pratique, j'ajoute que, dès lors que Cairn propose un article numérisé à la vente, son titre ainsi que le nom de son auteur apparaissent

directement dans les items proposés par Google lors d'une recherche : ce qui, *de facto*, élargit grandement le possible lectorat.

*) - Enfin, nous avons réexaminé la possibilité d'une diffusion plus large de l'annonce de la parution de l'*Annuel* grâce à la constitution d'un fichier informatique plus consistant. Ce projet était resté à l'état d'espérance les années dernières. Cette fois, il est en route ! Le contact a été établi avec le service de diffusion informatique des annonces de parution des PUF. Grâce à Jocelyne Malosto qui a pris l'affaire en main avec une grande efficacité, nous savons désormais quelles sont les clauses restrictives exactes imposées par la Commission informatique et liberté.

En l'espèce, je suis obligée de les préciser puisque ce rapport doit être archivé. Je reprends donc les termes de Jocelyne Malosto qui est entrée en contact direct avec la CNIL.

=>) *Premièrement*, nous ne sommes pas dans l'obligation de déclarer notre fichier interne ainsi que le fichier de nos contacts occasionnels, ces fichiers n'étant pas utilisés dans le cadre d'activités commerciales extérieures aux activités de l'Association¹ ; de plus, ils ne comportent pas d'informations « privées » telles que l'origine ethnique, la religion etc.

=>) *Deuxièmement*, il nous est possible de transmettre ce fichier élargi aux PUF selon un cahier des charges simplifié². Simplement, avant de transmettre les coordonnées de nos contacts, nous devons demander à chacun de ceux-ci un accord individuel - ce qui peut être fait sous une forme qui met en évidence un droit d'opposition, avec un délai précisé pour manifester le refus. Ainsi, il n'est pas nécessaire de recourir à un accord explicite : le non-refus équivaut à l'accord. De leur côté, les PUF devront à chaque envoi faire apparaître le droit d'opposition à recevoir les *newsletters* (ce qu'ils font systématiquement, conformément à la loi).

Ces différents pré-requis ont été validés par les PUF. Jocelyne Malosto, avec l'aide de Mme Mamane et de toute une équipe, est donc maintenant au

¹ Situation de « dispense n° 8 ».

² Cahier des charges « norme simplifiée n° 48 ».

travail pour réunir les adresses dont nous disposons et qui sont totalement disséminées dans les ordinateurs des uns, des autres et des troisièmes.

=> *Enfin, dernier point* : les PUF sont d'accord pour éditer une *newsletter* spécifique pour chaque parution de l'*Annuel*.

*) - Reste une question qui n'est pas marginale : celle de la diffusion et de la vente dans le cadre des activités de l'APF.

Tout d'abord une clarification : selon Madame Labrune et Monsieur Garapon que j'ai interrogés sur ce point, il n'y a aucun obstacle légal à la vente directe. L'acquisition par l'APF d'un certain nombre d'exemplaires - avec vente sur place lors de nos rencontres scientifiques - peut donc tout à fait se poursuivre sans contrevenir aux principes réglant les relations entre éditeurs et libraires.

Par ailleurs : afin d'enrichir notre fichier, il sera demandé aux personnes s'inscrivant aux Journées ouvertes de l'APF s'ils souhaitent ou non communiquer sur le bulletin d'inscription leur adresse *e-mail* afin d'être avertis de la parution du volume publiant les conférences.

Mais ce à quoi nous devons réfléchir (en vue de prendre éventuellement une décision), c'est sur le fait de savoir s'il serait ou non possible de joindre au bulletin d'inscription lors des Entretiens de l'APF - qu'ils soient ouverts ou fermés - un bulletin de souscription pour la publication à venir de l'*Annuel*. C'est sur le principe que nous devons réfléchir, sa mise en œuvre demandant un ajustement avec les PUF quant au calcul du montant d'une telle souscription. Mais il est exclu d'entrer dans une telle négociation avant d'avoir au préalable reçu votre aval. Le Comité de publication, en accord avec le Conseil, soumet donc cette décision au vote de l'assemblée.

Je crois, du moins j'espère n'avoir rien oublié de ces éléments proprement gestionnaires. Mais sachez que l'essentiel de l'énergie passe bel et bien dans la fabrication de chaque volume.

Pour ce qui est de la prochaine livraison, l'*Annuel de l'APF 2014* - dont le profil commence à se préciser -, il sera, hélas, frappé au sceau des disparitions qui ont durement affecté notre Association.

Dès le mois d'octobre dernier, afin d'honorer la mémoire et la forte contribution d'auteurs dont l'APF déplorait la perte, nous avons en effet

décidé de constituer un « dossier de travaux » autour du thème du *signifiant* qui comprendrait un texte de Guy Rosolato et un texte de Jean Laplanche, ainsi qu'un texte de Didier Anzieu - ce dernier tout comme Laplanche se référant à Rosolato. Nous sommes donc en train de réaliser cet ensemble cohérent.

Et dès novembre dernier, c'est-à-dire antérieurement à la mort de J.-B. Pontalis, nous avons également décidé, en accord avec le Conseil, de publier l'ensemble des éléments de l'après-midi consacrée à la *Nouvelle revue de psychanalyse* : les interventions de Edmundo Gómez Mango, de Corinne Ehrenberg et de Mathilde Girard, ainsi que la version rédigée des réponses de J.-B. Pontalis à chacun et la retranscription de la discussion générale³. Malheureusement, cette publication qui devait être un retour joyeux sur la contribution majeure de J.-B. Pontalis à la vie intellectuelle, scientifique, clinique de l'APF... (J.-B. était très heureux que cet ensemble paraisse), cette publication brutalement prend tout un autre visage. C'est au titre d'une perte infiniment triste qu'elle aura sa place dans le futur *Annuel*.

Pour ce qui est du reste de la composition du volume, nous sommes au travail. Mais il me paraissait tout à fait nécessaire de dire comment l'*Annuel de l'APF*, témoin de notre activité scientifique actuelle, inscrit aussi sa tâche dans le legs qui vient de nos pères.

Avant de finir, je veux simplement dire au nom de l'équipe de l'*Annuel* l'intérêt, l'attention, le souci de chacun pour répondre de la charge qui nous est confiée... À la mesure de notre désir que la publication de l'APF perdure et que son audience parvienne à se développer.

Je vous remercie.

³ L'aide apportée pour le décryptage des bandes sonores par Jocelyne Malosto, Sylvia Mamane, Corinne Ehrenberg, Mathilde Girard et Gilberte Gensel a été plus que précieuse.

Que faire d'un héritage ?

Claude Barazer

Ces mystères nous dépassent, feignons d'en être les organisateurs (Cocteau)

Le champ de réflexion ouvert par la question qui nous est soumise est vaste et imprécis. Ce verbe d'action à l'infinitif et l'article indéfini, au singulier, inviteraient volontiers à des réponses un peu convenues : un héritage on peut l'accepter, le refuser, le faire fructifier, le transmettre, le dépenser ou même le dilapider.

Je me suis occupé il y a quelques années d'une patiente psychotique qui avait réussi l'exploit de dépenser la quasi-totalité de son héritage, une somme importante, en une seule fois, en organisant une immense tournée nocturne des boîtes de nuit parisiennes. C'était peut-être sa façon à elle de s'approprier ce dont elle venait d'hériter. Parfois c'est en perdant quelque chose qu'on l'acquiert véritablement.

En me basant sur les quelques échanges que j'ai eu avec Patrick Merot, préalablement à cette réunion, j'ai supposé que la discussion au fil de la journée ferait évoluer l'interrogation proposée dans une perspective où le terme d'« héritage » pourrait venir plus précisément désigner les travaux des psychanalystes fondateurs de l'APF et le verbe « faire » se référer à la responsabilité qui reviendrait à l'Institution d'en assurer leur présence vivante, leur étude et leur transmission. À l'Institution et non plus seulement au hasard des circonstances et des initiatives individuelles.

Donc une perspective pratique susceptible de déboucher sur des propositions concrètes. Ce qui, si je ne m'abuse, constitue une des vocations de ces Journées des membres mais qui exclut d'autres façons, sans doute plus larges et plus théoriques, d'entendre cette interrogation qui intéresse très directement la psychanalyse.

La question fait manifestement écho à une réponse, à l'impératif celle-là, celle du *Faust* de Goethe reprise plusieurs fois par Freud : « ce que tu as hérité de tes pères, acquiers-le pour le posséder ».

La force de séduction de cette formule tient à son caractère paradoxal, puisque le sens commun voudrait qu'un héritage, rigoureusement parlant, n'ait besoin d'aucun effort d'acquisition pour le posséder. Il nous échoit pour le meilleur ou pour le pire, à la différence de ce qui se passe dans le travail, la conquête ou diverses formes de prédation. Par ailleurs il y a une dimension essentielle de reconnaissance symbolique dans cette forme particulière de legs qu'est l'héritage. Les déshérités le savent bien : un ascendant décédé nous a couché sur son testament, selon l'expression consacrée, et nous désigne ainsi officiellement et publiquement comme héritier. Acte de reconnaissance symbolique irréductible aux bénéfices des biens transmis.

Mais le paradoxe de la formule de Goethe ne peut s'entendre que dans une acception très extensive, voire un peu abusive, du terme d'héritage qui couvrirait indifféremment toutes les formes de transmission, tout ce qui se lègue au fil du temps et des générations sans pour autant que des légataires soient désignés, et qui concernerait de préférence des objets immatériels, savoirs ou savoir-faire, tous les biens culturels, mais aussi bien, pour chacun d'entre nous autant que pour les institutions, ces transmissions plus insaisissables et impalpables, ces choses non dites et non écrites, qui parfois nous possèdent bien davantage que nous ne les possédons.

Cette idée d'une exigence d'acquisition à l'égard de ce qui nous est transmis par « nos pères », outre le fait qu'elle peut désigner assez banalement tout ce qui relève d'un enseignement, d'un apprentissage, résonne, pour nous psychanalystes, de façon plus singulière. Elle serait une façon poétique de désigner simultanément l'inconscient et la méthode inventée par Freud pour acquérir, pour faire nôtre, cette part énigmatique des messages qui nous viennent de nos ascendants,

nous agite, nous assujettit et nous constitue. Donc la question posée pourrait recouvrir tout le champ de la découverte freudienne. Ce qui fait beaucoup.

Si on cherche, malgré tout, à réduire un peu son domaine d'application à nos réalités institutionnelles, il ne serait pas absurde d'entendre la formule de Goethe comme un résumé élégant de ce qui fut, en son temps, la visée de la « didactique », tant il est vrai qu'il nous faut produire beaucoup d'efforts pour acquérir l'héritage freudien si ce n'est pour le posséder. Le terme est un peu fort, à moins de l'entendre dans sa version magique, du moins pour qu'il ne reste pas à l'état d'un savoir scolaire ou dogmatique qui viendrait renforcer les résistances à l'égard de cela même qu'il cerne, car pour nous l'acquisition de cet héritage passe par une série d'épreuves étranges et sans fin, sans doute assez uniques dans leur genres. (*Cette mise à l'épreuve psychique des concepts, ce travail sans fin contre les résistances, les refoulements, les clivages, toutes ces transformations psychiques exigibles et sans lesquelles le savoir psychanalytique se met au service des formes les plus redoutables de la résistance, du déni par approbation intellectuelle. On l'a dit et redit, former des psychanalystes ce n'est pas former des freudologues.*) Il s'agit de faire l'épreuve psychique des concepts, d'en mesurer leur bien fondé à l'aune des résistances qu'ils soulèvent, des failles qu'il révèlent et des transformations psychiques qu'ils génèrent. Freud parle d'accéder à une « conviction quant à la réalité des processus décrits par la psychanalyse ». Conviction, un mot fort et ambigu. L'APF fut la première à mettre en œuvre l'idée que l'Institution avait à distinguer rigoureusement des territoires afin de déjouer les pièges que comporte intrinsèquement ce nouage inextricable, singulier et conflictuel du didactique et du fantasmatique, de l'institutionnel et de l'analytique, dès qu'il est question de la chose inconsciente.

Pour chacun d'entre nous, s'approprier l'héritage paternel mobilise toute une gamme de fantasmes : en déposséder le père, l'équivalent d'un meurtre, le disputer aux frères, mais aussi bien, se laisser saisir, pénétrer et ensemercer par lui ; saisir et être saisi. Soit, mais l'interrogation même mieux cernée reste malgré tout très compliquée.

Les choses peuvent paraître assez simples tant qu'on s'en tient à ranger sous le terme d'héritage un savoir partageable : livres, publications, archives. La question peut être alors : quelle extension reconnaître au domaine de cet héritage ? Pour chaque association d'analystes on pourrait dessiner les ramifications d'un arbre généalogique qui partirait des racines et du tronc freudien pour diffuser vers les contributions post-freudiennes : celles qui sont reconnues, exploitées, valorisées, vénérées, parfois fétichisées, celles qui valent comme signes de reconnaissance davantage que comme outils de travail, celles qu'on cite et celles qu'on travaille qui ne coïncident pas forcément, et à l'inverse celles qui sont oubliées, censurées, contournées, caricaturées déformées. Et les arborescences singulières que dessinerait cet arbre généalogique constitueraient comme l'empreinte, la mémoire vivante d'une histoire : celle de chaque institution.

La transmission dans les sociétés d'analystes est en prise directe avec ce traitement différentiel des héritages. Avec son expression de « retour à Freud », Lacan a sans doute formulé les cordonnées d'un programme qui est celui dont pourraient se réclamer toutes les sociétés de psychanalystes. Un continu retour à Freud que certains détracteurs nous reprochent dans sa visée et sa méthode qui leur apparaît parfois plus talmudique que scientifique. Ce qui fait les différences tient sans doute au sens accordé à cette notion de « retour », à ce qu'elle vise et ce qu'elle implique du statut « à part » accordé au texte freudien autant qu'aux détours, aux intermédiaires et aux méthodes empruntées pour l'accomplir.

Les fondateurs de l'APF ont été manifestement inspirés dans leur créativité par le chantier ouvert par Lacan mais en l'entendant chacun de façon sensiblement différente et en suivant des cheminements singuliers. La culture APF s'est échafaudée non pas sur un, mais sur des retours à Freud, dans lesquels l'inspiration et l'interposition lacanienne occupent une place sensiblement différente pour chacun des fondateurs. Il y a non pas « un » mais « des » retours sur le « retour à Freud » de Lacan. Ce point est sans doute essentiel à prendre en compte dans une politique de transmission.

Mais tout se complique dès l'instant où l'on inclut sous ce terme d'héritage ce qui pourrait déborder le cadre des objets de transmission aisément partageables et que l'on accepte de considérer cette part essentielle de la vie d'une institution, qui échappe aux archives, aux discours officiels, aux règlements, aux contributions théorico-cliniques. Cette part qui - elle - pourrait assez justement revendiquer le nom d'héritage au moins sur un point : en ce qu'elle constitue la part la plus privée, la plus singulièrement adressée des empreintes laissées dans l'Institution par la première génération des analystes, à travers les cures et les supervisions qu'ils ont menées, à travers leurs pratiques institutionnelles, à travers la richesse et la diversité des liens noués au fil du temps : tous ces supports intangibles sur lesquels se sont inscrits leur savoir-faire, leur style, leurs passions, celles manifestées et celles suscitées, leurs traits de génie, leur mauvaise humeur, leur paranoïa, tout ce réseau entremêlé de choses non écrites qui survivent, circulent et se transmettent le long de canaux insaisissables et souterrains et que l'on réunit quelquefois sous le terme général de transfert, faute de mieux. Tout ce qui ne peut se lire dans *Documents & Débats* sinon entre les lignes à travers de vagues allusions et des demi censures. (En conclusion d'un des ses rapports moraux, Pierre Fédida s'inquiétait de savoir quelles traces pourrait laisser sur la vie institutionnelle son mauvais caractère).

Il y a sans doute là un héritage, un patrimoine aux contours flous mais aux effets puissants, qui contribue à construire, à entretenir et renforcer l'identité de l'Institution. Mais de cet héritage-là, on peut dire qu'il nous forme, nous transforme et nous déforme, qu'il nous possède bien davantage qu'on ne le possède. La question aurait pu être ici : « Que font de nous nos héritages ? ».

Et la question posée à l'Institution serait alors : « Que faire de cette part immaîtrisable et encore moins programmable des héritages. Une réponse possible est celle qui, je crois, a inspiré l'esprit de la formation à l'APF, dès ses origines : en pondérant les effets d'aliénation et de sauvagerie en les diffractant sur différents lieux et dispositifs institutionnels. Solution qui impliquait une rigoureuse distinction des territoires et le respect de leur étanchéité. Extraterritorialité, autrement dit.

Encore deux brèves remarques à propos de l'extension à donner à ce terme d'héritage.

Lorsque Patrick Merot a proposé au Conseil cette interrogation qui venait chronologiquement peu de temps après le décès de Jean Laplanche, je me suis dit qu'il ne manquait pas d'humour tant il est vrai, si mes sources sont fiables, que durant toute son histoire et jusqu'à aujourd'hui, l'APF semble avoir souffert d'une impuissance chronique à hériter de ses fondateurs au sens matériel du terme. Règlements de compte ou ingratitude ? Je n'en sais rien. À moins qu'elle ne se soit systématiquement abstenue à se proposer comme possible héritière aux yeux de ceux qui l'avaient créée ? Cette abstention lui ressemblerait assez bien tant il est vrai que les dettes obligent.

Le refus d'hériter au sens trivial du terme ferait-il écho à cette appréhension très perceptible dans la culture APF face au risque d'instauration de liens transférentiels indéfectibles et aliénants à l'échelon individuel autant qu'institutionnel ? Mieux vaut sans doute qu'une communauté d'analystes ne puisse jamais s'installer dans la sécurité des nantis et ne doive pas davantage ce confort à un bienfaiteur que de devoir son trésor théorique à un Maître. Après tout l'inconscient est sans garantie et sans domicile fixe. J.-B. Pontalis nous disait en substance il y a trois semaines : « Non pas hériter mais refonder » lui qui, précisément, s'est arrangé, par avance, pour que la revue qu'il avait fondée ne puisse faire l'objet d'aucune transmission au titre de patrimoine. Son geste s'inscrirait-il dans le prolongement de cette logique ?

Autre remarque. On peut toujours s'autoproclamer héritier mais en l'absence de testament qui ou quoi le prouve ? On peut se tenir au plus près du legs freudien mais de là à s'en désigner l'héritier, c'est une autre affaire. Il n'est d'ailleurs pas question d'héritage dans les statuts de l'APF mais de contribution et de fidélité à sa découverte... À moins de considérer l'appartenance à l'IPA comme l'équivalent d'un testament freudien, ce qui pourrait expliquer l'acharnement de nos fondateurs à se faire reconnaître de cette Institution et à la réintégrer. Mais alors il faudrait convenir que l'éventail des héritiers est aujourd'hui à ce point étendu et hétéroclite que la notion d'une base commune qui incarnerait l'héritage a

quelque chose de plus en plus discutable voire de comique.

J'en viens maintenant plus directement à ce que j'ai désigné comme l'interprétation pratique de la question qui nous réunit : **Serait il aujourd'hui légitime et nécessaire que l'APF, à la fois association scientifique et institut de formation, organise la transmission de l'héritage « made in APF ? »**

Sans préjuger des formes que pourrait prendre cette activité ni de la catégorie dans laquelle elle serait incluse : enseignement, activité scientifique, recherche ou encore un type d'initiatives qui dépasseraient ces distinctions quelque peu artificielles, cette perspective fait écho à un reproche fréquemment formulé selon lequel l'APF négligerait d'honorer l'œuvre de ses fondateurs comme elle le devrait ; pas plus dans les suites de leur décès que de leur vivant et pas davantage sous forme d'événements ponctuels que d'activités programmées au long cours. S'il ya là défaillance institutionnelle, d'où viendrait-elle ? À cette critique, on peut objecter, à charge de l'argumenter, que cette abstention constitue non une négligence mais l'application logique d'une politique propre à l'APF en matière de transmission. Ce retrait et ce « le laisser aller » dont je parlerai dans un instant.

Ou encore, troisième hypothèse, que cette position ne découlerait pas directement du modèle APF mais en constituerait un de ses effets indésirables, de ses conséquences malheureuses liées aux originalités de sa fondation.

Mais au-delà de cette critique ponctuelle, la question soulevée aujourd'hui pourrait désigner une forme plus globale d'insatisfaction concernant la politique de transmission ou plus exactement l'absence d'une politique de transmission.

Autres remarques : cette question s'inscrit sans doute dans un contexte marqué par la disparition ou le retrait des « affaires » des psychanalystes fondateurs. Tant qu'ils étaient présents en chair et en os, ils se sont sans doute activement chargés de faire connaître et de promouvoir, chacun pour son propre compte, ses productions. La combinaison - parfois le choc - des ces différents courants théoriques et cliniques, s'il a pu être l'occasion d'affrontements violents a été aussi la source d'une très importante créativité qui a fait la réputation de

l'APF. À leur présence physique dans l'Institution se substitue progressivement leur présence indirecte par le biais des différentes voies/voix, aux deux sens du terme, par lesquelles se transmet leur héritage.

La période actuelle est marquée aussi par la possibilité d'une interrogation critique sur les avantages et les inconvénients du modèle APF en matière de formation sans que cette audace ne menace « le trône et l'autel » ; période marquée enfin par un intérêt perceptible pour l'histoire de l'APF qui rompt avec une contrainte de discrétion, de voilement, voire quelquefois de cachoterie qui s'est longtemps imposée comme une nécessité pour éviter toute séduction ou traumatismes (ou les deux) à l'endroit des « nouveaux venus ». Exigence légitime ou rationalisation secondaire ? Enfin la question posée aujourd'hui s'inscrit aussi dans le prolongement d'une réflexion sur l'enseignement qui parcourt sans doute toute l'histoire de l'Association depuis sa fondation mais qui a été relancée récemment sous la présidence de Laurence Kahn puis poursuivie sous celle de Felipe Votadoro. Je rappelle le dossier passionnant qui figure dans le numéro de l'*Annuel* de 2012, le travail remarquable de Bernard de La Gorce ici même l'an passé et celui de François Villa. Enfin, détail non négligeable, le demi siècle d'existence de l'APF pourrait inviter à ces frémissements.

En fait cette perspective d'une politique institutionnelle de transmission de ce qu'on pourrait appeler notre patrimoine théorico-clinique n'a que les apparences d'un problème pratique parce qu'en réalité elle pourrait venir contredire des exigences solidement inscrites dans l'identité et le fonctionnement de l'Institution.

Pour les besoin de l'exposition je distinguerai deux de ces principes : le premier que j'ai intitulé : le principe de « laisser-aller » et le second le principe de « neutralité »

1 - Le principe du laisser-aller analytique

Je joue bien entendu sur le double sens de l'expression « laisser-aller » qui peut signifier aussi bien la liberté laissée à un processus de se déployer dans un minimum de contrainte qu'une négligence dans son déroulement.

L'APF n'aime pas beaucoup les programmes scolaires, les planifications, les figures imposées.

Son « faire » est pour l'essentiel un « laisser-faire ». Elle préfère laisser aux processus psychique et collectif la possibilité de se dérouler selon leur dynamique propre. Avec le présupposé que de cette liberté découlera une créativité et une vérité qui échapperont aux rationalisations de tous ordres. Ce parti pris est bien sûr hérité des vertus accordées par la psychanalyse à l'association libre. Est-ce un hasard si l'APF a choisi de se désigner par le terme d'association ? Il participe à la fameuse dimension « analytique » dont on voit l'application à l'œuvre à tous les étages du fonctionnement institutionnel : l'analyste en formation est laissé libre de construire son cursus à sa guise, c'est-à-dire à son image et donc possiblement à l'image de sa névrose, tant pour la formation que pour l'enseignement. L'institution n'intervient qu'après-coup à chaque étape du cursus pour en apprécier les résultats. L'analyste est ainsi confronté, dans une certaine solitude, à son désir et à ses entraves sans qu'un programme imposé ne vienne substituer de l'extérieur le devoir au désir. Pour que le cursus puisse être le lieu d'un déploiement fécond de la conflictualité psychique encore faut-il que l'alternative ne se limite pas artificiellement à obéir ou désobéir.

Pareillement l'Institution n'impose aucune obligation didactique, ni aux élèves ni aux formateurs.

Dans le texte de présentation publique de l'APF, avec la version récemment installée sur le site internet, on peut lire ceci (page 10) : « L'enseignement dans le cadre de l'APF n'est ni magistral, ni doctrinal, ni conçu par étapes... » puis quelques lignes plus bas : « Cet enseignement n'est pas obligatoire et il n'est pas soumis à un contrôle institutionnel ». Fin de citation

Le programme d'enseignement se constitue comme un échafaudage complexe et imprévisible d'initiatives individuelles y compris celles venant des analystes en formation. On compte sur les vertus d'un certain mouvement spontané, un certain désordre prometteur au sein duquel les expériences, les concepts et théories forgés par les uns et les autres se combinent s'articulent s'affrontent, s'imposent. Au fil du temps des notions émergent d'autres sombrent dans l'oubli, tout cela selon des logiques qui échappent à toute planification contraignante.

Donc on pourrait soupçonner toute proposition d'une transmission organisée d'une œuvre fut-elle la plus consensuelle, celle de Freud, d'être une contradiction, un obstacle, voire une mise en cause des principes et de l'originalité de cette politique. Mais cette politique de « laisser-faire » d'inspiration analytique n'est pas sans inconvénients. On en repère les témoignages dans les rapports des présidents et ce dès le début des années 70 : les termes consacrés sont désaffection des activités d'enseignement (ce joli terme fut introduit dans le lexique de l'APF par Laplanche en 1970 et conservé depuis) mais aussi, éclectisme des connaissances théoriques, cursus sans fin. Les enseignants boudent les séminaires et les membres désinvestissent leur fonction d'enseignants. La liberté produirait donc de l'inhibition, de l'angoisse et du désinvestissement. (« Quand tout est possible rien n'est possible » disait Lacan en réponse au « ciel vide » nietzcheen).

Le recrutement favoriserait-il l'admission d'analystes psychasthènes et procrastinateurs ou cela témoignerait-il d'un dysfonctionnement institutionnel ?

Très régulièrement est évoquée la possibilité que l'Institution se montre davantage exigeante et interventionniste mais ces propositions ne sont pas suivies d'effets.

Un point d'histoire : c'est en 1987 donc 23 ans après la fondation de l'APF que pour la première fois à ma connaissance un président propose officiellement que l'Institution organise un enseignement de l'œuvre de Freud. C'est François Gantheret et la proposition intervient dans un contexte de crise : à la fois de l'enseignement et du recrutement qui a débuté au milieu de la décennie 80. Victor Smirnoff parle de « gap démographique » et les journées ouvertes furent créées en réponse à ce « gap ». François Gantheret parle de la nécessité d'un « changement de perspective » du thème sempiternel de la désaffection. Le lexique change sensiblement de registre... Or cette proposition ne verra son application effective que 13 ans plus tard sous la présidence de Évelyne Sechaud, sous la forme d'un groupe de lecture des textes freudiens. Cette initiative va être poursuivie sous cette forme pendant les deux présidences suivantes, c'est-à-dire des membres proposant aux

analystes une lecture de textes de Freud choisis par eux et sans thème prédéfini. Edmundo Gómez Mango se demande au passage si cette activité doit relever directement du Conseil ou être confiée au Comité d'enseignement. Puis sous la présidence de Daniel Widlöcher l'activité change de titre et de forme ; elle va se dénommer la première année : Soirée autour d'un concept freudien puisque la priorité est donnée à un concept plutôt qu'à des textes, puis la seconde année Soirée autour d'un thème qui inclut d'autres contributions que celles de Freud. Ensuite sous la présidence de Laurence Kahn la référence à Freud revient sous le titre : Lecture de Freud avec le maintien du principe d'un thème. Sous la présidence de Felipe Votadoro, l'activité est absente du programme la première année et réapparaît l'année suivante sous le titre Lecture des textes freudiens.

2 - Le principe de neutralité institutionnelle

L'APF fut créée et pendant longtemps dirigée, est-il besoin de le rappeler, par un groupe de psychanalystes qui avaient rompu avec Lacan en raison de sa dérive suicidaire dans la pratique des cures et de sa dérive autoritaire dans la pratique institutionnelle. Les désaccords théoriques n'auraient sans doute pas suffi à produire cette séparation. Cette Association de psychanalystes s'est fédérée autour d'un certain nombre de principes et d'engagements réciproques, en particulier celui d'inventer un modèle original de société de psychanalystes et d'institut de formation qui romprait avec la référence « SFP » autant que « SPP ». Mais ces analystes étaient aussi des gens ambitieux et créatifs bien décidés à tracer leur propre sillon, à faire entendre et promouvoir leurs conceptions théoriques, cliniques et institutionnelles.

La lecture des rapports moraux des années 70 donne le sentiment qu'il ne fut pas évident que cette aventure perdure. Il y est souvent question de risques vitaux : explosion, fragmentation en clans, prise de pouvoir par les uns et marginalisation des autres, séductions intempestives des élèves, blocages, voire menaces de dissolution.

Il y a des expressions, par-ci par-là, dans les rapports moraux qui ne manquent pas de relief : on est « dans l'ornière », « au bord du gouffre », « au bord de l'explosion » ; va-t-on « mettre les clefs sous la porte » (Smirnoff), ou encore l'APF se « momifie

faute d'oser se réformer » (Pontalis). On pressent qu'il s'agit de violents conflits de personnes mais il est la plupart du temps impossible de préciser ce qui est en jeu. Les racines des conflits sont dites à demi-mots. *Documents & Débats* vaut autant par ce qu'il tait que par ce qu'il dit.

Manifestement est dévolue à l'institution une fonction d'arbitrage, d'apaisement de maintien coûte que coûte de la cohésion (Smirnoff en 77), qui exclut évidemment toute expression d'une préférence ou d'un parti pris.

Cet impératif de neutralité ne fut bien entendu pas le seul facteur de cohésion pour garantir la survie de l'APF : on peut penser que la possibilité qu'ont eu certains de ces fondateurs de construire un espace adjacent à l'Institution dans lequel ils ont pu déployer au dehors ce à quoi ils renonçaient au dedans (leur démesure et leur goût du pouvoir) que cette disposition a contribué à la survie de l'APF. De même la volonté de défendre l'originalité du modèle de formation qu'ils avaient inventé face aux attaques et pressions de l'IPA, ou encore sur le plan théorique ce rapport complexe fait d'investissement ambivalent et d'exploitation critique du *corpus* lacanien. Tout cela a sans doute fait ciment et contrecarré les forces centrifuges, mais à la condition que l'Institution respecte une stricte position de neutralité et interfère le moins possible dans tout cet imaginaire engendré chez leurs élèves et leurs analysants par cette étrange communauté de frères ennemis. Il y aurait sans doute là à préciser certains aspects particuliers des effets fantasmatiques mis en jeu par cette organisation fraternelle. Est-ce un hasard si Didier Anzieu travailla à cette époque sur le groupe fraternel et l'appareil psychique groupal ?

Mon interrogation pourrait donc se formuler ainsi : l'APF a pendant longtemps dû assurer deux exigences, défendre le bien-fondé de son modèle original de formation à l'extérieur et défendre sa cohésion à l'intérieur. Cette double exigence a produit, sans doute, des contraintes et des immobilismes qui ont pu être parfois rationalisés en termes plus nobles. En particulier en référence à l'analytique. (Mot étrange que cet adjectif le plus souvent privé de son « psy » et dont on finit par se demander, à force d'être invoqué ce qu'il signifie).

Par ailleurs on constate que les études critiques parfois très subtiles, qui ont pu se formuler de façon répétitive concernant la qualité des échanges, la circulation de la parole, la transmission de l'expérience, n'ont souvent pas été suivies d'effets ou bien seulement après un temps très long, comme si chaque fois quelque chose d'essentiel pouvait être menacé de l'identité de l'Association. Il est probable qu'aujourd'hui la situation soit sensiblement différente sur ces deux plans : le retrait

des fondateurs à l'intérieur et la reconnaissance du modèle français de formation à l'extérieur. Cette situation pourrait permettre une interprétation moins rigide d'un certain nombre de principes quant à la transmission, une réflexion critique plus libre des vertus et des vices de notre modèle de formation, une étude qui ne se contenterait plus de décrire des effets et qui permettrait la possibilité d'une ouverture moins inquiète sur notre Histoire.

L'héritage

Danielle Margueritat

Que faire de notre héritage ? La question ainsi posée engendre une action : la recherche de réponses, voire de solutions. Et, comme ma pensée se brouille lorsqu'il est question de « faire », j'ai plutôt choisi d'essayer de repérer de quoi notre héritage était constitué.

C'est délibérément que je n'emploierai pas le mot de transfert, non plus que les métaphores familiales.

J'envisagerai pour commencer - selon un certain axe un peu inhabituel - notre héritage commun, celui de tous les analystes, toutes sociétés nationales et internationales confondues, jusqu'à la création de l'APF.

Un homme, Freud, écoutant un autre homme, Breuer, lui parler d'une femme, Bertha Pappenheim (Anna O.), et échafaudant avec lui des théories.

Telle est la configuration origininaire de la psychanalyse, composée donc de deux scènes, hétérogènes l'une par rapport à l'autre. Pour la clinique : un homme sur le fauteuil, une femme sur le divan, mais pour ce qu'il en est des théories, c'est entre hommes que cela se passe. Cette **double scène** se duplique avec Charcot, et prend son plein essor avec Fliess, quelles que soient par ailleurs les relations entre ces deux hommes. N'oublions pas que c'est sur une question de théorie qu'ils vont se séparer, comme ce sera d'ailleurs le cas avec Jung. Cette configuration est le paradigme de la psychanalyse freudienne, c'est cela qui nous a été transmis, c'est de cela que nous avons hérité.

Cela ne veut pas dire que les hommes ne puissent être sur le divan, ni que les femmes ne puissent être sur le fauteuil ; cela signifie que, dans l'analyse freudienne, il y a du masculin sur le fauteuil - ce que Lacan appelle « le sujet supposé savoir » - et du féminin sur le divan, ou plus précisément, que *la structure de la cure est de nature hystérique*.

En revanche, c'est entre hommes que se joue l'obsessionnalité des théories, avec tout ce que cela engendre comme conflits potentiels.

Là encore je ne veux pas dire que les femmes soient inaptes à la théorie, ni qu'elles soient à l'abri des conflits de rivalités théoriques. Fédida me disait un jour à propos des conflits, dont on sait que lui-même n'était pas le moindre des acteurs, que selon lui, à l'APF, les conflits étaient tous de nature homosexuelle, masculine évidemment, tous genres confondus.

Je note au passage qu'il a fallu attendre l'arrivée de Lou Andréa Salomé, pour que la théorie prenne son plein essor du côté des femmes.

J'ai là défini, selon un certain axe, les *deux scènes* de l'analyse. Celle-ci était l'affaire de chaque analyste, sans autre référence que les Écrits freudiens, le contact avec Freud - pour ceux qui le connaissaient - ou avec ses disciples de la première heure. Freud faisait figure de Maître, évident sinon incontesté. Ceux qui l'ont contesté, les dissidents, sont partis, ou ont été exclus. Il s'agissait de dissidents, pas de clans. Je mets à part le cas de Ferenczi, cas unique pour mille raisons. Pour Freud, donc, figure de *Maître* et non de modèle. Sa correspondance fourmille de conseils qui se résument ainsi : faites comme vous voulez ou comme vous pouvez, mais appliquez, approfondissez, voire soyez créatifs du côté de la théorie, tant que sont respectés les « schibboleths ».

En 1910, sous l'égide de Freud et de Ferenczi fut créée l'IPA. Sa création s'avéra nécessaire pour essayer de modéliser théorie, pratique et formation.

Je saute plusieurs décennies pour arriver à la création de la Société française de psychanalyse (SFP), par scission d'avec la Société psychanalytique de Paris (SPP).

Le début fut très fort. Je cite ici Jean Claude Lavie : « La Société française de psychanalyse s'en est trouvée conçue dans un esprit de liberté et d'enthousiasme qu'on aura du mal à imaginer de nos jours, où la psychanalyse semble plus être une pratique à transmettre qu'une aventure à poursuivre. Un véritable esprit fraternel animait ceux qui suivaient Lacan s'attachant à reprendre la découverte freudienne. »

Hélas, cela n'a pas duré. Un des points parmi d'autres qui ont rendu les choses irrecevables - je le mentionne parce que cela me paraît être d'une importance capitale - est ceci : Lacan mêlait à son enseignement, lors de ses séminaires, des interprétations concernant ses analysants présents dans la salle. Ceci fut évidemment ressenti par eux comme une très grande violence. *Voilà que l'hystérie de la cure se déplaçait sur la deuxième scène.*

À l'inverse de ce qui s'était passé du temps de Freud, écrivain s'il en est, la transmission lacanienne était orale. Pas d'écrits. (Pour ceux qui ne le sauraient pas, « Les écrits » ont été publiés très tardivement, et presque contre sa volonté affichée). Ceci nous concerne ; qu'en est-il pour nous ? C'est une vraie question. Il serait intéressant de travailler sur la différence entre ces deux modes de transmission. Est-ce que je me trompe, ou bien parmi nos titulaires des premiers temps, Granoff, qui ne venait pas du divan de Lacan, n'est-il pas le seul à avoir tenu un séminaire public ? Je mets à part bien entendu les cours magistraux universitaires d'une tout autre nature, où seuls les étudiants participaient.

Je ne vais pas refaire historique de la SFP, ni celui de la fondation de l'Association psychanalytique de France (APF). Qu'il suffise de dire que cette dernière, a été fondée par un groupe d'analystes qui, pour appartenir à l'IPA, s'est séparé de Lacan. En effet l'IPA exigeait que Lacan - *tout en ne l'empêchant pas de rester un analyste du groupe* - abandonne, en raison des fameuses séances courtes, sa fonction de didacticien.

Or presque tous ces analystes venaient de son divan, à deux exceptions près, dont l'une était probablement celui dont il était le plus proche.

Même si dans les faits, Lacan s'est exclu tout seul, refusant ce diktat, une partie de ceux qu'il avait

formés l'ont bel et bien accepté, et souvent de bon cœur, enfin soulagés de ne plus avoir à faire à lui. Comment quitte-on celui qui se veut à la fois un maître et un modèle, deux concepts qu'il est important de différencier ? Je cite ici Freud : (*Analyse sans fin et avec fin*) : « **à cela s'ajoute qu'il (l'analyste) a en outre, besoin d'une certaine supériorité pour agir sur le patient comme modèle dans certaines situations analytiques, comme maître dans d'autres** ». Mais aussi, c'est moi qui l'ajoute, en tant qu'enseignant, position que Lacan revendiquait.

Il n'y a pas trente six façons de le faire, il y en a exactement deux : le meurtre et/ou la *castration*.

Le meurtre, acte symbolique, pris dans une relation triangulaire, permet à un fils d'être face à son père. La castration, moins glorieuse, du ressort de l'imaginaire, et se jouant dans une relation duelle, consiste, pardonnez-moi l'expression, consiste à se tirer, à priver l'autre de pouvoir jouir de soi.

La question du maître, du meurtre, et celle de leur rôle dans la transmission ont été suffisamment travaillées pour que je ne m'y attarde pas. Ses effets positifs, quand il y en a, sont l'alliance, la filiation, l'idéal, la transmission des signifiants, l'héritage précisément.

En revanche le modèle, qui implique une relation duelle imaginaire, entraîne dans son sillage l'allégeance, l'idéologie, le psittacisme, l'interdit de penser, l'identification narcissique, voire le fanatisme ? Vous aurez reconnu là une certaine descendance lacanienne. La voie de dégagement de cette configuration, lorsqu'elle ne peut se faire naturellement, est précisément la *castration*.

Lorsqu'un maître se propose en outre comme modèle, cela peut conduire à une relation de tyrannie. C'est sans doute ce qui s'est passé à la SFP. Cela explique que nombre d'entre nos fondateurs ont eu le sentiment de respirer après la scission.

Toujours est-il que c'est de l'accomplissement de ces deux actes que nous sommes issus. Ils ont ceci de particulier qu'ils ont été accomplis, non pas comme pour chacun de nous, avant notre analyse, mais *après* celle-ci, en lien direct avec elle et avec l'analyste de chacun d'entre eux. C'est donc resté in-analysé. C'est de cela que nous avons hérité, du moins pendant les premières

décennies. Cela explique que les débuts de l'APF n'ont rien eu à voir avec les débuts bouillonnant d'enthousiasme de la SPF, en tout cas du côté des titulaires.

En ce qui concerne l'enseignement, surtout pas de Maître : telle était la devise. Plus qu'une devise, le Maître était l'objet phobique par excellence. De multiples séminaires devaient venir en lieu et place **DU** séminaire. Claude Barazer parlera de ceci cet après-midi. La transmission, elle, était dévolue aux analyses, dont les didacticiens avaient en partie la charge. Pas de maître, mais une multiplicité de *modèles*, qui se disaient ou ne se disaient pas comme tels, c'est ma thèse.

Ici commence mon histoire, partagée avec quelques autres de ma génération analytique.

En ce qui me concerne, et quelques autres avec moi, ayant commencé mon analyse au moment où se créait l'APF, j'avais à l'horizon un Maître incontesté, Freud évidemment, et un autre, sulfureux, dont il ne fallait surtout pas parler, mais qui était omniprésent de ce fait même : Lacan. Maître bis pourtant, car dans la mouvance d'un retour à Freud. (Ce que d'aucuns oublient, qui veulent lire Lacan sans avoir auparavant lu Freud. Que peut-on comprendre du « Discours de Rome » sans avoir lu « L'Homme aux Rats » !) Je me souviens qu'un jour lors d'un contrôle de groupe, alors que j'employais le terme de « désir », le contrôleur avait bondi, me disant que chez nous on ne parlait pas de « désir ». Depuis, les choses ont bien changé pour lui.

À cette époque-là, existait la didactique, c'est-à-dire que d'emblée le projet d'être analyste se disait et se vivait. Et nombre d'entre nous, faute de pouvoir assister aux séminaires de l'APF, allaient un peu partout. Non pas à des séminaires ouverts à tous - comme peut en proposer de nos jours la SPP - mais aux séminaires des titulaires des autres sociétés, qu'il s'agisse de la SPP, je pense par exemple à Conrad Stein, ou au Quatrième Groupe chez Perrier, ou encore à l'ex-École Freudienne, Clavreul, Martin, et bien sûr chez Lacan dont nous enregistrons les séminaires. À cette époque-là, il y avait chez les élèves un bouillonnement que je n'ai pas retrouvé depuis chez les jeunes analysants. Par exemple en salle de garde, tout le monde savait chez qui tel ou tel était en analyse et tous nous

parlions, sinon de nos analyses, en tout cas de nos analystes. Il faut dire qu'à cette époque-là, nos analystes étaient ces didacticiens qui maintenant n'existent plus en tant que tels, et tout le monde les connaissaient. Ces dernières années je me suis rendue compte que ça ne se disait plus, que la question était limite inconvenante. Est-ce une perte ou un gain ?

Ainsi, j'ai hérité d'une situation, qui est de nos jours caduque, en tout cas pas d'actualité : la naissance de l'APF. Ce que nos analystes d'alors nous ont transmis, le sachant ou ne le sachant pas, est ce que d'aucuns appellent : « sauvegarde », et d'autres : « trahison », selon leur histoire personnelle avec Lacan, en tout cas d'une mise à l'écart, ou d'une mise au ban de quelqu'un qui par ailleurs était, pour certains d'entre nous, les élèves, incontournable. Dans sa théorie sinon dans sa pratique. Cela s'apparente à un secret de famille. Mais, alors, qu'ont-ils fait de leur héritage ? Ou plutôt, dans le domaine qui nous occupe, **fait-on** quelque chose d'un héritage ? Ou bien n'est-on pas **agi** par cet héritage ? Je remarque en tout cas que nombre d'entre eux qui ont fait une œuvre se sont saisis d'un trait (serait-ce ce fameux trait unaire ?) d'un trait de l'œuvre de Lacan pour s'y consacrer et le développer, qu'il s'agisse de l'ordre symbolique (Rosolato), ou de la lecture minutieuse de Freud, à la lettre (Laplanche) ou interprétative (Anzieu), ou de cibler les signifiants, allemands bien sûr, dans l'œuvre freudienne (Granoff), ou encore de la mise en question et au travail de la question du sujet (Lavie).

Je note au passage, ce n'est pas anodin, que parmi les fondateurs ayant fait œuvre, il n'y a que des hommes. D'ailleurs, cela aussi est à noter, les femmes, elles, n'ont pas quitté Lacan. Lorsqu'elles l'ont fait, c'est bien plus tard. Lorsque Christiane Guillemet nous a rejoint, plus tard en effet, ce fut pour fuir non pas Lacan, mais F. Dolto. Je pense que l'infiltration de la deuxième scène par la première - c'est-à-dire par l'hystérie au sens de la cure au centre de l'enseignement - ne les gênait pas. Mais sans doute aussi, le rapport au Maître n'est-il pas le même. D'ailleurs je remarque que ceux qui parmi nous allaient squatter les titulaires des autres groupes, à la recherche d'un enseignement étaient essentiellement des femmes. Rien ne

dit que nous n'aurions pas aimé avoir un maître au sein de l'APF, on ne nous a pas demandé notre avis !

Le sentiment d'avoir fait (ici le mot convient bien), ce qu'il fallait faire, sous couvert d'appartenance à l'IPA, mais aussi soulagement pour certains de s'être soustraits à une emprise insupportable, voire élation, ces sentiments n'étaient pas purs. Remords, culpabilité, honte aussi faisaient partie du lot. Et tout cela nous était inévitablement transmis, parfois et par certains, explicitement, mais aussi, par tous, dans la plus grande méconnaissance. Pas donc, ici, d'enthousiasme. Le bouillonnement fut le nôtre, celui des premiers élèves. Je fais ici, en effet, une différence entre les analysants des premières années et les suivants des dernières années. Les premiers, dont je fais partie, ont été exposés à cela, ayant à incorporer une histoire douloureuse, intense, ayant bouleversé leurs analystes dans le rapport que ces derniers entretenaient avec l'analyse, et sans rapport avec la traversée œdipienne desdits analystes, car survenant **après** leur analyse, et en rapport direct avec elle. En repérer les traits individuellement n'est pas chose facile, ni sans doute souhaitable.

Il ne suffit pas de décréter « il n'y aura plus de maître » pour que la question soit réglée. Un maître peut certes s'instituer comme tel, mais son existence ne répond-elle pas aussi à une nécessité interne pour chacun ? L'analyse ne nous montre-t-elle pas que l'absence d'un père réel n'exclut pas la nécessité et la présence d'une instance paternelle ? Alors où le maître est-il allé se nicher ?

Je pense qu'il fut remplacé par des modèles. C'est ainsi que je comprends le rôle de cet héritage-là dans ce qui est très vite apparu chez nous : la formation de **clans**. Il y avait essentiellement le clan Granoff, le clan Favez, le clan Pontalis, moins bruyant le clan Anzieu, et ces clans ont à leur tour pesé lourdement dans la suite de la vie de l'APF. Ceux qui formaient ces clans ne se reconnaissaient pas seulement en tant que frères (j'emploie à dessein le masculin), mais ils se sentaient investis du rôle d'avoir à défendre à la fois leur analyste, et une certaine idée de l'analyse. C'est « Ma mère contre la tienne » nous disait Jean-Claude Lavie lorsque, pendant son séminaire, il assistait à ces

joutes. Pourquoi, sans jamais nous le formuler en ces termes à cette époque, les sentions-nous en danger ? En danger de quoi ? Sinon de quelque chose qui tenait justement à leur rôle dans la constitution de l'APF, à leur histoire avec Lacan. Certains d'entre-nous ont essayé de s'en déprendre. Je pense à une discussion avec Michel Gribinski où nous déplorions cet état de fait, nous interrogeant sur la possibilité de nous y soustraire. Je ne sais pas comment cela s'est vécu pour lui, mais en ce qui me concerne, et comme par hasard, quelque chose de l'ordre de la trahison pointait à l'horizon. Ces minis clans reproduisaient-ils ce qui s'était joué entre SPP et SFP, et la tentative pour certains (nos fondateurs) d'en sortir.

Je voudrais avant de conclure revenir sur la question de la didactique et de sa suppression. N'est-il pas étrange qu'après avoir bataillé pendant des années pour appartenir à l'IPA, arrive cette révolution allant à l'encontre des exigences de l'IPA en matière de formation, révolution que nous étions les seuls à appliquer de toute la planète analytique ? N'est-il pas étrange que cela s'applique précisément à ce à quoi Lacan, dans la suite de Freud, tenait très fermement, au point d'en avoir parlé dans ses *Écrits*, et de s'être attardé sur la différence entre didactique et thérapeutique ? Et ce qu'il en disait était très intéressant. Il ne parlait pas du tout de la didactique comme d'une analyse au rabais, ayant une représentation-but et pouvant de ce fait être pervertie, ou plus légère, ou que sais-je. Bien au contraire il disait que, n'ayant pas à se soucier de la fragilité du patient, l'analyste pouvait aller le plus loin possible dans la mise au jour des pulsions et de l'inconscient. Ceux qui parmi nous ont été, comme on disait alors, pris en didactique - on ne doit plus être nombreux - savent bien qu'une fois sur le divan, plus rien d'autre n'existait que notre analyse !

Quels qu'aient été les arguments mis alors en avant, et ceux-ci concernaient l'analysant et non l'analyste - il ne fallait pas que l'analysant ait une représentation but - ne peut-on voir dans ce bouleversement, là encore dans la méconnaissance, la duplication de l'exclusion de Lacan, cette fois sous la forme unique du meurtre ? Et cette fois cela concerne nommément la transmission. Car enfin jusqu'alors on considérait que la transmission était

celle de l'analyse. Les didacticiens étaient censés être porteurs du désir de transmettre. Comment transmettre sans désir ? Que se sont-ils fait là à eux-mêmes nous entraînant dans leur sillage ?

Je ne sais plus quand s'est passé le changement de nom entre « élèves » et « analystes en formation ». Sans doute dans la mouvance de 1968. Le sujet de l'acte n'est pas le même. N'y a-t-il pas lieu, là aussi, de s'interroger sur le désir de transmettre, comme si le désir ne pouvait pas venir des membres, mais des seuls élèves ? Pourtant, nous le savons, ce désir nous anime. Faut-il s'en cacher dans les mots sinon dans les faits.

Pour conclure, nous avons le même héritage que tous les analystes de la nième génération, et comme tous les analystes nous avons à faire avec qui étaient les analystes qui nous ont formés lors de notre analyse et de nos supervisions. Mais nous avons eu à gérer, **en plus**, l'énorme paquet que les premiers analystes de l'APF ont apporté avec eux.

Il n'y a aucune commune mesure entre les différentes scissions qui se sont produites de-ci de-là, et celle qui nous a fondés. Je me souviens encore de mon trouble lors de ma première conférence, me demandant si j'allais m'autoriser ou non à prononcer le nom de Lacan. Un interdit nous était transmis, sans qu'il ne soit jamais verbalisé comme tel. Un nom était tabou, mais régnait aussi un interdit de penser. Certains effets sont repérables, d'autres ne le sont pas. Cette folle idée que nous serions les meilleurs n'est-elle pas un retournement en son contraire de quelque chose qui relèverait de pire ? Les effets en sont moins prégnants actuellement qu'au début, mais ils sont encore là. À nous de les démasquer et de les affronter.

PS : écrit en juin 2013. Un de ces effets est peut-être le retour en force du nom de Lacan, et de sa théorie depuis quelques années

Compte rendu de la réunion entre le Comité de l'enseignement et les analystes en formation du 9 février 2013

Philippe Valon

Cette réunion, qui se tient annuellement, est avec le groupe d'accueil le seul lieu dans lequel les analystes en formation, et en particulier les plus récemment admis à l'Institut de formation, ont l'occasion d'échanger sur les différents aspects de la formation à l'APF. Cette année, à la suite des réflexions du Comité de l'enseignement qui constatait un aspect répétitif de cette réunion, et en particulier qu'elle était une sorte de chambre d'enregistrement de plaintes auxquelles peu ou pas de réponses étaient apportées, le Comité avait accompagné l'invitation à la réunion d'un courrier nettement plus long qu'habituellement, indiquant les différentes questions travaillées dans ses réunions, qu'il souhaitait proposer à la discussion (voir lettre en annexe).

Cette réunion a rassemblé 28 analystes en formation, majoritairement des collègues récemment admis, mais aussi des analystes déjà largement engagés dans le cursus, le Comité de l'enseignement au complet, y compris ses membres *ex-officio*, Patrick Merot, Président et Claude Barazer, Secrétaire scientifique.

Après une brève présentation, on commence par un temps de silence, habituel dans ce genre de rencontre, où chacun hésite à se lancer. Finalement la discussion est ouverte par Claude Barazer à propos de *Documents & Débats*, cité dans la présentation, et par une question directe aux analystes en formation présents : lisent-ils *Documents & Débats* ? Manifestement l'atmosphère un peu compassée se détend. Et la discussion s'engage sur la valeur principalement historique accordée à la lecture de ces documents où certains lecteurs vont à la recherche de l'histoire de l'APF. Cependant l'utilisation de cet ensemble vaste n'est pas aisée, sauf semble-t-il pour y rechercher les textes des conférences prononcées lors des manifestations scientifiques organisées par l'APF. Il manquerait cependant un

registre d'entrées par concept pour rendre son usage plus simple (il n'existe actuellement que l'entrée par numéro et l'entrée par nom d'auteur). Patrick Merot intervient pour signaler que, selon son expérience, la façon d'entrer dans *Documents & Débats* varie en fonction des moments de sa formation, ainsi lire les rapports des Assemblées générales n'est pas immédiat. Un des analystes en formation présent prend le contre-pied indiquant que, bien qu'entré depuis peu, il s'est particulièrement intéressé à ces rapports moraux, et ce « parce que les analystes en formation, bien que membres de l'Association ne participent pas à cet aspect de la vie associative de l'APF, auquel ils ne sont pas conviés. » Le groupe d'accueil, avec sa liberté d'expression, et la lecture du rapport moral du Président (celui de 2012) ont ainsi conforté pour lui son choix de l'APF pour sa formation d'analyste. La vie de l'Association est en partie dans ces rapports moraux, mais leur abord est quand même assez difficile, ce qui en ferait un trésor réel mais non vivant. *Documents & Débats* apparaît pour beaucoup de ceux qui le lisent comme vraiment interne à la maison, s'adressant à elle et en ayant le style, il est « la voix de l'APF ». (*Il conviendrait alors, dans cette perspective d'enseignement, de trouver un moyen de vivifier ce trésor en le rendant plus accessible, mais comment ?*) L'Annuel n'est pas spontanément mentionné et la question soulevée (*par moi, en fonction de ma seconde casquette de membre du Comité de rédaction de l'Annuel*) reçoit cette intéressante réponse que son adresse est plus large, il est une porte ouverte à destination de l'extérieur, et du coup son ton est moins intime que celui de *Documents & Débats*. Sur ce point nous notons que *Documents & Débats* commence en 1970, et qu'il n'y a rien sur le site concernant les années précédentes, entre la fondation de l'APF en 1964 et 1970. Il est suggéré que le bulletin, qui précédait *Documents & Débats*,

puisse lui aussi être mis en ligne sur la partie privée du site, ou sur un CD.

Il apparaît donc que *Documents & Débats* est un puissant outil de transmission de la « culture APF ». Quant à définir ce dont il s'agit : il semble y avoir un assez grand écart entre l'image qu'aujourd'hui encore les nouveaux entrés en avaient avant leur admission (l'APF est une association de gens doctes et savants, de grands intellectuels, et elle est difficile d'accès), et ce qu'ils en ressentent après leur admission : de l'intérieur, cette image « docte » ne se confirme pas, le ton dans l'Association est différent, beaucoup moins formel que la réputation externe ne le laissait entendre. Autre définition de cette « culture APF », par la voie de la négation : elle n'est pas une culture universitaire.

La discussion s'engage ensuite à propos de l'enseignement dans la formation et en particulier sur le caractère exorbitant du cursus à l'APF, comparé à ce qui est proposé dans les autres sociétés¹, en ce que l'analyste se retrouve seul à en décider la forme, le contenu, l'intensité. À la fois seul, et libre. L'enseignement, dont la forme à l'APF est directement issue du « non » à Lacan (non à l'assujettissement au maître), se trouve être libre et obligatoire, et à l'origine, autogéré, au point qu'il a pu être question de parler un temps d'« autodidactisme ». Ces éléments apportés dans la discussion par le Comité de l'enseignement, reflets de ses réflexions antérieures, ne trouvent pas d'écho dans l'assistance des analystes en formation présents, qui, loin de parler de la solitude de l'analyste en formation face à une institution froide et muette, parlent de la qualité d'accueil qu'ils ont ressentie, tant dans les séminaires que dans le groupe d'accueil qui pour tous a été le lieu très précieux d'un *holding* efficace dans les premiers temps après l'admission. C'est plus une grande liberté, hommage à la maturité de chacun, qui semble ressentie, qu'une solitude qui se rattacherait à l'*hilfflosigkeit* infantile. (*Cela nous étonne*

¹ Ce que confirment les collègues qui reviennent du Séminaire des membres associés. Le cursus proposé par les autres sociétés est le plus souvent plus court, plus organisé, même si on le compare à celui des instituts qui fonctionnent sur le modèle Eitingon et incluent dans cette durée le temps de l'analyse didactique.

beaucoup tant le contraste est grand avec ce qui est rapporté dans les comptes-rendus successifs de cette réunion).

Face à cette chaleur, le ton « docte » pour le coup - ici revient cet adjectif - des conférences, des Débats du samedi et des Entretiens, forme un grand contraste aux yeux des analystes en formation, comme si le conférencier ne se posait aucunement la question de la réception de son intervention. Le souhait est net qu'une plus grande attention soit portée à la réception des conférences, c'est-à-dire avoir un mouvement de simplification des communications orales, de telle sorte que leur réception soit plus aisée, et leur discussion plus dynamique que ce qui se pratique actuellement. La culture APF n'est donc pas donnée d'emblée, et cela peut demander beaucoup de temps pour la comprendre et même pour la connaître, mais est-il ajouté, ce temps est indispensable, il fait partie du désir lui-même et particulièrement celui d'être analyste. L'évolution vers cette connaissance de la culture de l'Association est aussi celle de notre propre écoute de ce qui se dit à l'APF et de ce que dit l'APF, ajoute une collègue déjà avancée dans le cursus, qui poursuit : « le cursus, le faire en six ans, comme on l'entend dire dans d'autres sociétés, cela ne m'intéresserait pas, cela n'aurait aucun sens véritablement psychanalytique. »

Ainsi, au contraire de ce qui se dit parfois, ou de ce qui a pu se dire, il me semble, avance une autre participante, que l'APF est la seule institution analytique véritablement accueillante, car elle cultive la singularité de chacun, et elle est particulièrement attentive à l'entre-deux, aux interstices. Du coup l'ambiance des Débats du samedi et des Entretiens est vraiment étonnante : jamais n'interviennent les analystes en formation, qui pourtant seraient ceux qui auraient le plus de questions à poser, et lorsque je l'ai « naïvement » fait une fois, ajoute quelqu'un, j'ai eu une remarque, pas désobligeante d'ailleurs, mais qui, soulignant en bien mon acte de parole, indiquait par là même son caractère audacieux, sinon transgressif, alors je me suis tue.

(Il apparaît donc que les séminaires et groupes de travail sont les lieux de parole privilégiés des analystes en formation. Certes l'effet de grand

groupe lors des conférences a un effet inhibant, mais ce n'est manifestement pas la seule raison du silence des analystes en formation, comme en témoignent clairement les paroles ci-dessus rapportées) Est évoqué à nouveau le projet de mettre sur le site le texte des conférences avant leur prononciation, ce qui permettrait peut-être une prise de parole plus facile. (*En fait cela a été une réalité pendant deux ans lors du précédent Conseil, ce qui n'a guère modifié le régime de prise de parole. Peut-être l'expérience n'a-t-elle pas duré assez pour apporter de réelle modification de comportement. Mais le sentiment que les conférenciers ne prennent pas en compte dans leur écriture et dans la prononciation de la conférence la réception par l'auditoire me semble une piste de recherche féconde : cela indiquerait que l'adresse est ailleurs, mais à qui ? et expliquerait le peu d'empressement à répondre et interroger. Comment répondre si on n'a pas le sentiment d'être le vrai interlocuteur de celui qui parle, mais juste quelqu'un qui entend un discours adressé à un autre ?*)

Le poids est tel dans ces moments que, même quand c'est un analyste en formation qui expose, les questions ne viennent pas. Arrivent alors deux autres hypothèses pour expliquer ce phénomène : la dimension transférentielle du rapport à l'Institution, présente en chair et en os lors de ces moments particuliers, laquelle serait de type idéalisant. (*Une hypothèse qui n'est pas neuve donc*). Et deuxième hypothèse, plus neuve, au moins dans le fait de la formuler lors d'une réunion « officielle », c'est que l'Association est aussi l'instance de validation du cursus, ce qui colore autrement le transfert sur elle.

Une dernière hypothèse encore : les conférences s'adressent aux membres, et les non membres (terme utilisé ici pour désigner les analystes en formation, et qui vient en radicale opposition à une déclaration du début de la réunion : nous sommes membres, mais pas invités à l'AG) y sont tolérés, mais pas invités véritablement à y prendre part effectivement.

La question reste sans réponse définitive : « à qui s'adressent ces conférences ? ». La question serait peut-être moins cruciale s'il existait un lieu véritable pour le débat, qu'il soit au moment de la

conférence ou ailleurs, il arrive ainsi que le groupe d'accueil soit ce lieu. (*Il a aussi existé un temps un séminaire qui étudiait les conférences immédiatement après leur prononciation, ce pourrait être une activité proposée par l'Institut de formation*).

Viennent ensuite des considérations relatives au cursus. Long et dur ?

De nouveau se manifeste un attachement à la longueur du cursus, qui laisse tout le temps pour l'advenue d'après-coups, de contre-coups. Et surtout, longueur ne veut pas dire traîner en longueur. À ce moment Patrick Merot rappelle les différents modèles reconnus par l'IPA pendant la présidence de Daniel Widlöcher. Des questions plus précises viennent sur les modalités de notre cursus, ainsi la justification des deux contrôles successifs à l'APF, l'absence de contrôles collectifs comme à la SPP. Sont alors apportés les éléments historiques de la double opposition des fondateurs de l'APF au modèle Nacht et au modèle Lacan de formation des analystes. Les contrôles collectifs n'avaient d'ailleurs, au moment de leur création à la SPP, pas de support théorique ; ils ont répondu à un considérable afflux d'élèves face à une pénurie d'analystes titulaires aptes à prendre en charge les contrôles. Ce n'est que postérieurement que leurs avantages ont amené la SPP à les maintenir, au-delà de la nécessité conjoncturelle (avantages concernant surtout la qualité des liens créés entre les élèves participants à ces supervisions collectives). Le but des fondateurs de l'APF était de lutter autant que possible contre la position infantile dans le cursus, en considérant qu'elle était favorisée par les deux modèles en vigueur à ce moment-là (Nacht et Lacan), même si de façon très différente : soumission à un ordre administratif hiérarchisé et rigide dans l'un, sujétion à un maître dans l'autre.

Les collègues présents considèrent bien sûr que la dimension transférentielle, tant vis-à-vis des superviseurs, que des organisateurs de séminaires et de l'Association elle-même actualise cette position infantile. Il est néanmoins possible de surmonter cette position, et c'est ainsi qu'il est possible de vivre autrement la longueur de la formation, en particulier en intégrant cette dimension infantile dans le trajet qui fait devenir de plus en plus analyste. Pour un autre participant cette

longue durée : « permet d'acquérir la conviction d'être, ou plutôt de se sentir analyste ; en fait, être déclaré analyste en un temps bref, je le vois plutôt comme un traumatisme, et comment ensuite poser toutes ces questions naïves qui viennent toujours ? »

Revenant sur la question des transferts liés à la situation de formation, il est précisé (Patrick Merot ou Claude Barazer, je ne sais plus) combien le souci permanent de l'APF a toujours été d'éviter les transferts passionnels et impossibles à dénouer. Cela a-t-il réussi, en particulier vis-à-vis de nos « géants » ? Le temps est rappelé où le groupe, massé autour de Wladimir Granoff, était appelé la « *Deutsche Granoffon Rundfunk* ». (Ce qui montre que l'humour pouvait, même alors, avoir raison de la passion !) Cette attention était bien sûr particulière pour les questions de formation, mais aussi pour les institutions en général, ainsi en est-il de la brièveté de la présidence et des fonctions du Conseil d'administration en général. Mais la question des « géants » laisse l'assistance assez froide, manifestement, pour eux cette question n'est pas d'actualité (*passage d'une génération, ou preuve que l'évitement des transferts passionnels a bien réussi ?*)

On en vient à évoquer le fonctionnement des validations par le Comité de formation, lorsque surgit une remarque, mi-sérieuse mi-humoristique : « si on est déjà analyste en formation, à quoi sert la formation pour devenir analyste ? » (*Pas mal à méditer là-dessus car cette appellation dont l'APF est si fière, au regard de « élèves », « étudiants » ou « candidats », laisse entrevoir clairement l'imprécision du statut de ces collègues dans l'Association. D'ailleurs on rit, mais on n'approfondit pas...*) Nous reprenons donc sur les procédures de validation, des traces de « la passe » qui y persistent, ou non. Patrick Merot répond assez fermement non à ce sujet, en indiquant que le scandaleux de « la passe » était que la commission était composée de gens moins avancés dans le cursus que celui qui se présentait à la validation, ce qui bien sûr n'est pas et n'a jamais été dans l'histoire de l'APF. Ce qui peut-être reste une trace de « la passe », - là c'est Claude Barazer qui parle - est de tenter, à tra-

vers plusieurs instances (commission, puis comité) de saisir l'analytique.

Là arrive une question nette de la salle : « et quelle garantie a-t-on qu'on a pu saisir l'analytique au travers de cette procédure, quelle garantie supérieure par rapport au temps où une seule personne validait, ou non ? »

On reprend donc l'historique, la période où la procédure de validation était avant coup, quand la nôtre se veut après coup (*en fait cette réponse revient sur la sélection à l'entrée de l'Institut, avec la question de l'abandon de la didactique, plus qu'elle ne répond à la question posée : quelle garantie de validité supérieure a-t-on de notre procédure de validation des contrôles et de la sortie de l'Institut par l'homologation. Cela montrerait-il combien l'APF vivrait sur ses combats et ses victoires glorieux du passé et aurait du mal à se pencher sur son présent ? Il reste que la question posée dans cette réunion reste sans réponse*).

Une autre question surgit : « quelle différence entre devenir analyste et devenir membre ? ». Qui est immédiatement reprise en la liant avec la longueur du cursus, qui peut aussi être un moyen de ne pas devenir membre, tout en devenant analyste. Que les deux désirs puissent être séparés, ne fait-il pas peser un risque sur la vitalité de l'Association, si par exemple l'idéalisation empêche certains de laisser émerger le désir de devenir « analyste membre de l'APF » ? Et à partir de là comment lier la question de l'inachèvement, si chère à l'APF, en quoi pourrait-elle parfois masquer et du coup pérenniser cette idéalisation ? Surviennent ensuite des questions sur l'organisation des activités, de la difficulté pour les provinciaux de se rendre à Paris pour des séminaires. Ne pourrait-on les bloquer sur une seule journée de la semaine ? De même les activités proposées par l'Institut de formation lui-même ? Pour ce dernier cas la réponse est aisée puisque quasi toutes lesdites activités se tiennent le mardi. Pour les séminaires et groupes de travail proposés par les membres et les analystes en formation, il est peu envisageable que l'Association puisse imposer un tel carcan, qui de plus ne résoudrait pas le problème, car personne ne peut être en

plusieurs endroits au même moment, et il n'y a que quatre ou parfois cinq mardis dans chaque mois. Nous nous séparons après deux heures et demie d'un échange qui a paru sur le moment agréable, intense, profond et libre. En écrivant ce compte-rendu sans doute lacunaire, cette impression demeure, et surtout je suis frappé par la différence de ton entre cette réunion et les différents comptes-rendus parus dans *Documents & Débats*, récents ou plus anciens, où les récriminations, les plaintes étaient au premier plan, concernant justement la longueur du cursus, la forme des validations, ou la difficulté de trouver des patients répondant aux critères pour être dit de contrôle. Cette dernière plainte n'est pas du tout apparue durant la réunion. Faut-il penser que les collègues entrés ces derniers temps ont plus vite intégré les idéaux de l'APF en matière de formation, et les ont fait leurs ? Cela tient-il au fait que les « officiels » de l'APF présents se sont montrés plus réactifs, plus

informatifs aussi en répondant souvent très directement aux questions débattues ? Quelles autres explications sont possibles ? Voici une belle matière de travail pour la prochaine réunion du Comité de l'enseignement.

Le Comité a souhaité publier *in extenso* ce compte rendu, et a obtenu l'aval du Conseil. Notre souhait est aussi que l'échange se poursuive dans l'intervalle qui nous sépare de la prochaine rencontre entre le Comité de l'enseignement et les analystes en formation qui se tiendra au début 2014. Aussi nous demandons à tous ceux qui le souhaitent de nous faire parvenir leurs commentaires et leurs réflexions par voie de courrier ou d'*email* au secrétaire du Comité (Philippe Valon, 51 rue Jules Guesde, 92240 Malakoff ; e.mail : philippevalon@yahoo.fr).

Introduction

Isabelle Pays

Mesdames, Messieurs, bonjour et bienvenue, Je tiens tout d'abord à vous remercier chaleureusement de votre présence nombreuse aujourd'hui. Un merci particulier à Patrick Merot, Président de l'Association psychanalytique de France et à Claude Barazer, Secrétaire scientifique qui vont nous accompagner tout au long de notre journée lyonnaise. Nous sommes très heureux d'être là pour vous accueillir au château de Montchat devenu désormais le lieu emblématique de nos rencontres annuelles.

Nous nous retrouvons pour la 9^{ème} année ici même. Pour rappel, nos réunions ont commencé en 2005 à Montchat, initiées par les analystes de l'APF de Lyon afin qu'ils puissent partager leur expérience de la psychanalyse et qu'ils nous permettent de réfléchir ensemble et avec eux sur des thèmes qui les animent. Nous allons écouter Claude Arlès, Françoise Laurent et Nicole Oury nous parler de leur pratique pour pouvoir en débattre et la questionner. C'est pour rendre compte de leur travail d'analyste que nos collègues ont choisi d'être à la tribune aujourd'hui, pour nous faire part de cette expérience unique et nous la soumettre. Et cela n'est pas chose facile que la transmission publique de ce travail si particulier parce qu'il touche au plus intime, au plus familier mais aussi à la conflictualité psychique jamais éteinte.

Freud compare l'analyse à une partie d'échecs avec des pièces visibles où chaque joueur mène sa partie. Le « terrain de jeu » de l'analyse se déploie dans un échange qui s'instaure avec « ni trop de résonance, ni trop de disparité » comme le souligne J.-B. Pontalis. La théorie des pulsions chez Freud, « notre mythologie » telle qu'il la nomme, est toujours dualiste. Le premier dualisme est celui des pulsions sexuelles et des pulsions du moi. Le conflit psychique oppose alors autoconservation à sexualité. Dans sa deuxième théorie, la pulsion de vie et la pulsion de mort constituent un fonds

commun, un réservoir pulsionnel qui inclut les deux types de pulsions en les situant d'emblée dans l'opposition. Il faut bien entendre, Freud le rappelle, que l'on n'a jamais affaire à des motions pulsionnelles pures « mais à des alliages des deux pulsions en proportions variées ¹ », ce que l'on peut nommer autrement intrication pulsionnelle. L'essentiel de l'intuition freudienne dans la pulsion de mort, c'est de mettre en évidence un processus radical de déliaison et de clôture dont le caractère de répétition imprime la marque du pulsionnel. C'est un processus qui n'a rien à voir avec l'angoisse consciente de mort et qui conduit Freud à l'inscrire dans le noyau de l'organisme vivant. « Toute psychanalyse nous parle de la mort insinuée dans la vie » nous dit Pontalis², et le travail du psychanalyste ne peut éluder cette activité antagoniste de la mort mais se porte, au contraire, à sa rencontre. Freud dans cette 2^{ème} théorie « révolutionnaire » qui a soulevé beaucoup de controverses, ramène la pulsion à des modalités de la libido qui concernent aussi bien la pulsion de vie que la pulsion de mort, à une dynamique pulsionnelle qui ne peut fonctionner que dans un équilibre entre le trop et le pas assez. Trop de tension dans l'excès de la pulsion de vie qui conduit à la mort ou abaissement excessif de la tension qui lui aussi mène à la mort.

Notre sujet d'aujourd'hui, le vivant, « l'appel du vivant » se situe bien au cœur des antagonismes et de la conflictualité sexuelle qui sont l'essence même de la psychanalyse. Le mot de « vivant » est un terme qui ouvre sur d'autres disciplines reprenant une préoccupation constante de Freud de situer la « jeune science » entre les sciences. Notre idée pour cette année est bien de déplacer dans le champ psychanalytique la question du

¹ Freud S., *Inhibition, symptôme et angoisse*, 1926.

² Pontalis J.-B., « Sur le travail de la mort », *Entre le rêve et la douleur*, Gallimard, 1977, p. 251.

vivant plutôt traitée habituellement d'un point de vue biologique, philosophique ou culturel. Avant de rentrer dans le vif des conférences, je remercie une nouvelle fois vivement, et au nom du Comité d'organisation tous ceux qui se sont déplacés de loin, ceux qui viennent de plus près aussi bien sûr, nos auditeurs fidèles, et nous sommes vraiment contents d'accueillir les nouveaux venus en souhaitant leur donner l'envie de revenir nous écouter. Parmi le public nombreux qui nous honore de sa présence aujourd'hui, je tiens tout particulièrement à remercier Christian Seulin, Président du Groupe lyonnais de psychanalyse

Rhône-Alpes et membre titulaire de la Société psychanalytique de Paris, qui nous fait l'amitié de sa présence.

Nous écouterons tout d'abord Françoise Laurent puis Claude Arlès avant la pause. Ensuite, après ce petit intermède, nous entendrons Nicole Oury. Je laisse à présent la parole à Patrick Merot, Président de l'APF qui va nous dire quelques mots.

Signes de vie

Françoise Laurent

Merci aux organisateurs de m'avoir sollicitée pour cet après-midi, et merci de nous avoir offert la superbe « figure d'accueil » de la plaquette. On a envie de s'y attarder avant de commencer. L'ouverture d'un petit texte de Christian Bobin, découvert dans son dernier livre, *L'homme-joie*¹, m'en donnera l'occasion. Ensemble, ils m'ont fait associer avec la cure d'un ancien patient, Paul, et m'ont amenée, en partant des thèmes de la présence et de la nomination, à aborder notre thème sous un angle un peu paradoxal : l'idéalisation de la vie, du vivant, l'économie narcissique de ce que l'on appelle « vie psychique ».

J'ai intitulé cet exposé « Signes de vie ».

Sur l'image de notre programme, le lion jaune, totémique, inquiétant, se dresse frontalement et nous regarde. Il puise sa majesté dans l'ombre au-devant de laquelle il se détache, le lion noir. Ombre puissante, elle aussi, mais en y regardant de plus près, on voit que ce n'est pas « son » ombre, elle n'est pas son double. Différente, c'est une lionne. Ils s'opposent, et se complètent, en contraste : la chair et la pierre, le chaud et le froid, l'animé et l'inanimé. Vie et Mort. Présence, absence. Le lion « roi des animaux », est une figure privilégiée de la force, de la domination. Il est souvent représenté dans le désert, auprès de saint Jérôme, notamment, avec les livres saints de ce dernier, il semble alors figurer l'ascétisme, la maîtrise des pulsions. Par rapport à cette tradition, l'ombre de la femelle, dans notre image, serait un ajout original. Un filet d'eau très blanc s'écoule de la gueule noire. Littéralement, lion-ne est le négatif du lion. À ce détail près que c'est une lionne, je l'ai retrouvée dans un chapitre de *L'homme-joie* intitulé « la gueule du lion ».

Les premiers mots : « Mon idéal de vie c'est un livre » éveillent une réticence : d'emblée, l'idéal, la sublimation... On entrevoit leurs pièges. Mais il doit y avoir là un brin de provocation. Et il ne faut pas s'attendre chez ce poète mystique à une prose rabelaisienne.

Continuons : « et mon idéal de livre c'est une eau glacée comme celle qui sortait de la gueule du lion d'une fontaine sur une route du Jura un été. Je me trouvais dans un de ces bagnes joyeux qu'on appelle « colonie de vacances ». J'y étais abandonné depuis des siècles, incorporé à une petite troupe d'assassins chanteurs, mes semblables, quand au milieu d'une marche forcée sous le soleil apparut la fontaine crachant l'écume de sa lumière. Je me précipitai sous la gueule du lion, ouvris la bouche et avalai un océan d'eau froide. L'eau fila dans mon corps jusqu'à mon cœur où elle éteignit le feu de l'abandon qui le ravageait. Des dizaines d'années après je me souviens du mystique réconfort donné par l'eau glacée. La gueule du lion, je la cherche chaque fois que j'ouvre un livre ».

D'où vient la force de cette scène du jeune garçon s'abreuvant goulûment, bouche à bouche avec la gueule du lion ? Quel est ce mystique réconfort, et quelle douleur apaise-t-il ? Dans « l'océan d'eau fraîche » sont noyées, effacées, la conflictualité, la rigueur punitive de cette colonie de vacances, plus assassine que joyeuse. Sur l'apaisement de la soif s'étaye, dans la démesure, l'unification du corps et du cœur, qui porte bien plus loin que la sensation, jusqu'au psychique de la satisfaction. Une véritable satisfaction à la fois charnelle et hallucinatoire, un accomplissement de désir. À la fraîcheur de l'eau a dû s'ajouter un élément particulier, dans la figure du lion, remplissant les conditions d'une retrouvaille fantasmatique avec l'objet, recréant ainsi fugacement l'impression de

¹ Christian Bobin, *L'homme-joie*, L'Iconoclaste, Paris, 2012.

plénitude du narcissisme primaire, où s'abolissent les limites du moi, les frontières du temps.

Comment aborder le mysticisme dans l'analyse ?

Mort et renaissance, c'est ainsi que les mystiques décrivent leurs expériences ; elles peuvent être spontanées, comme celles décrites dans la gueule du lion. Modestes, petites expériences du quotidien, ou exceptionnelles, elles laissent le souvenir d'une qualité d'affect, d'un sentiment d'unification de la personnalité, qui les font dans un second temps rechercher pour elles-mêmes. Les stratégies mystiques - ascétiques le plus souvent mais elles peuvent être érotiques (G. Bataille) - parviennent à recréer artificiellement une expérience du désarroi originel - une *micro-hiflosigkeit* - pour provoquer l'expérience « divine » de son effacement², par la réunion hallucinatoire avec l'objet primordial, dans un fantasme de retour au ventre maternel ; ceci au risque de fréquenter de trop près, trop souvent, les parages de la mort³. Elles impliquent en effet un mouvement de rebroussement narcissique des investissements, laissant l'objet à distance, avec le risque mortifère inhérent à la désobjectalisation (comme par exemple dans l'ascèse du narcissisme moral⁴).

Il faut pouvoir accueillir dans l'analyse le récit de telles expériences sans indexation du religieux au pathologique, comme l'avait rappelé Patrick Merot, et autrefois Guy Rosolato. Dans *La décomposition de la personnalité psychique* (1933) Freud évoquait les effets de certaines pratiques mystiques, qui permettent à la perception d'« appréhender, dans le moi profond et dans le ça, des faits qui lui étaient autrement inaccessibles » « sans que pour autant, ajoutait-il, on puisse espérer un quelconque accès à des vérités dernières dont on attend le salut ». « C'est ce contact avec le ça, - je cite ici Patrick Merot - ou plutôt avec le règne du ça, qui a pour le sujet cet effet de vérité, expé-

rience subjective de la totalité - un règne - qui est le propre de l'expérience mystique⁵.

Pour autant, une cure n'est pas une expérience mystique. La traversée de la cure analytique - propose notre argument - est une « traversée paradoxale, entre reviviscence et renoncement », programme quasiment opposé au « mort et renaissance » des mystiques. Elle s'en différencie, ainsi que de l'écriture d'un roman ou d'une pure expérience poétique, par la mise en présence de cet autre vivant, l'analyste ; une « présence en personne », car, comme le disait Pierre Fédida, « Il faut être deux pour guérir⁶ ».

« L'appel », geste langagier, convoque la présence, une présence vivante, écoutante. On pourrait parler ici de la « demande » d'analyse, ou de psychothérapie. Mais il y a une réciprocité, - et même, à ce niveau, une symétrie - de l'appel du vivant, car ce qui est attendu de l'analyste est d'appeler, par son écoute et sa présence, le vivant dans la psyché de l'analysant. Comme celle du *nebenmensch*, la rencontre avec l'analyste apporte à la fois le réconfort et la menace, l'apaisement et l'excitation, le familier et l'inquiétant. Il existe une dimension traumatique inhérente à l'engagement d'une cure, la force d'attraction qui y préside, bouleverse et mobilise, réveille d'un même geste l'angoisse et l'espoir. Dans « À partir du contre-transfert, le mort et le vif entrelacés », Pontalis retenait une acception restrictive du « contre-transfert », limitée à l'éprouvé *en présence* du patient, en séance. Le touché - du « touché » au vif, ou du « touché au mort », du contre-transfert, souligne l'aspect de contact de la présence, aspects de l'atteinte de l'autre, sous ses diverses modalités de jeu, de prise ou d'emprise. Dans la même perspective se situait l'insistance de Pontalis sur l'incarnation du transfert, sur la « livre de chair » de l'analyste exigée par l'analysant. Cette référence au toucher puise sa force dans le fait que précisément, pendant la séance, l'analyste et l'analysant ne se touchent pas, si ce n'est par la sensorialité

² *Correspondance avec S. Freud* Gallimard, « Connaissance de l'inconscient », 1970.

³ Paul Denis, « Le maternel déifié », discussion du rapport de P. Merot « Trace du maternel dans le religieux », *Revue française de psychanalyse*, tome LXXV *Le maternel*, PUF, décembre 2011, p.1440.

⁴ André Green, *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, Les Editions de Minuit, 1983.

⁵ Patrick Merot, « Traces du maternel dans le religieux », *Revue française de psychanalyse*, tome LXXV *Le maternel*, PUF, décembre 2011, p. 1412.

⁶ Pierre Fédida, *Des bienfaits de la dépression. Eloge de la psychothérapie*, Editions Odile Jacob, 2001.

de la parole, la « chair des mots », comprenant l'entours des mots, le rythme de l'énonciation, l'intonation, tout ce qui donne à la parole de chacun sa forme expressive singulière, irréductible à toute description.

Plus tard, mais cette fois-ci à propos du rêve, Pierre Fédida a lui aussi recouru à cette métaphore du « touché au mort » ; elle provient de ce fragment d'Héraclite : « L'homme dans la nuit s'allume pour lui-même une lumière, mort et vivant pourtant. Dormant, il touche au mort, les yeux éteints ; éveillé, il touche au vivant. » Avec les notions d'hypochondrie du rêve, (« par le rêve, le corps recueille dans la nuit une connaissance de l'obscur dont il est fait ») de matériau du psychique (l'air en mouvement), ou encore de « vide de la métaphore, espace de l'intervalle », il y avait, chez Fédida le souci de séjourner suffisamment longtemps dans la proximité de la pensée animiste, pour puiser dans les ressources d'un savoir de la métonymie, de ce qui se transmet par contact⁷.

L'appel convoque la présence, il convoque aussi la nomination. On est appelé par son nom, on répond par son nom. « Faire l'appel » : prononcer les noms à haute voix, tenir le registre des présences et des absences. Avec plus de force que je ne saurais le faire, voici ce qu'en dit un phénoménologue, Bernard Rordorf : « Nommer n'est pas désigner, c'est-à-dire faire référence à un objet dans le monde. Nommer, c'est appeler, appeler par le nom, ce qui suppose une présence à... qui ne se contente pas de chercher des appellations pour des objets à la vitrine, mais qui s'expose à la sollicitation des muettes instances. Nommer, c'est appeler à la présence et même à la co-présence dans la rencontre⁸ ».

Et sur la rencontre, sur ce que recouvre notre expression, usée par l'habitude, d'« ici et maintenant », un philosophe, Cassirer : « L'excitation spirituelle que provoque un être venant à notre rencontre dans le monde extérieur est à la fois l'occasion et le moyen de la dénomination. Ce sont

des impressions sensibles que reçoit le moi dans sa rencontre avec le non-moi, et celles qui sont les plus vives sont portées d'elles-mêmes vers une manifestation sonore. » « ... cette genèse des dénominations correspond trait pour trait... à la genèse des dieux de l'instant⁹ ».

Comme dans ses écrits, on entendait dans les conférences que prononçait Pierre Fédida, bien plus qu'un écho de sa formation de phénoménologue auprès de Binswanger. Dans sa manière d'être présent dans sa parole, quelque chose de non-reproductible se transmettait, sans doute à même le souffle de sa voix, porté par la matérialité de l'air dans l'espace partagé avec les auditeurs ayant la chance d'être là. L'air, le souffle : les matériaux du psychique.

Mais pour lui, la présence du psychanalyste avait à se faire avant tout émissaire de l'absence. Dans l'analyse, une analogie du rêve et du transfert - pour autant que celui-ci repose sur l'hallucination négative de la personne de l'analyste - réside dans le mouvement de « se détourner » de l'objet, de retour vers soi, de recueillement de l'esprit sur soi, dont le rêve dans le sommeil réalise une modalité, lorsqu'il s'agit pour l'homme de « toucher à son fond obscur ». Cette expérience sollicite, en termes winnicottiens, la capacité d'être seul en présence de l'autre, et, en termes freudiens, laplanchiens, la capacité régressive de rebroussement auto-érotique de la pulsion, rebroussement qui entraîne dans son mouvement un « quelque chose » de la satisfaction apportée par l'objet. Le fantasme, cette mise en mouvement par l'autre, de soi, mise en mouvement par l'autre, l'absent, en soi, cette dépressivité du fantasme, comme disait Fédida, ce serait cela même qu'on appelle vie psychique.

La nomination est héritière du totémisme. « Même l'adulte civilisé - écrit Freud dans *Totem et tabou* - peut encore deviner, à certaines particularités de son comportement, qu'il n'est pas aussi éloigné qu'il le croit d'accorder une valeur pleine et une importance extrême aux noms propres et que de façon tout à fait originale son nom ne fait

⁷ Pierre Fédida, « Le rêve a touché au mort », chapitre II, *Crise et contre-transfert*, PUF, 1992.

⁸ « Henri Maldiney : penser plus avant... », *Actes du colloque de Lyon* (13 et 14 novembre 2010) réunis par Jean-Pierre Charcosset, Les éditions de la transparence/philosophie 2012.

⁹ Cassirer, *Langage et mythe*, cité par P. Fédida dans *Crise et contre-transfert*, p. 49.

qu'un avec sa personnalité¹⁰». Le nom « propre » transporte en lui une potentialité hallucinatoire de la présence de l'objet, comme s'il détenait quelque chose de la substance de celui-ci. Il n'est pas sûr que son énonciation suffise à rompre le charme, au contraire. La preuve en est dans l'ivresse que procure à l'amoureux la profération du nom de l'aimé¹¹.

Paul

Cet ancien analysant s'est rappelé à moi en m'envoyant, à deux reprises, des recueils de poèmes, ceci plusieurs années après la fin de sa cure. Dans les mots joints à ces recueils, il me dit qu'il va bien, me remercie du « travail » fait ensemble, « de la qualité des soins » trouvés auprès de moi. Un signe de vie. Un appel ? N'avoir pas trouvé d'autre réponse possible qu'un mot de remerciement assez formel me tracasse ; ses messages ont réveillé chez moi le souvenir de certains affects contre-transférentiels (en particulier la frustration) éprouvés pendant l'analyse et lorsqu'il l'avait interrompue sans mon accord.

Il s'était souvent révolté contre le fait de devoir la vie à un père comme le sien, il aurait voulu récuser sa filiation paternelle. Autrefois, enfant, il s'imaginait être adopté, être le fils d'un prince... Son premier recueil - qui avait été écrit pendant la cure - était signé du patronyme de sa mère, suivi de celui du père (le nom sous lequel je le connaissais). Dans son contenu, d'une tonalité mystique, figuraient plusieurs évocations d'animaux. Il me l'avait fait parvenir après l'arrêt des séances. Sur la couverture du second, qu'il m'envoie quelques années plus tard, ne figure plus que son nom, c'est-à-dire celui de son père. Celui de la mère, du grand-père maternel, a disparu. Mais en dédicace et dans le fil de certains poèmes, apparaît le nom, à consonance hindoue, d'un sage indien qu'il désigne de l'expression « père de mon âme ». Paradoxalement, ce dédoublement se place sous l'égide d'un maître prônant la non-dualité corps/esprit. Je me dis qu'il a trouvé là un

compromis pour rendre supportable son *Vatercomplex*. Fédida s'interrogeant sur la « Topique de la théorie » dans la psychanalyse, développe l'idée de la théorie prenant valeur narcissique de Moi-idéal. À travers ses poèmes, le patient a écrit comme une théorie de sa cure, son second livre écrit après-coup semble suivre le déroulement d'un processus. Deux noms, deux temps esquissent une théorie.

« Parler/renoncer », comme le propose Jean-Claude Rolland, ou encore « nomination/dénomination », condensent des théories du processus analytique. Le renoncement qui permet la libération de la libido fixée à l'objet œdipien, s'effectue à la faveur de la dénomination. Il s'agit bien toujours, comme la nomination, d'une entrée dans le langage, qui révèle, en même temps qu'elle la réalise, l'admission de la « chose » dans le pré-conscient. Mais la dénomination implique un pas de plus, rendu possible par la perlaboration : la conscience d'une pluralité, d'un écart, un décollement de la chose, sa mise à distance, une déprise de l'hallucinoire, elle est mot endeuillé de la chose, conquérant la diversité du monde et des représentations¹².

Nomination, puis dénomination accompagneraient dans la cure un mouvement de démassification du rapport hypnotique à l'un, l'unique objet du rapport amoureux, de la mélancolie¹³. Tout au long de la cure, la dénomination opère par la voie du langage, par la fragmentation, la mise en pièces, détail par détail, de la fixation libidinale à l'objet perdu.

Arrêtons-nous sur ce terme de fixation : il est là, l'arrêt du mouvement de propagation de l'excitation, l'arrêt du mouvement de la vie. C'est le foyer de la répétition, ce qui retient, qui, au mieux, veut être rejoué, au pire immobilise. S'agit-il d'un arrêt sur l'objet ? Ou plutôt d'un arrêt sur les traces d'une expérience infantile de satisfaction (ou de non-satisfaction, une non-trace). Ce qui est mis en pièce dans le travail de la cure, c'est, faut-il le

¹⁰ Sigmund Freud, *Totem et tabou*, Gallimard, 1993, p. 158.

¹¹ Dans le même esprit, Laurence Kahn souligne que le propre de la régression dans la cure est de redonner aux mots leur charge hallucinatoire originelle. *L'écoute de l'analyste. De l'acte à la forme*. PUF, « Le fil rouge », 2012.

¹² Nomination/dénomination est l'intitulé cette année du séminaire interlectures animé par Jean-Claude Rolland et Nicole Oury.

¹³ Jacques André, « Ça déménage » dans *l'Annuel de l'APF* 2013, PUF.

préciser, non pas l'objet, (le père ou la mère, le parent, ni même une imago maternelle ou paternelle), mais le *rapport* (à l'objet, père, mère, parents, combinés ou différenciés...) c'est-à-dire le ou les courants pulsionnels dirigés vers l'objet. Dans la formule célèbre de la *Dynamique du transfert*, « nul ne peut être tué in absentia ou in effigie » il s'agit non pas de l'objet, mais de l'affect, des émois inconscients, réveillés, du transfert. Dans « *Les Voies nouvelles de la thérapie analytique*¹⁴ », l'analyse est décomposition « des combinaisons chimiques » formées par l'agrégation des « facteurs élémentaires » que sont ses « émois instinctuels » ignorés de lui¹⁵. Le pouvoir dynamique très spécifique de la parole en analyse repose sur les transformations des charges d'excitation, d'affects, d'investissements couvrant le tissu, le réseau des représentations. C'est pourquoi nous avons besoin pour écouter le transfert d'une théorie des pulsions.

J'ai été sensible au pluriel qualifiant l'objet de la perte, dans l'argument : « les ombres des disparus » ; peut-être le choix de l'image d'un couple de lions s'en fait-il l'écho. Ce pluriel rappelle que l'unicité de l'objet perdu, narcissiquement revendiqué par la passion, ne provient pas tant de l'objet que du Moi, du mode d'investissement « narcissique » de l'objet par le Moi ; un certain romantisme de la perte masque la complexité de la fixation libidinale. La mélancolie œuvre à maintenir à tout prix l'effacement de la différenciation, notamment sexuelle, des protagonistes de la scène primitive. À tout prix, effacer le fait qu'ils sont plusieurs : deux, plus un qui regarde et souffre de son exclusion. Plusieurs différents. Je dis : différenciation « notamment » sexuelle, mais non, c'est « essentiellement » sexuelle qu'il faudrait dire¹⁶.

L'aspect d'« appel à la présence » m'a rappelé l'intervention de Nicole Oury, en 2005, lors de la

1^{ère} journée des analystes de l'APF à Lyon, intervention qu'elle avait intitulée « Et, elle était là ». Des femmes homosexuelles souffrant du sentiment de ne pas exister, luttant contre la tentation du suicide, la maternité apparaissant comme rempart contre le suicide, par la stature sociale qu'elle confère, en même temps synonyme de retrouvailles redoutables, menaçantes, avec les souhaits matricides et infanticides. Un fantasme commun à ces femmes était le baiser sur la bouche, désiré comme le point culminant d'une mise en présence. Dans la régression narcissique caractéristique de la mélancolie, et dans le deuil, le travail d'incorporation et d'introjection de l'objet est soutenu par une pulsionnalité orale, une organisation du moi sur le modèle de la relation orale. La présence était ici envisagée sous l'angle pulsionnel de l'oralité.

Alors qu'à l'inverse, la pulsionnalité est refoulée dans ce qui m'est apparu comme **Idéalité du vivant** : « L'appel du vivant » : la formule a, je trouve, une résonance un peu religieuse. La vie, le vivant, le devenir plus-vivant, semblent porteurs d'une valeur idéale en psychanalyse. Il suffit d'être attentif à la récurrence du mot, à sa place, dans les écrits psychanalytiques contemporains pour s'en convaincre. C'est plus souvent comme qualificatif, positivant de manière indiscutable une attitude, un mode de pensée, ... ex : une pensée vivante, la psychanalyse vivante.... Chez Freud, la connotation est moins idéale que surmoïque : « Supporter la vie est le premier devoir de tout vivant » dans *Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort*. La vie indiquerait la direction à suivre. Serait-ce une représentation-but irrécusable de la cure ? Pourquoi pas ? Sous réserve peut-être de considérer ce qu'on appelle « vie psychique ». On connaît l'élaboration poignante que Winnicott a livrée, du destin d'une patiente schizophrène, que l'irréparable douleur psychique ne pouvait soustraire à la solution du suicide, et dont le seul but, en continuant sa cure, était de savoir pour quelles raisons elle allait se suicider. Winnicott, lui-même, écrit dans une lettre peu avant sa mort : « Seigneur, puissé-je mourir vivant ! » Dans les parages de ces thèmes de la vie et de la mort, la pensée doit lutter contre une pente régressivement religieuse. Freud lorsqu'il écrit *Totem et tabou*

¹⁴ S. Freud, « La dynamique du transfert », *La technique psychanalytique*, PUF, 1989.

¹⁵ S. Freud, « Voies nouvelles de la thérapie analytique », *La technique psychanalytique*, PUF, 1989.

¹⁶ J.-C. Rolland, « La proto-mélancolie », *Les yeux de l'âme*, « Connaissance de l'inconscient », Gallimard, 2010, et C. Chabert, *L'amour de la différence*, « Petite bibliothèque de psychanalyse », PUF, 2011.

ponctue une lettre à Jones, dans laquelle il confie à quel point il est pris de manière passionnelle par l'élaboration transgressive de la question du meurtre du père par ces mots surprenants : « Que Dieu me vienne en aide !¹⁷ » Humour... autant que mouvement fugace, de régression animiste spontanée, autorisée et portée par la langue.

C'est ce qui me fait **revenir à la cure de Paul**

Parmi les formules particulièrement expressives de Paul qui me sont restées, certaines convoquaient la « Vie » comme une entité grandiose plus ou moins responsable de son destin, une sorte de déesse maternelle cachée sous le vocable impersonnel.

J'ai ré-ouvert mes cahiers de notes de sa cure, ces notes « censées témoigner - je cite là Michel Gribinski - quel que soit leur contenu - de la nature du temps où on les a prises, censées emporter un peu de la substance du temps, comme à la semelle du soulier¹⁸ ». Cette lecture me procure un sentiment d'étrangeté, d'irréalité ; je suis heureuse de trouver, dans ces traces qui ont jalonné le mouvement de la cure, des indices de la productivité du transfert, des signes du changement, notamment des modifications de sa sexualité, la découverte de capacités de création artistique. Mais paradoxalement, tout semble à cette lecture beaucoup plus vivant, plus réel que cela ne l'était, dans mon souvenir. Le contenu éclaire mon affect de frustration, mais rien ne reste du sentiment prégnant d'inertie, de stagnation, de lenteur de l'écoulement du temps. Alors je laisse les notes et pour réorganiser mes souvenirs, je me tourne plutôt vers ma mémoire et ce qu'elle me livre à ce jour¹⁹.

¹⁷ Préface de François Gantheret à *Totem et tabou* de S. Freud, Gallimard, 1993.

¹⁸ Michel Gribinski, « Deux semaines de porosité », *Libres cahiers pour la psychanalyse*, n° 26, *Partir, revenir*, In press, automne 2012.

¹⁹ D. Suchet, « De l'invité à la relique », *L'artiste et le psychanalyste*, PUF, 2008. D. Suchet fait référence dans cet article à la première invitation de la littérature dans l'œuvre écrite de Freud. C'est en 1895, dans « obsessions et phobies », une citation évoquant le médecin de Macbeth en proie à une compulsion obsessionnelle à se laver. Le médecin dit : « Ecoutez ! Elle parle, je vais noter tout ce qu'elle laissera échapper, afin d'assister plus efficacement ma mémoire ».

Pendant une période longue, difficile, inaugurée par une séparation douloureuse, les séances étaient pour lui comme « le ventre du train de la souffrance », il se voyait comme un cadavre que je devais veiller, dans une liaison masochique de la douleur, une soumission mystique, érotisée, au destin. « La Vie m'a déposé là », disait-il. Il y avait de longs silences en séance, dont il sortait seulement pour m'adresser une plainte lancinante, répétitive, sur l'inefficacité de l'analyse, me faire partager son sentiment d'inanité de la cure. Même alors, bien que peu associative, sa parole était sensible, riche en métaphores souvent frappantes ; peut-être le patient est-il resté vivant psychiquement grâce à ce détour par ces mots mémorables²⁰ ? Leur fonction défensive, il l'avait un jour lui-même dénoncée en ces termes : « Je me suis caché sous la couverture des mots, mais je n'y suis pas bien ». Les figures d'animaux auraient été un autre de ces « détours-couverture ».

Une image de lion, issue d'un récit de rêve de son adolescence, et retrouvée dans ses poèmes, m'a fait associer ce patient à notre journée : il se sauvait en sautant sur de hautes piles de livres en bas desquelles le guettait un lion, la gueule ouverte. Le lion représentait pour lui son père qui le terrorisait. Moins immédiat était le lien avec sa propre avidité, appétence insatiable, compulsive, dévorante, pour des lectures ésotériques, lieu de ce qu'il appelait sa quête mystique. Sa *Vaterangst*, son angoisse de père, était une angoisse régressive de dévoration, représentée par la gueule du lion.

L'angoisse avait été au rendez-vous de notre première rencontre ; le lendemain il avait fait un rêve dont le récit a marqué le début de son engagement dans l'analyse : il se voyait caché sous une table, dans le bureau d'un psychologue. Près de lui se tenait un personnage indistinct lui disant de ne pas avoir peur, l'encourageant à se lever. Sa peur des autres, il en faisait grief à son père, à la terreur qu'il lui inspirait. Sans doute ce père aurait-il voulu communiquer avec lui, mais, disait-il, « comment serait-ce possible, avec quelqu'un qui vous fonce dessus comme un taureau ? »

²⁰ D. Suchet, *ibid.* sur le détour par l'œuvre d'art, la dissimulation, le féminin caché.

Dernière figure animale d'importance : le chat ; dans le souvenir toujours vivace d'un cauchemar de sa petite enfance, un chat noir le regardait fixement avec des yeux lumineux, terrifiant. Un détail, venu tardivement dans la cure, l'éclaira : lorsqu'il était petit, il voulait toujours toucher sa mère, en particulier ses cheveux ; on n'arrivait pas à l'en empêcher. Un docteur, consulté, avait préconisé qu'on lui achète un chat. Cette ruse avait réussi : Il avait cessé d'importuner sa mère, acceptant le chat comme substitut ; après le récit de cet épisode, Paul avait été envahi par une bouffée de rage : sa quête de sens, son analyse, n'aboutissaient à rien de concret, le laissaient toujours aussi misérable. La permanence de sa souffrance était comparable, pour lui, féru de mythologie, au châtement du héros Ixion. Ixion tourne pour l'éternité enchaîné sur une roue de feu, puni pour avoir trahi Zeus son bienfaiteur, en voulant embrasser Héra ; le pire étant que Zeus, rusé, avait deviné son intention, et créé un leurre, une nuée, forme nuageuse façonnée à l'image d'Héra. De sorte qu'Ixion n'avait en fait embrassé qu'une nuée²¹.

« Embrasser une nuée », voilà qui décrivait bien tout à la fois l'impossible satisfaction du désir œdipien de Paul pour sa mère et la frustration inhérente à l'amour de transfert, réunis sous le signe de la même culpabilité inconsciente. Celle-ci, que laissent deviner, ou plutôt construire, la force de la résistance, la lenteur du processus, émergeait dans une forme inversée, une tentative de dégagement, en accusation, en plainte portée contre le père et contre moi. Le mythe d'Ixion est un mythe du désir sexuel et de sa frustration. Il interprète aussi, je le réalise maintenant, ma frustration, révélant quelque chose de mon transfert sur le patient et sur l'analyse : un désir latent de lui faire partager mes idéaux d'analyste.

De la construction de sa névrose infantile, j'ai gardé une image très proche de celle du jeune garçon s'abreuvant à « la gueule du lion » de

Bobin. Il n'aurait pas pu se constituer de pare-excitation suffisant pour supporter longtemps, à l'école, loin de ses parents, (et plus tard, au travail ou en société), la compagnie de ses semblables, il souffrait de ne pas pouvoir cohabiter durablement avec une femme. Comme Bobin, il trouvait un apaisement dans la lecture, l'écriture, le mysticisme. Pour lui, le « trop d'excitation » était lié à l'enfermement de son enfance dans une excessive proximité avec sa mère et son père, couple fusionnel dont il était le fils unique, né tardivement. Il se plaignait de devoir résoudre une « équation pulsionnelle » insoluble, d'être soumis à des mouvements de bascule insupportable de ses pulsions sexuelles, (entre la femme et l'homme, entre l'attrait et le dégoût, mais avec toujours la souffrance morale indissociable du plaisir), de ne pas avoir d'espace propre, de chambre à soi. D'ailleurs, il avait pendant 6 ans partagé la chambre de ses parents. Sa venue n'était pas prévue, il avait fallu attendre 6 ans aux parents que le voisin leur cède une chambre mitoyenne, pour qu'il s'y installe. Il me vient maintenant à l'esprit que sa cure avait duré 6 ans.

Pour conclure :

La séduction de l'image du lion, des lions, m'a finalement entraînée un peu loin de ce que je voulais aborder : le vivant dans la métapsychologie. Dans la langue allemande, la dernière théorie des pulsions de Freud oppose pulsions de « vivre » et de « mourir », et non pas de vie et de mort²², entités - la vie et la mort - qui débordent de toutes parts nos capacités de pensée, et le champ de l'analyse. L'acte est la réalité psychique. Mais celui, ou cela, qui vit et qui meurt, c'est bien le Moi, cette « forme du vivant », décrite dans une première tentative de Freud, pour le définir scientifiquement, en 1895 dans son *Projet de psychologie scientifique*. Une forme qui se détache de l'ensemble des neurones avoisinants par une différence de charge énergétique, qu'elle maintient à un niveau plus élevé, inhibant la décharge totale de l'excitation, afin de constituer une réserve, pour parer à l'urgence de la vie. Il y a quelque chose de plai-

²¹ Sur la « nuée », la substance du fantasme, voir G. Didi-Huberman et ses remarques : en allemand, « château en Espagne », fantaisie, se dit « *Lufschlösser* » c'est-à-dire château d'air. Et « il existe une troublante gémellité entre les mots allemands *Dichtung*, la poésie, et *Dichtung*, la « densation ». Dans *Gestes d'air et de pierre*, Editions de minuit 2005, p.73.

²² Une remarque de Janine Altounian, Les entretiens de l'APF, juin 2012, débat sur la pulsion de mort.

samment insolite, quand on se confronte à l'aridité de ce texte précurseur, dans l'apparition de cette « silhouette neuronique » du Moi ; on la retient comme métaphore. Le traitement de l'excitation qu'est le moi, sa fonction de pare-excitation, est donc là, d'emblée, dans l'*Esquisse*. Les paradoxes du narcissisme, avec lesquels nous nous sommes familiarisés, dans ce qu'on appelle la clinique contemporaine sont aussi les paradoxes du vivant ; il y a cela dans l'affect glaciaire de la dépression, décrit par Fédida : l'idée paradoxale d'une protection du vivant, par le gel, la désanimation, protection du vivant contre la violence du vivant. Mais le souvenir de Paul m'accompagne aussi dans cette considération du moi comme « forme du vivant », lui qui avait commencé des études de biologie et aimait regarder à la télé « la vie des animaux », il me rappelle que l'affect d'angoisse, massif, envahissant, désorganisant, dans sa « part mauvaise²³ », s'il peut être accueilli dans l'analyse, soumis à la fragmentation, se décomposer en petites quantités, peut redevenir qualifiable, et révéler parfois cette réalité étrange, difficilement concevable, qui le sous-tend : l'angoisse de castration.

Par leurs écrits, la pensée théorique des analystes demeure ; leurs noms, leurs thèses, leurs condensations « géniales », qui deviennent trop vite des

formules dénaturées, appauvries, peuvent prendre pour les générations suivantes valeur de formations idéales, identifiantes, à fonction de ralliement totémique, ou au contraire, lorsque l'opposition à leur autorité prédomine, d'« épouvantail²⁴ ». Sous ce titre, André Beetschen avait développé le thème de la « Vaterangst », l'« angoisse de père » ; la place de l'épouvantail y était tenue par cette théorisation tellement embarrassante - on en aurait presque honte - : le point de vue phylogénétique du meurtre du père primitif, théorie à laquelle Freud tenait pourtant fermement. L'épouvante de la rencontre avec le père de Schreber l'y avait conduit.

J'ai cité de nombreux auteurs. Leurs théories emblématiques nous lient, l'expérience de la rencontre analytique, pour chacun de nous, les délie, nous en délie. Ah, le voici, le witz de l'image ; il faut le « nous » de la communauté analytique, le « nous » dans le rêve et dans le transfert²⁵ » pour l'entendre : dans la cure, face au trop effractant de l'excitation, face à la sauvagerie pulsionnelle prête à bondir, à détruire aveuglément, nous cherchons à construire une aire de jeu, une « chambre à soi » pour le patient, une topique, nous, lions ; quand c'est possible, nous analysons, nous, déliions.

²³ A. Beetschen, « La part mauvaise », *Libres cahiers pour la psychanalyse*, n° 21, *L'angoisse*, In-press, printemps 2010.

²⁴ A. Beetschen, « L'épouvantail », *Le fait de l'analyse* n° 3, *Avoir peur*, Autrement, septembre 1997, p. 237-260.

²⁵ M. Gribinski, « Nous dans le rêve et le transfert », *Dialogue sur la nature du transfert*. PUF, 2005.

Un amour lointain : Victorine

Claude Arlès

Ses premiers mots furent : « *Je viens pour mes filles et parce que mon mari l'exige mais cela ne servira à rien... vous ne pouvez rien pour moi...* ». Adressée dans les suites d'une psychose puerpérale, elle avait refusé plusieurs hospitalisations et ne tolérait que son traitement neuroleptique. Avec effroi, je me souviens avoir pensé dès cette première séance, au prologue du film *La haine* de M. Kassovitz et à cette réplique : « *C'est l'histoire d'un homme qui tombe d'un immeuble de cinquante étages, le mec, au fur et à mesure de sa chute, il se répète sans cesse pour se rassurer : jusqu'ici tout va bien, jusqu'ici tout va bien ; mais l'important ce n'est pas la chute c'est l'atterrissage* ». Passionnée de littérature, étudiante brillante et impliquée dans des travaux de recherche prometteurs, elle interrompt cependant soudainement ses études à la stupéfaction de son entourage. Se retrouver face à des élèves est inenvisageable et ses études ne l'intéressaient que pour lire. Sa culture et son impressionnante mémoire ne lui servent le plus souvent qu'à réinterpréter un monde où dominant l'absurde et le négativisme. Son discours prend alors la forme d'une véritable rhétorique qui vise à me convaincre, à me sortir de ma coquille, de mon système de pensée, de mon erreur...

Transposition de l'inanité de ce monde, elle opposera pendant longtemps une puissante inertie à l'analyse et me parlera peu. Les premiers temps, il est surtout question du mal irrémédiable qu'elle fait à ses filles. Allusive, presque méfiante, elle dévide l'interminable réquisitoire de la « mauvaise mère » qu'elle a toujours été. Parfois, une esquisse de mobilité se produit et ses plaintes se tournent alors vers sa mère qu'elle décrit comme une femme froide, sévère, intransigeante, qui entend bien que sa fille épouse ses attentes et ses goûts. Puis elle se souvient, adolescente, d'avoir reproché à cette mère « *ignare* » de lui avoir caché l'existence du nazisme. Elle en découvre les atrocités

lors d'un documentaire, apercevant avec effroi les corps de déportés hagards jetés dans des charniers. Elle lui reprochera aussi l'existence de Sade, après la lecture vite interrompue des premières pages d'un livre dont elle ne précise pas la provenance mais qu'elle réfère implicitement à sa mère. Précocement formulée dans l'analyse, cette plainte incongrue m'avait frappé par cette bigarrure saisissante d'excitation, de cynisme et d'horreur qui colorait son propos. Dans l'après-coup, je relierai mon trouble devant l'image inaugurale du film à celui de sa rencontre avec la Shoah et avec Sade comme une évocation du sadisme, certes, mais aussi comme l'épreuve d'une situation de passivation devant une scène analogiquement très proche d'une scène primitive et d'un fantasme de séduction.

À l'annonce de sa première grossesse, elle se souvient que sa mère lui demanda si c'était un accident puis s'étonna que sa fille ait eu l'idée d'un tel projet. À la naissance de sa cadette, au premier regard échangé, elle comprend que cela se passera mal. Elle ressent une menace, comme un reproche immense et une sourde violence l'envahit. Dans une esquisse délirante de négation, elle sent encore son bébé bouger dans son ventre mais n'en parle qu'à son mari de peur qu'on la tienne pour folle. La peur tenace de faire du mal à ce bébé, nourrie d'images violentes qu'elle refuse d'évoquer, la pousse à se retirer un temps dans sa belle-famille. À son retour, elle souffre toujours de ne pouvoir s'occuper, seule, de ses filles et surtout elle ne supporte pas cette compulsion, parfois irrépressible, de vouloir les battre au moindre cri. Dans ces instants critiques, elle s'enferme dans les WC, se bouche les oreilles pour fuir leurs cris et attendre le retour de son mari.

Après quelques semaines, malgré une discrète amélioration et la vigilance de son entourage, et très certainement pour fuir ce qu'elle engageait

avec moi - fuir ce qu'elle aurait pu pressentir de l'analyse comme retrouvaille de l'objet pour en instituer la séparation - elle tente de se suicider. Une impulsion la pousse à se jeter par la fenêtre à l'instant précis où son mari rentre à la maison et où sa fille aînée se précipite dans les jambes de son père pour l'accueillir. Celui-ci la rattrapera *in extremis*. Bien plus tard, il réalisera qu'à cette époque, il fuyait la maison sans toutefois parvenir à travailler tant il redoutait de la retrouver morte. Après-coup, il lui confira l'avoir vue, un soir, pendue dans le hall alors qu'il rentrait et qu'elle se tenait debout, dans l'obscurité, immobile à l'attendre. Cet effroi, cette envie de refuser ou de fuir le soin, cette impuissance à penser, à penser autre chose que cela va mal finir, au point que des visions aussi meurtrières s'imposent à soi, je l'ai bien connu avec elle, et ce, dès les premières séances avec cette pensée conjuratoire « pour l'instant tout va bien ».

Ces débuts éprouvants m'inspirent aujourd'hui un curieux questionnement. Pourquoi m'était-il presque plus pénible de perdre ces visions effrayantes que de les avoir ? En effet, après une nouvelle tentative d'hospitalisation qui échoua après 48 heures, il y eut une longue période où plus rien ne se passait. Elle venait à ses séances mais malgré la persistance d'un discours à l'identique, il me semblait que nous versions dans un immobilisme stérile et mortifère. Curieusement moins inquiet, je me demandais parfois à quoi tout cela servait, dans quoi m'étais-je lancé... Je ressentais confusément un malaise indéfinissable, comme une impasse dont je ne pouvais sortir.

Au terme d'une épreuve toujours trop longue où notre pensée reste échouée tel un cétacé sur le rivage, le vif d'une idée incidente, souvenir soudain d'une lecture, d'une poésie ou d'un tableau s'impose à nous et nous ouvre sur le vivant d'une représentation. Notons que cette représentation ne nous devient accessible que par la voie du dégagement et du surplomb offert par la métaphore. Par ce qu'elle convoque d'une douleur et d'une expérience de l'absence, la rencontre de certains patients nous sidère et efface cette altérité sans laquelle rien ne peut se concevoir comme transférable. À ce stade, ce qui ne peut être encore reconnu comme transfert reste principalement

tourné vers une intense activité souterraine du moi. Souvent définies comme réactions thérapeutiques négatives, ces situations nous épinglent dans une impasse ou un pseudo-immobilisme douloureux dont le but n'est pas tant qu'il ne se passe rien mais de maintenir l'incandescente pulsionnalité que le sujet tente obstinément de conserver en lui et qu'assurément il réveille en nous.

Figure poétique de l'imprévu, l'idée, ou plus précisément l'image incidente, s'impose à l'analyste comme un dégagement de l'immobilisme dont il souffre. Par ces images, il renoue avec l'associativité et le vivant d'une pensée. Cette distinction entre l'image et l'idée est importante. Pour A. Gide¹, « *Cet espacement, ce laps entre l'image et l'idée, entre le mot et la chose, est précisément le lieu que l'émotion poétique va pouvoir venir habiter* ». En cela l'émotion poétique offre, par la chair des mots employés, une reviviscence de l'objet. Véritable appel du vivant, c'est aussi vers ce lieu et cet espacement que l'analyste porte son écoute. Depuis ces images, dans un mouvement hésitant fondé sur quelques analogies précieuses, un dégagement s'esquisse et lui permet d'apercevoir quelque chose de son enlèvement. Comme dans le contre-point ou un motif musical permet d'en entendre un autre, il entrevoit ce qui ne parvient pas à se jouer et accède à une ébauche d'historisation². Esquisse d'une interprétation du négatif, c'est-à-dire de ce que le patient refuse de jouer sinon en le gardant obstinément en lui, ce mouvement est indissociable d'une ébauche de sémantisation du contre-transfert de l'analyste. Toutefois, cette ouverture au vivant ne sera possible que s'il parvient à s'extraire de la fascination douloureuse qui l'immobilise et qui révèle, chez l'analyste, comme chez tout homme, cette tentation mélancolique immanquablement présente dans toute cure. De ce point de vue, il me semble que cette image inaugurale du film traduisait un excès d'excitation que j'avais d'emblée confusément perçue, liée et refoulée en partie par cette représentation. Nous sommes ici assez proches de l'idée de contre-transfert tel qu'Edmundo Gómez

¹ A. Gide, cité par W. Benjamin, *Écrits Français*, Gallimard, p. 343.

² Historisation au sens d'un passage de la mythologie au récit qui respecte une certaine temporalité.

Mango³ l'enrichit en évoquant le contre-transfert comme « *L'inquiétante étrangeté de l'autre dans la mienne où se construit dans cette tension non dialectisable, irrésolue, toujours étrange à elle-même, du familier et de l'étranger, propre à l'irréductible de la situation d'analyse.* » Il existe parfois des formes extrêmes de ce trouble d'identification transférentielle où l'on assiste à une véritable emprise du patient sur son analyste. Dans ces cas, nous dit-il, « *Il ne s'agit pas tellement d'une projection de contenus psychiques du patient sur - ou dans - l'analyste, mais de l'entrave du fonctionnement psychique de ce dernier. C'est là, selon l'expression de J.-B. Pontalis, quand nous sommes alors touchés au mort, quand nous ne pouvons plus penser en tant qu'analyste. Lorsque cette forme de mort psychique surgit dans la cure, il ne s'agit plus du défaut ou du vacillement de la pensée et de la langue, mais de leur épuisement.* » Il y a quelques années, j'ai déjà évoqué cette analyse dans un autre lieu⁴. Si j'y reviens aujourd'hui, c'est pour illustrer cette tentation mélancolique mais aussi parce que certains reliquats restaient suffisamment actifs en moi pour m'y ramener. Certains analysants, surtout ceux qui nous ont le plus conduit vers cette figure de la mort et de l'inanimé, nous poussent à prolonger l'analyse parfois bien longtemps après qu'ils l'aient fui ou prématurément interrompue. Dans le cas précis de cette patiente, certains déplacements restaient inachevés et quelques figures restaient ensevelies sans avoir pu être identifiées et trouver, grâce au travail de deuil, une sépulture dans l'âme et la mémoire de cette analysante tout autant que dans la mienne, son analyste. Ces déplacements convoqueront trois figures : un personnage de roman : Folcoche, un tableau : *Le Cri* d'Edvard Munch et un amour lointain : Victorine. Longtemps soumis à l'immuable rhétorique de la « mauvaise mère » et depuis cet enlisement auquel je faisais allusion, au cours d'une séance où elle

revenait sur ces « mères folles et connes » qui ne comprennent rien, j'ai associé sur « Folcoche » la mère de « brasse-bouillon » dans le roman *Vipère au poing* d'Hervé Bazin. En me parlant de ces « mères folles et connes », elle me parlait, bien sûr, de sa mère et d'elle avec ses filles mais aussi de moi dans le transfert avec elle. Par sa vivacité, cette image de Folcoche a nourri mon discours intérieur et dans une correspondance analogique entre ce roman que je tiens pour une belle figuration de l'Œdipe, au sens où ce jeune garçon tente de se libérer d'un désir passif de séduction maternelle où la passion se renverse en haine, je me suis interrogé sur la nature de cette représentation dans son transfert avec moi.

Au gré de cette réflexion, je lui fis remarquer qu'elle ne me parlait jamais de son père. Elle me répondit sèchement qu'il était tout aussi victime de cette mère envahissante et qu'il se tenait à distance. Je fus saisi par cette fin de non-recevoir et de nouveau pendant plusieurs mois, il n'en fût plus question. Du moins explicitement, car au retour d'un bref séjour chez ses parents, elle m'annonce qu'elle a pensé à moi en entendant son père lui dire : « *absolument* ». Elle me dit : « *C'est un mot que vous employez parfois...* » puis ajouta, à ma stupéfaction, qu'elle savait que c'est à son père qu'elle pensait en venant ici, que lui aussi avait toujours été assis dans un fauteuil, silencieux, solitaire, replié. Je compris que c'est pour cela qu'elle refusait d'en parler.

Cette éclipse du négativisme fut brève et très vite son discours reprit de plus belle. Mais quelque chose avait changé et j'entrevois l'ébauche d'un précieux renversement. Alors que je pensais incarner une mère diabolique et intrusive, par ce déplacement sur cette figure de Folcoche, je réalisais qu'il était question d'une passion pour un père immobile, silencieux et inanimé. Comme l'écrit Pierre Fédida⁵, « *La pensée a, parfois, pour espace la douleur. L'absent est alors l'objet de haine de l'amour. La pensée peut, ainsi, se retrouver vide de le penser trop.* »

Par définition, les structures narcissiques sont moins sujettes au déplacement et il est bien difficile de

³ E. Gómez Mango, « Le contre-transfert infini », *Revue française de psychanalyse*, tome LVIII, n°5, *Travail de contre-transfert et fonction contenante*, PUF, 1994, p.1582.

⁴ Journée du 15/12/09 de « L'Atelier du Lundi » : *Psychanalyse et psychiatrie : le conflit ?* Je remercie chaleureusement les fondateurs, les organisateurs et tous les participants de ce séminaire qui pendant près de 15 ans m'a tant apporté.

⁵ P. Fédida, *L'absence*, « Connaissance de l'inconscient », Gallimard, p. 7.

comprendre ce qui détermine ce mouvement où le sujet quitte cette immobilité, ce commerce intérieur avec l'objet perdu, pour le retrouver sur cette présence que lui offre le thérapeute. Il y a là une projection de l'objet presque au même titre que dans la négation où l'on jette au dehors ce qui est mauvais pour le trouver, l'inventer et en célébrer l'avènement.⁶ Passage de la mélancolie au deuil, de l'indifférenciation et de l'inalysable propre à la mélancolie à une ébauche de jeu et d'altérité, inversion de l'inclination mélancolique vers un appel du vivant, ce mouvement témoigne du projet de toute cure et l'analyse répète ici, pour cette femme, la douloureuse épreuve du renoncement. Elle révèle aussi ma complaisance inconsciente à l'admettre jusqu'à ce que la littérature, par la projection spéculaire qu'elle autorise, m'ait permis de reconnaître ce mouvement. En cela, l'une des figures princeps du vivant, me semble être de retrouver dans la reviviscence du transfert les fils de la sexualité infantile qui relie érotiquement l'*infans* à son objet pour, secondairement, en promouvoir la saisine et en permettre le deuil. Mon réveil précéda le sien de quelques mois. Malgré l'immuable de son discours, je fus troublé par deux choses. Aveuglé par ses plaintes, je n'avais pas remarqué qu'elle avait changé. Toujours sous neuroleptiques, elle n'en avait pas moins retrouvé une ligne qu'elle associait avec goût à des vêtements seyants et plus colorés. La seconde chose fut sa décision d'arrêter, malgré son psychiatre, ses neuroleptiques.

Dans ce contexte surviendront deux rêves. Elle me dit : « *Il n'y a plus de plafond, il ne reste de votre bureau que des murs à moitié détruits... cela ressemble à des ruines plus ou moins envahies par la végétation... Comme le site d'Ankor mais avec des baies de couleur* ». Puis elle se souvient qu'au début de nos rencontres, il y avait, sur une tablette, une petite plante verte avec des baies rouges. Le ton soudainement accusateur, elle poursuit : « *Vous l'avez laissée crever, vous vous en êtes débarrassé, vous en aviez marre...* ». Ce rêve se prolongera par un second où je suis face à une horrible tapisserie représentant des oiseaux. Elle me dit : « *Vous êtes*

dans votre fauteuil mais moi je suis là et pas là, j'observe cette scène perchée au-dessus de votre porte ». Les premières associations sont pauvres, elle revient sur l'inutilité de notre entreprise, son inanité, son absurdité. Puis elle ajoute que ce qui peut être fait ici est tout aussi inutile et vain que de vouloir sauver ces pauvres oiseaux mazoutés lors des marées noires. Plus incisive, elle poursuit : « *En essayant vainement de les sauver, on leur arrache plumes et ailes les rendant encore plus malades. Ils meurent asphyxiés, englués dans cette gangue de goudron qui les condamne à cette agonie inextricable.* »

Si ces deux rêves témoignent d'une évidente évolution, du côté du travail de représentation effectué par le rêve, transfert du désir inconscient dont le rêve se fait le support, ils traduisent surtout l'émergence plus représentative d'une négativité du transfert centrée sur des fantasmes masochiques de plus en plus explicites.

Rappelons que ces fantaisies masochiques sont contemporaines dans leur émergence d'une féminité plus investie. Malgré l'implacable dénégation d'un discours refusant toute évolution, au fil du temps, certaines transformations sont quand même apparues. Je pense à l'évolution d'une féminité où elle accepte mieux de se montrer à son avantage, à l'arrêt de « l'hibernation neuroleptique », à l'acceptation de se laisser rêver, de se laisser travailler ou transformer par le rêve et enfin, à la possibilité de parfois me les confier dans un mouvement qui chercherait à revivre et prolonger ses rêves pendant la séance. L'analyse de ces deux rêves et leurs prolongements associatifs montrent clairement un désir puissant d'être battue, maltraitée, torturée, tuée... Telle Marguerite préférant mourir pour Faust que devoir vivre sans lui, ce recours au masochisme témoigne d'une économie particulière et relève, à mon sens, d'un masochisme érogène ou féminin, proche de celui de la seconde phase de l'analyse du fantasme « un enfant est battu ». Mais contrairement à ce dernier, son fantasme reste conscient, il n'est ni refoulé, ni déplacé, sinon parfois sur ses propres filles, ce qui rend son écoute bien plus éprouvante. Ses rêves, comme ses associations, montrent clairement qu'elle me voit comme ce batteur sadique...

⁶ Cf. : l'article sur « La négation » et celui de la bobine son complément ou son illustration clinique.

Dans une réelle excitation, compliquée de la gêne et de la culpabilité qui l'accompagne, elle me désire ainsi.

Scandaleuse, l'importance du sadomasochisme dans la pulsion sexuelle est constamment refoulée. Vestale de Thanatos, son refoulement empêche le travail de liaison de cette compulsion des profondeurs qui n'œuvre que pour la mort. De ce point de vue, il est bien probable que mes « cauchemarderies » initiales se fondaient sur cet affect contre-transférentiel bien illustré par le prologue du film *La haine*. Si ma peur me poussait à renouer avec une pensée médicale, elle recouvrait surtout une confrontation trop directe avec la question du sadomasochisme. Celle d'assister passivement à la jouissance de ce que sa mort lui ouvrirait comme accomplissement, celle d'y participer activement comme elle m'y invite ensuite dans ses rêves mais aussi celle de recueillir ses désirs infanticides et sa tragique compulsion de vouloir battre ses enfants ou encore dans un renversement à me demander d'incarner cette mère sadique et évidemment fascinante.

Quelques temps plus tard alors qu'elle m'interpelle violemment depuis quelques séances sur ma médiocrité, sur le fait que je ne l'écoute pas, que je suis si prévisible, si agrippé à mon système de pensée, à cette pantomime de psychanalyse à laquelle plus personne ne croit... Elle évoque une nouvelle scène masochique.

À sa dernière séance, depuis la salle d'attente, elle a vu une patiente qui, en quittant mon bureau, m'a demandé de façon assez infantile si elle pouvait aller « faire pipi » ? « *Sûrement une façon de prolonger sa séance en s'offrant un petit plaisir...* » me lance-elle. « *Remarquez cela m'a fait rire... il ne se passe jamais rien ici... alors pour une fois... j'ai même cru qu'en partant elle allait se pendre à votre cou...* » Puis, le réquisitoire reprend : « *Je suis sûre que vous ne vous souvenez même pas d'elle... vous ne voyez même pas qui c'est...* ». Un instant, naïvement, je tiens ses attaques pour une réaction de rivalité envieuse mais à la séance suivante le spectre de Folcoche revient et elle m'indique que mon altière froideur vis-à-vis de cette patiente, mon indifférence, mon mépris, lui ont fait penser à sa mère qui ne pensait qu'à elle,

se foutait royalement de ses filles et pouvait sans vergogne les humilier ou les rabaisser.

Dans une reviviscence promue par le transfert et cette scène de la salle d'attente, mais aussi dans un véritable appel du vivant propre à la méthode analytique et à ce que mes constructions ont pu progressivement transformer d'une écoute possible de ses fantasmes et de sa sexualité infantile, un nouveau souvenir lui revient et elle me parle d'une mère diabolique qui fût sa voisine. Celle-ci vivait seule avec son fils, un garçon de sa classe avec lequel elle aimait jouer après l'école. Souffre-douleur des instituteurs mais surtout de sa mère, elle se souvient des cris insupportables qu'elle entendait de chez elle lorsque sa mère le corrigeait.

Je lui indiquerai que c'est peut-être en pensant à ces scènes que les cris de ses enfants lui étaient insupportables. Pour la première fois, sans colère, elle accepta ce lien et accéda à une nouvelle remémoration où elle se revoyait dans sa chambre d'enfant se bouchant les oreilles comme le personnage de ce tableau de Munch *Le Cri* dont elle possède une reproduction, mais aussi comme ce fût si souvent le cas lorsqu'elle fuyait les cris de ses enfants et sa violence en s'enfermant dans les WC.

En pensant à cette passion pour ce tableau, j'ai repensé au cauchemar où coexiste mort, angoisse et sexuel. Sûrement du fait de l'analogie plastique, j'ai pensé au tableau que Munch va réaliser cinq ans plus tard *La mère morte et l'enfant*⁷. Une petite fille au chevet de sa mère morte se bouche les oreilles, exactement comme le fait le personnage du « cri ». Je crois que ce détour est important, pas tant pour comprendre le travail de Munch qui, on le sait, est très autobiographique, mais parce que je suis convaincu que cette patiente connaît ce second tableau. Elle aime la peinture et possède de très nombreux livres d'art. L'oubli du second, pour elle dont la mémoire est assez impressionnante, ne peut relever que d'un processus de refoulement. Que refoule-t-elle alors, sinon un probable désir matricide ? Vœu qui réapparaît si violemment à la naissance de sa fille. Il est alors question dès le premier regard échangé à la

⁷ E. Munch (1897/99), *La mère morte et l'enfant*, huile sur toile, Oslo, Musée Munch.

naissance, comme dans le mythe d'Œdipe, de se débarrasser de l'enfant mais aussi de la mère. Dans cet instant de grande confusion et de vacillement identitaire bien représenté par ce regard de mauvais augure, on peut se demander qui regarde qui ? Cette petite fille qui crie, est-ce elle enfant ? Fantôme de ses vœux matricides ? Ou est-ce cette mère qui pourrait avoir voulu se débarrasser de sa fille ? Est-ce le revenant de cet ami d'enfance, de cet ami à qui elle pense encore et que je tiens pour un déplacement d'un commerce impossible avec son père ? Est-ce l'enfant qu'elle aurait pu rêver obtenir de ce garçon ou de ce père ?

Plusieurs éléments étayent cette hypothèse. Il y a un commentaire du tableau où, projectivement, alors qu'elle se reconnaît dans ce personnage qui se bouche les oreilles, elle me fait remarquer que personne ne voit les « deux petits personnages » de l'arrière plan. Alors que j'associe sur ses deux filles, elle ajoute : « je suis sûre que l'angoisse le poussait à se jeter du pont ». Je pense alors à sa tentative de suicide qui la pousse à se jeter par la fenêtre alors que son aînée rejoint avec empressement son père et se jette à ses pieds... Banale scène de retrouvailles mais aussi vision insupportable d'un élan mutuel et d'une intimité entre un père et sa fille.

Après-coup, je mesure toute l'importance de son déplacement sur ce tableau et je réalise que ma construction s'enracine également dans cette scène où elle condamne mon dédain et ma froideur concernant cette patiente qui de retour des WC aurait voulu, comme sa fille qui se jette dans les jambes de son père, se « pendre à mon cou ». Pensant à la rivalité, je n'ai pas immédiatement mesuré toute la violence et l'excitation de cette scène où elle se sent éconduite. Econduite et probablement renvoyée à une insupportable passivation.

Peu de temps après, dans les suites d'une séance où elle m'avait assez violemment attaqué et où je touchais mes limites, ce dont elle se rendit compte, elle me dit : « À quoi cela sert-il d'en baver comme cela tous les deux ? ». Puis ajoute : « Je me suis dit après cette séance : soit j'arrête mais ce serait fuir quelque chose et je ne le veux pas... soit je vous pulvérise... ». Certainement en raison du signifiant :

« en baver » associé à mon immobilité, elle se met à penser aux escargots et un souvenir lui revient. Avec son ami d'enfance, il lui arrivait parfois de jouer avec des escargots. Elle se souvient qu'elle ne supportait pas qu'ils restent dans leur coquille malgré tous ses efforts pour les en faire sortir. Lorsque la tension devenait trop forte, elle cassait la coquille puis enlevait les fragments un à un. Redécouvrant que cela vit mais non sans un certain plaisir, elle ajoute : « Vous savez, ça saigne un escargot ! ». Ensuite, embarrassée, coupable et assurément trop excitée, elle les pulvérisait d'un coup de talon. L'analogie de cette scène avec celle du prologue du film est saisissante : pour l'escargot écrasé d'un coup de talon comme pour la chute puis l'atterrissage, la pulsion pousse, jette, pulvérise, tue. Aveuglante, elle en occulte la composante ordalique pourtant bien présente dans ces deux scènes et sa visée de recherche du père.

Favorisé par l'attraction transférentielle, le souvenir de ces jeux réactive son lien à son père. Elle me dit : « Parfois je veux vous faire sortir de votre silence, de votre coquille, qu'il se passe enfin quelque chose comme c'était le cas avec mon père... ». Un père qui ne lui parlera jamais de son histoire qu'elle n'abordera avec lui que sous l'impulsion de son analyse, après lui avoir offert un livre *Le premier homme*. Rappelons que dans ce roman autobiographique, Albert Camus revisite son enfance passée en Algérie et y explore l'absence de son père, mort peu de temps après sa naissance.

Pour la première fois, elle recevra à cette occasion de fragmentaires indications sur l'enfance de son père, né juste après la mort d'une sœur en bas âge et qui vouera une passion silencieuse pour sa propre mère. Une mère enterrée là-bas auprès de sa fille et qu'il perdra une seconde fois lorsqu'il devra quitter l'Algérie, sa terre natale, en 1962. À son arrivée en métropole il se marie, enterre son père puis son frère l'année suivante, alors que naît sa première fille. Il s'enferme ensuite dans sa coquille, dans un mutisme mélancolique dont il ne semble jamais être vraiment sorti. Et ce, malgré les efforts d'une petite fille qui enfant dessine des tombes et des cimetières, qui est toujours première à l'école pour le satisfaire et qui consent de temps

à autre à se faire prénommer « Victorine », prénom de cette grand-mère dont elle ne sait rien. « *Message énigmatique*⁸ », dans ces rares occasions, son père vient vers elle et elle voit son visage s'animer, l'esquisse d'un sourire avant qu'elle ne réalise que son regard se perd dans le lointain. Lorsqu'elle s'avance vers lui et qu'il prononce « Victorine » en s'animant, ce père communique implicitement à sa fille son émoi et toute sa passion pour cette mère qu'il persiste à chérir et chercher inconsciemment. Privée d'informations sur la tragédie de son histoire, la fillette n'a évidemment pas les moyens de comprendre ce message qui restera énigmatique aussi longtemps qu'elle demeurera privée d'aide pour l'interpréter. Confusément, elle ne l'intègre que comme une éphémère résurrection favorisée par ses élans, mais la force du malentendu et de l'attraction énigmatique reste intacte et surtout opérante dans ce qu'elle pourra puissamment organiser comme fantasmes inconscients ; celui de séduire son père en lui offrant, par ses dessins de cimetières, cette sépulture qu'il recherche inlassablement, celui d'épouser inconsciemment l'imgo de sa grand-mère, celui de devoir être battue ou morte pour être aimée de lui ou encore celui de le rejoindre et de le sortir de cette tombe où il s'est abîmé. Paul Claudel qualifiait la tragédie de « *Long cri devant une tombe mal fermée*⁹ ». Chez cette femme, les images associées au cri confirment cet aphorisme et le processus analytique lui en révélera toute l'horreur en la confrontant à sa pulsionnalité et à ses fantasmes incestueux mais surtout à son impossibilité de se détacher de cette imago paternelle et de la douleur qui l'y rattache. Malgré son courage pour affronter ce que l'analyse mobilisait en elle, c'est à mon sens pour cette raison, qu'elle arrêtera brutalement son analyse au moment où certaines avancées l'ouvriraient trop directement à une certaine compréhension de ces images. Elle s'arrachera à cette expérience si singulière et cherchera à fuir l'insupportable représentation de sa passivité, dans une tentative de renversement de la passivité en activité

cherchant à contrôler son renoncement pulsionnel et son angoisse de perte de l'objet.

Entre appel du vivant et tentation mélancolique, mon récit clinique a tenté d'illustrer une conception de l'analyse centrée sur un travail de deuil permettant de (re)trouver les fantômes qui hantent la vie psychique et de leur offrir une sépulture. Cette écoute suppose de maintenir ensemble les rennes des deux coursiers qui emportent le char de la cure : la mélancolie et la sexualité archaïque, dans le cas de ma patiente, le sadomasochisme. L'analyse lui aura ainsi permis d'offrir une sépulture à Victorine, sa grand-mère, et de renoncer à cette identification inconsciente à laquelle elle a si longtemps consenti, dans l'espoir de conquérir un père mélancolique qui n'a jamais vraiment pu la voir ni l'honorer. Éconduite par ce père muré dans son silence et probablement fondée sur une identification au surmoi sadique de son père - que Freud décrit dans son texte sur « La décomposition de la personnalité psychique¹⁰ » et dont il faut souligner le caractère inconscient - sa sexualité infantile est longtemps restée fixée sur des fantasmes sadomasochiques que l'analyse lui révélera. Par cette actualisation et sa réalisation, elle esquissera les contours de sa passion pour son père dans un processus de transformation, d'historisation et de deuil, dont elle s'arrachera, tout de même, en fuyant l'analyse brutalement. Par ces trois figures de Folcoche, du cri et de Victorine, en acceptant l'inquiétant de l'autre en soi dans la reviviscence de la sexualité infantile portée par le transfert, l'analyse a œuvré au déplacement d'un cri d'horreur devant la violence de vouloir tuer, battre ou être battu à un cri d'horreur devant la jouissance d'un commerce incestueux qui au moment de sa révélation s'éloigne immanquablement.

Je voudrais également soutenir que le cri est une représentation du vivant. Je pense évidemment à la figure paradigmatique du premier cri, celui du nourrisson, comme signe de venue à la vie mais aussi à son opposé, celui de la douleur devant le cadavre d'un être aimé. Face au cadavre de l'être aimé, l'homme primitif fut le premier à pousser ce long cri. Épreuve fondatrice de l'humanité, il

⁸ J. Laplanche, *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*, PUF.

⁹ Cité par R. Barthes, « Pouvoirs de la tragédie antiques », *Œuvres complètes*, tome 1, 1942-1961, p. 261.

¹⁰ S. Freud (1932), « La décomposition de la personnalité psychique », XXXI^{ème} Conférence, OCF/P IXX, p.140-163.

donna sens à ce cri en le transformant en gestes, en signes, en mots, en chants de douleur puis en rite. Le sens actuel du mot sépulture conserve ce double sens du deuil originaire¹¹ qui, à l'instar du meurtre du père de la horde et du renoncement qui lui fit suite, œuvra comme processus civilisateur. La sépulture désigne ce dernier devoir que l'homme rend à ses morts. Celui de l'inhumer dignement comme celui de lui rendre hommage par des mots, des chants et des rituels propres à sa culture d'appartenance. Inséparable d'un travail de mémoire et de deuil, ce dernier devoir offre conjointement une sépulture dans l'âme de l'endeuillé tout autant que dans la terre du cimetière où le mort sera inhumé. La déploration, la douleur et le cri trouvent dans les rites d'une culture un soutien et une aide à la traduction de ce que le deuil cherche d'abord à nier puis à résoudre. Mon récit clinique, que ce soit pour ma patiente, son père ou Victorine sa grand-mère, témoigne de ce long cri devant une tombe mal fermée et il révèle ce vertige qui pousse l'endeuillé à vouloir venir s'allonger aux côtés du mort aimé. Accomplissement d'un désir incestueux que seule la mort autorise, ce fantasme rejoint celui de l'enfant mort des *Mater dolorosa*, où par sa mort l'enfant ouvrirait à l'immuable réalisation d'un commerce incestueux que le principe de réalité leur refuse. Victorine, l'endeuillée éternellement penchée sur la tombe de sa fille qu'elle finit par rejoindre en est une belle illustration, celle de son fils privé de pouvoir venir se recueillir devant leur sépulture aussi. Peut être est-ce là, une des raisons pour laquelle il fera de son âme, de sa douleur et de son moi, une tombe où sa mère viendra s'allonger. Comme la figure du cerbère dans la mythologie, refermer une tombe c'est empêcher l'endeuillé de s'y précipiter tout autant que d'interdire au mort un retour dans le monde des vivants. Par cette partition de deux mondes distincts, l'homme peut s'engager dans l'odyssée de son deuil sans être trop angoissé par la haine et l'ambivalence qui l'accompagne. En cela l'étude de *Deuil et mélancolie* reste d'une importance majeure et la lecture récemment proposée par J.-C. Rolland dans son séminaire

¹¹ E. Gómez Mango, « Entre les morts et les vivants, le poème », *Un muet dans la langue*, Gallimard, 2009, p.141-169.

m'a beaucoup éclairé¹². Comme pour la sépulture, ce qui s'esquisse dans ce texte c'est une autre conception de la cure. C'est une inflexion de sa représentation-but qui ne se limite plus à l'unique recherche d'une remémoration visant à faire disparaître le symptôme comme dans le modèle de l'hystérie mais qui recentre la cure sur une attraction universelle de l'homme pour ses objets œdipiens et surtout sur le travail de deuil et de renoncement que l'analyse peut soutenir. Deuil et mélancolie résultent du traumatisme psychique représenté par la perte d'un être cher ou de toute abstraction mise à sa place. Si leur symptomatologie est presque identique, leur traitement face à cette perte diffère radicalement. Même s'il cherche un temps à s'y opposer, dans sa déploration, l'endeuillé a pleinement conscience de ce qu'il a perdu. Son travail de deuil consiste à retrouver puis à dénouer un à un les fils qui le relient à cet objet pour élire, au terme de cette épreuve, un nouvel objet sur lequel se fixera sa libido. À l'inverse, la cause externe qui précipite le sujet dans la mélancolie est rarement repérable. Ici, c'est surtout une tendance, ou une pente interne qui, à partir d'une cause externe à peine repérable, précipitera le sujet dans un accès aux manifestations intenses. Il est important de souligner que cette même pente existe pour le deuil mais sa faible inclinaison la rend peu perceptible¹³. Commune à la mélancolie et au deuil, retenons que cette pente pousse à la conservation de l'objet et que son degré varie en fonction de son attachement à cet objet. Vertigineuse dans la mélancolie, elle détermine un processus bien différent et inconscient, tout comme la réalité de cette perte qui échappe au sujet. Par une ruse de l'inconscient, l'objet n'est pas perdu, il est introjecté dans le moi. En un mot, « cet objet que je ne peux plus avoir je le deviens ». Le statut de la douleur est ici très différent de celui du deuil où le sujet souffre de devoir se séparer. Comme dans la réaction thérapeutique négative - ce fut le cas un certain temps avec ma patiente -

¹² Ma formation, la fréquentation des textes et séminaires de J.-C. Rolland, et particulièrement la récente lecture de *Deuil et Mélancolie* proposée dans son séminaire « Interlecture » m'ont beaucoup éclairé dans ma réflexion.

¹³ Sauf pour le deuil pathologique où elle se montre plus importante.

le mélancolique tient à sa douleur. Précieuse volupté, la douleur est chez lui la traduction de ce commerce persistant avec l'objet. Retenons surtout que cette pente, c'est-à-dire cette tentation mélancolique ou cette inclination à conserver un commerce avec l'objet, est tout aussi présente dans le deuil que dans la mélancolie.

Comme pour la sépulture, par un léger déplacement, il nous faut reconnaître le caractère universel et initialement inconscient de cette tentation mélancolique. La cure est le lieu privilégié de sa saisine et le divan son écrin. La situation analytique est indissociable d'une véritable épiphanie de l'objet et d'une reviviscence de la sexualité infantile qui assimile l'analyste aux fantômes auxquels l'analysant reste inconsciemment et érotiquement si attaché. S'il parvient à s'extraire de cette identification à laquelle il consent, le temps de la séance, l'analyste pourra, le temps venu, désigner ces imagos dans un mouvement immanquablement douloureux et hostile pour son patient, par ce qu'il convoque de figure de l'absence, de reviviscence de l'objet et d'un travail de deuil inévitablement synonyme d'ambivalence et de haine.

Certains collègues de l'APF¹⁴, familiers de la langue espagnole, aiment utiliser ce joli mot de vivance. Véritable appel du vivant, l'expérience du transfert dans sa dimension de régression hallucinatoire rejoint ce lieu, cet espace où le mot retrouve la sensorialité de l'objet qu'il désigne. Il le retrouve, le rejoint et en révèle toute la fixation érotique sous-jacente. En cela, comme pour le travail de deuil, le travail d'analyse est aussi un travail de sépulture qui convoque la douleur et le renoncement mais qui, et c'est là son génie, libère et ouvre sur le vivant.

¹⁵ (Comme le signale Catherine Chabert dans ses écrits sur le féminin mélancolique¹⁶, l'analyse de cette jeune femme confirme bien une certaine consubstantialité du masochisme et le la

mélancolie. Mélange de douleur et d'excitation, le cri est aussi pour cette analysante la soudaine remémoration de jeux qu'elle avait avec son jeune voisin d'enfance. Il était alors question de battre, de détruire et de véritablement mettre en pièce des *Playmobils* pour ensuite les ensevelir dans la terre. Bien sûr, il n'est question que d'un jeu - le fantasme n'en est-il pas, d'ailleurs, le plus souvent la répétition et le prolongement ? - mais d'un jeu qui vise conjointement à satisfaire et à lier l'activité pulsionnelle sous-jacente. Un jeu qui cherche fébrilement à trouver, à approcher ou à inventer une représentation du fantasme à partir d'expériences qui ont fortement impressionné l'enfant. Pensons au jeu de la bobine mais surtout à son complément que Freud évoque dans le paragraphe suivant d'« Au-delà du principe de plaisir » lorsqu'il s'interroge sur cette compulsion à répéter une expérience douloureuse ou déplaisante : « *Si le docteur a regardé dans la gorge de l'enfant ou y a pratiqué une petite opération, cette effrayante expérience vécue deviendra en toute certitude le contenu du prochain jeu, mais on ne saurait ici omettre de voir le gain de plaisir venant d'une autre source. En même temps que l'enfant passe de la passivité de l'expérience de vie à l'activité du jeu, il inflige à un camarade de jeu le désagrément qui lui est arrivé à lui-même et se venge ainsi sur la personne de ce remplaçant* ¹⁷ ». Freud prolonge ici le propos de son texte de 1919 « Un enfant est battu ». Rappelons l'importance que prend dans ce texte la question du renversement en son contraire, du déplacement et du changement de position dans la construction du fantasme. En un mot l'importance du jeu et de la mobilité : « Play-mobil » !!! Pourquoi l'esquisse de tels mouvements a-t-elle été si longue à vraiment apparaître dans cette cure ? Si difficile à reconnaître ? Et enfin pourquoi celle-ci s'est-elle interrompue un peu plus d'un an après leur apparition ?

Il est évidemment bien ambitieux de vouloir répondre à ces questions. Mais comment ne pas établir un lien entre ses allusions inaugurales à la Shoah, la remémoration de ses jeux avec les *Playmobils*, sa tentative de défenestration et enfin son

¹⁴ E. Gómez Mango en est l'un des principaux représentants. Mot de la langue espagnole : *Vivencia* est le plus souvent traduit par expérience vécu, l'espagnol conserve le signifiant vivant d'où cette traduction : vivance.

¹⁵ Pour respecter mon temps de parole, ces deux dernières pages (entre crochets), centrées sur l'analyse du masochisme, n'ont pas été présentées.

¹⁶ C. Chabert, *Féminin mélancolique*, « Petite bibliothèque de psychanalyse », PUF, 2003.

¹⁷ S. Freud. (1920), « Au-delà du principe de plaisir », *OCP/F XV*, p. 287.

sadomasochisme explicite centrés sur le souvenir de l'escargot ? Bien sûr, on peut penser que la forte impression du voisin, l'enfant-battu, contribua à (r)éveiller et fixer la représentation d'un fantasme de séduction et de passivité. Ce voisin, prétendument battu parce qu'il était mauvais à l'école, elle devinait confusément qu'il ne l'était que parce qu'il excitait puissamment sa mère, parvenait à la mettre dans tous ses états et obtenir d'elle qu'il lui flanque ces fessées qui l'impressionnaient. Depuis sa chambre et la fenêtre de sa passivité, les cris, émis par cette mère et surtout par ce garçon, seront interprétés comme les cris de douleur et de jouissance d'une scène primitive. Dans ma construction, inspirée du texte de Freud « Un enfant est battu » et de certains textes de Catherine Chabert¹⁸, il me semble, ici, que la première scène du fantasme est confondue avec la seconde. En entendant ces cris, la fillette s'est certainement dit : « Sa mère le bat parce qu'il l'excite ; donc elle l'aime », très proche d'un fantasme originaire cette formulation ressemble au fantasme de séduction présent dans le roman d'Hervé Bazin, à ceci près, que ce fantasme est inconscient dans le roman alors qu'il est conscient chez cette fillette qui scrute les bruits de son voisinage et qui dans une légère transposition voudrait prendre la place de ce jeune garçon, mais avec son père. Chez elle, l'analogie semble moins relever d'un renversement que d'un simple déplacement de cette scène avec son père. Ce qui me pousse vers cette construction, c'est une certaine répétition retrouvée dans le transfert. Je pense à la scène de cette patiente qu'elle voit sortir des WC, aux associations produites par cette scène et à cette même séquence que l'on retrouve : un petit plaisir puis se pendre à mon cou et soudainement, lorsque l'excitation et la représentation incestueuse deviennent trop fortes, le renversement en son contraire par l'idée d'un homme hautain qui la méprise et la rabaisse, probable substitut atténué de la battre ou de la coïter... Je pense aussi à la fameuse séance de l'escargot où lorsque je touche les limites de ce

que mon contre-transfert ne peut plus supporter, il me semble certain que la question est identique. À l'instar de l'image de la première séance, la cruauté de son jeu et l'actualisation si forte de son fantasme dans la séance même, laisse transparaître mon émoi, mal contenu, à défaut de pouvoir être interprété au moins intérieurement. Son fantasme lors de cette séance est, à mon sens le même, celui, non pas de me pulvériser mais de me pousser à bout pour que je sorte de ma coquille, de ma réserve, de mes gonds et bien évidemment que ce soit moi qui la batte ou « la pulvérise » comme d'ailleurs elle m'y invite dans les associations de ses deux rêves où elle m'imagine torturer des oiseaux malades dont elle laisse entendre explicitement, dans son « là et pas là », qu'il s'agit d'elle...

Dernier point qui me conforte dans cette construction : la fonction et la probable genèse de ce fantasme. Sa visée est de faire sortir son père de sa coquille. Nul doute que la mélancolie et le mutisme de son père ont contribué à organiser et alimenter le fantasme de la fillette de le sortir de son repli en essayant, dans une attente excitée, de l'extraire de la tombe où il s'est enseveli, de le faire réagir et de le faire parler, éventuellement en le malmenant, ce qui aurait pu conjointement résoudre son ambivalence et estomper les risques de représailles qu'elle redoutait de sa mère.

Effet du masochisme moral et des périodes d'enlèvement aux accents de réaction thérapeutique négative, cette femme tient à sa maladie et à sa douleur mais, sauf en de très rares occasions, elle ne semble pas savoir que c'est pour maintenir un lien avec ce père qu'elle aime passionnément. « *Sans la peur et sans la maladie ma vie serait comme un bateau sans rames* » écrivait Munch. Une souffrance que l'on doit respecter et renoncer à trop vouloir faire disparaître, mais aussi une souffrance dont il nous faudra longtemps supporter les morsures. Il ne faut alors pas s'étonner de cette résistance paradoxale : succès ou évolution sont, pour elle, synonyme de séparation ou plutôt de d'effondrement. C'est comme cela que je m'explique sa décision d'arrêter si soudainement son analyse mais aussi cette persistance, tout au long de sa cure, de l'immobilisme, des menaces suicidaires et du renforcement de sa haine dans

¹⁸ C. Chabert, « Les surprises du masochisme moral », *Libres cahiers pour la psychanalyse*, n°1, *L'esprit de survie*, In press, printemps 200, pp. 107-118 ; et « Les voies intérieures. Enjeux de la passivité », *Revue française de psychanalyse*, tome LXIV, n°5, *Enjeux de la passivité*, PUF, 1999, pp. 1445-1489.

les suites de mes rares interprétations. Bien sûr elle a toujours manifesté une farouche obstination à refuser les rares interprétations que je lui proposais mais le même négativisme existait aussi dans son incroyable disposition à entendre ce que je ne lui communiquais pas de mon *discours intérieur*¹⁹. Je crois que c'est au fond pour cela que cette

thérapie a pu durer et que je l'ai supportée. Je savais implicitement que son négativisme était aussi sa façon de se saisir du sens, d'en tempérer la violence et de s'accommoder de cette nécessaire altérité sans laquelle rien ne peut se dire ou se représenter.)

¹⁹ J.-C. Rolland, « La loi de Lavoisier s'applique à la matière psychique », *Libres cahiers pour la psychanalyse*, n°2, *Dire non*, In press, automne 2000, pp. 19-36.

Sonner à plein souffle du cor

Nicole Oury

Impossible de parler « du vivant » sans penser à son opposé la mort. Une image a surgi à la lecture de ce thème, celle du *Dormeur du val*, un adolescent gisant mort au sein d'une nature verdoyante, fleurie, accueillante, le lecteur a envie de crier ce que le poète lui souffle : « Pourquoi lui, si jeune, si beau, si vivant ? » Un mouvement semblable a soulevé les milieux psychanalytiques dans les années 20, moment où Freud avance sa théorisation sur la pulsion de mort et la compulsion de répétition, pourquoi quitter le havre de la remémoration salvatrice?

« Le littéraire sait rendre les mouvements émotionnels et l'esthétisme qui les accompagnent car il a cette capacité comme celle du rêve de créer des images liées aux affects et aux fantasmes organisateurs de la vie psychique¹. » Le littéraire a cette capacité mais l'humain parfois bute, trébuche, résiste à approcher le surgissement d'éléments refoulés. L'espace de la scène analytique et ses règles propres permettent aux transferts de se déployer sous forme de rêves et d'associations, d'idées incidentes, d'actes manqués. Ainsi le plus inconnu et le plus familier vont surgir par petites touches, tels étaient les apports cliniques de la première topique. Mais Freud s'est heurté dans ses cures à la compulsion de répétition, à la réaction thérapeutique négative... Il a dû penser à nouveau son *corpus* théorique, formuler une deuxième topique en 1920, tenir compte du négatif.

Impossible de parler « de l'appel », sans penser pour ma part, à *La chanson de Roland*. L'association d'idée qui m'a attirée vers ce texte a bien sûr à voir avec les liens transférentiels de ma formation d'analyste et les échanges réguliers avec Jean-Claude Rolland, mon « appel » au signi-

fiant de ce poème épique illustre parfaitement les ramifications étonnantes de toute représentation. Dans cette chanson de geste, Roland à Roncevaux se refuse à sonner du cor, il veut vaincre les Sarrazins, seul, sans les renforts de Charlemagne, il voit mourir les uns après les autres tous les barons engagés à ses côtés ; quand enfin, dernier vivant au milieu de ce champ de cadavres, il réalise la venue inéluctable de sa mort, il sonne de son olifant si fort que les veines de ses tempes éclatent. L'empereur l'entend, hésite à rebrousser chemin pour le secourir, pour enfin arriver sur les lieux du massacre. Roland le preux chevalier n'a pas voulu céder ni à ses valeurs, ni à son orgueil, cela lui coûte la vie et celle de tous ses compagnons d'armes. Pourquoi ce choix suicidaire et ordalique ? Quels mouvements pulsionnels le sous-tendent ? La forme littéraire de la *Chanson de Roland* est celle de la répétition : à la mort de tous les barons, leur nom est énoncé, leur accumulation crée l'image visuelle d'un champ de cadavres entremêlés avec ceux de leurs ennemis. La compulsion de répétition qui anime Roland à Roncevaux est proche de la rage : invincible, il ne pense pas un seul moment qu'il peut mourir. Le frère de sa fiancée essaye de le ramener à la réalité, mais il ne peut rien entendre. Aveugle, tel Œdipe, il ne veut rien voir de ces actes, ni dans la réalité externe, ni dans sa réalité interne. Là où se repère la compulsion de répétition, le poème épique lui, chante le nom de nos ancêtres guerriers et les situe dans une lignée où les héros pris dans un destin implacable ne sont pas libres de leur choix.

Tout autre est l'analyse littéraire de « Sonner du cor », sous la plume de Jean Starobinski² dans son étude d'un poème sur l'exil, *Le Cygne* de

¹ John E. Jackson, *Souvent dans l'être obscur*, Ed. José Corti, 2001, p. 46.

² J. Starobinski, *La mélancolie au miroir, Trois lectures de Baudelaire*, Julliard, 1989, p. 78.

Baudelaire. Il rapproche deux vers : *Et mes chers souvenirs sont plus lourds que les rocs/Un vieux Souvenir sonne à plein souffle du cor !* Il note le palindrome roc/cor : le second souvenir n'est plus pétrifié, fixé, ancré mais doué d'une vie musicalisée, il prend son envol « comme si, dans la coulée du souffle et du son, les breuvages de la vie repaissent ». J'attire votre attention sur les *chers* souvenirs du premier vers *Et mes chers souvenirs sont plus lourds que les rocs* - devenus *vieux* dans le second - *Un vieux souvenir sonne à plein souffle du cor*. Ce passage du *chers* au *vieux* renforce l'idée d'une distance prise avec le souvenir, d'un travail de transformation, d'une libération amenant l'exilé vers un travail de culture, l'appartenance possible maintenant à la communauté de tous les exilés. La métaphore de l'exil s'applique au travail de l'appareil psychique de s'arracher à l'attachement à l'objet œdipien pour se tourner vers d'autres investissements, le joueur de cor à Roncevaux lui, avait choisi de rejoindre son objet d'amour dans la mort. Ces deux destins littéraires autour du signifiant « sonner du cor », l'un appelant à l'heure de la mort, implorant de l'aide externe, et l'autre qui opte pour écouter son discours intérieur me servent de métaphores pour la suite de mon propos : comment s'actualisent les motions refoulées en analyse ?

Être dans une position d'analyste c'est prendre la ferme décision d'être à l'écoute des motions refoulées qui émergent dans les rêves, dans les lapsus, dans les idées incidentes, dans la répétition des symptômes au risque de faire surgir de l'inquiétant chez l'analysant. Car, chez certains plus que chez d'autres, la crainte d'être au contact de motions qui déclencherait l'angoisse fait éviter « inconsciemment » les mouvements associatifs ou, parfois les rêves ne peuvent pas arriver jusqu'au divan ou la logorrhée envahit l'espace temps et encore bien d'autres stratagèmes pour éviter le déplaisir. Freud définit la décision comme un choix qui s'impose un jour à l'homme pour progresser dans la vie de l'esprit, il s'agit de quitter le monde sensoriel des mères, le témoignage des sens pour se tourner vers les processus intellectuels supérieurs : « l'on décide, par exemple, que la paternité est plus importante que la maternité, bien qu'elle ne se laisse pas prouver comme cette dernière³ ». Or, ce

monde sensoriel « est aussi la racine du fantasme : les perceptions visuelles, perceptions acoustiques, dont la combinaison puis les recombinaisons ultérieures, établiront le texte.⁴ » Le témoignage des sens ne peut parvenir à fonder le réel. Il ne peut que le masquer. Face au témoignage des sens, deux positions du moi, une première où il prend ses racines : le sensoriel est à l'origine des fantasmes qui eux-mêmes fondent, habitent la vie psychique mais avancent masqués ; une seconde position concerne le travail de civilisation, de culture qui tiraille le moi vers l'acceptation du réel. Mais cette décision de quitter le témoignage des sens est un renoncement partiel, le monde pulsionnel et fantasmatique, l'inconscient lui ne renonce jamais à se manifester, à se déplacer vers quelques nouvelles représentations créant de l'inquiétant.

Freud a approché puis rapporté des manifestations inconscientes, les siennes au cours de ses voyages en Italie ou sur l'Acropole ou celles du héros de la *Gradiva*. Freud avait cette capacité d'être à l'écoute de ce son inquiétant intime. Il a rédigé à ce sujet un article éponyme⁵ où il livre un émoi tout personnel : par une chaude après-midi d'été, en Italie, il ne peut s'empêcher de retourner malgré lui par trois fois dans un quartier de prostituées de la ville où il se trouve.⁶ Cette évocation fait suite à l'énumération de toutes les motifs créateurs de l'état d'inquiétante étrangeté : l'apparition du double, la répétition non intentionnelle du même et « la détresse de bien des états de rêves ». Freud se sert de ce souvenir personnel pour montrer la puissance des forces attractives du refoulé. Il ne livre aucune association à ses lecteurs, il veut ouvrir son propos sur la *Compulsion de répétition* et l'aspect démonique à laquelle elle renvoie.

L'inquiétant se répète en 1904, quand à Trieste, après moult tergiversations, il entraîne son frère Alexandre en Grèce pour contempler l'Acropole, destination qui n'était pas le but initial de leur voyage. À quoi Freud voulait-il se confronter ?

³ S. Freud (1939), « L'homme Moïse et la religion monothéiste », *Trois essais*, Gallimard, 1986, p. 218.

⁴ W. Granoff, *Filiations*, Ed. Minuit, 1975, p. 521.

⁵ S. Freud (1919), « L'inquiétante étrangeté et autres essais », *NRF*, Gallimard, 1985, pp. 209-264.

⁶ Op. Cit., p. 239.

L'énigme inconsciente qui sous-tend cette ténacité à voir de ses propres yeux l'Acropole se résoudra 32 ans plus tard dans un écrit tardif *Un trouble du souvenir sur l'Acropole*⁷. Freud âgé de 80 ans revisite la résolution de son complexe d'Œdipe : les fils peuvent dépasser le père et faire avancer le travail de la culture. La résolution de ce trouble étrangement inquiétant a nécessité toute cette latence. Cette temporalité signe la vivance du refoulé, qui se tiendrait tapi là, tel un fauve patient, prêt à bondir. Il ne suffit donc pas que le vivant fasse signe encore faut-il qu'il puisse être accueilli, entendu, perlaboré. Un des plus beaux exemples de ce cheminement a été élaboré par Freud en 1903, sous les traits de Zoé Bertgang, tels ceux d'un analyste. Si Freud affronte l'inquiétant sur l'Acropole tout autre est le comportement d'Hanold héros de *La Gradiva*⁸ : il fuit sa perception de Zoé, son amour d'enfance, résidant tout près de son domicile et quitte sa ville pour Pompéi où par un heureux hasard romanesque, il retrouve celle que son inconscient lui a intimé de ne pas voir, la belle Zoé Bertgang elle-même. Reprenons le fil du récit : dans un premier temps, l'image visuelle de l'objet d'amour revient silencieuse dans un rêve : Hanold se voit vivre à Pompéi et croise Zoé dans les rues, c'est l'époque de l'éruption du Vésuve, le rêve se termine par l'image de Zoé ensevelie sous les cendres. Le lendemain de ce rêve, Hanold doit impérieusement quitter sa ville, il choisit Pompéi comme lieu de villégiature et il oublie le contenu de son rêve. Arrivé à Pompéi, il contemple le bas-relief qui représente la *Gradiva* et ne se souvient pas en le regardant, qu'il a déjà vu semblable position du pied chez son amie d'enfance Zoé. Mais cela suffit à réveiller, à rendre active l'impression d'enfance de la belle Zoé, mais la représentation n'arrive pas jusqu'à la conscience, elle reste inconsciente⁹. Un travail de remémoration s'opère et il se souvient alors de son rêve initial, les traces de l'objet perdu lui reviennent par les images visuelles et la mise en scène du rêve fait apparaître au lecteur et à Hanold, le lien ancien entre les deux amis d'en-

fance, mais transposé dans d'autres lieux à Pompéi. Il est remarquable souligne Freud que le contenu remémoré de ce rêve va initier le délire. Aussi quand Hanold aperçoit la vraie, la réelle Zoé à Pompéi, pris dans un processus d'hallucination négative, il ne peut pas réaliser qu'il voit son amie d'enfance et il lui fait incarner le personnage de la *Gradiva*, nom de la jeune fille au pied levé du bas-relief, représentation d'un personnage du passé pompéien. Vous connaissez le dénouement, Zoé, tel l'analyste, doit supporter d'incarner la *Gradiva rediviva* pour qu'enfin Hanold reconnaisse son amour pour elle, l'amour de transfert trouve ici une issue toute romanesque. Les préoccupations théoriques concernant l'atemporalité de l'inconscient et l'aveuglement, conséquence de la force du refoulement imprègnent toute l'œuvre freudienne. J'attire votre attention sur ce point : c'est à la suite d'un rêve qu'Hanold décide d'entreprendre un voyage. Il est donc réactif aux rouages de son inconscient. Hanold est comme le cavalier et son cheval à la fin du texte *La décomposition de la personnalité psychique* « on pourrait comparer le rapport du moi au ça avec celui du cavalier à son cheval, le cheval fournit l'énergie pour la locomotion, le cavalier a la prérogative de déterminer le but, de guider le mouvement du puissant animal ; mais entre moi et ça se produit trop fréquemment le cas non idéal où le cavalier est forcé de mener son coursier là où celui-ci veut lui-même aller¹⁰. » Le moi et le ça ne peuvent tirer à hue et à dia, ils sont obligés de composer face à la réalité.

À l'appareil psychique est dévolu ce travail « d'appel du vivant », c'est-à-dire de transformation des exigences pulsionnelles en représentations, sinon ce serait la domination de la pulsion de mort. *La notion de capacité négative* et l'étude du surgissement des rêves dans la cure de deux patients vont me permettre d'approfondir ce point. Le rêve, tout au long de l'œuvre freudienne, sert de paragon à la monstration de ce travail de transformation de pensées en images, un travail qui vise à la représentation ; la représentation est un travail provisoire de l'appareil psychique car sans arrêt remis sur l'ouvrage, la représentation est réactualisée constamment, elle s'enrichit, porteuse d'autres

⁷ S. Freud (1936), « Lettre à Romain Rolland : Un trouble du souvenir sur l'Acropole », *OCP/F*, XIX, PUF.

⁸ S. Freud (1907), *Le délire et les rêves dans la Gradiva de W. Jensen*, Gallimard, 1986.

⁹ Op. Cit., p. 189.

¹⁰ S. Freud (1932), « La décomposition de la personnalité psychique », *OCP/F*, XIX, PUF, p.160.

ramifications à l'inconscient. Le rêve possède ce pouvoir de rendre possible la représentation intolérable et cette qualité du rêve décrite en détail par Freud indique comment le psychisme côtoie, apprivoise les angoisses terrifiantes. Ce réservoir sans fond ni fin de l'inconscient est vital pour la vie de l'esprit, le travail de civilisation ne consiste pas à l'expurger, il existe une instance psychique « gardienne » qui transforme les processus primaires en processus secondaires, qui pousse à la représentation. L'appel du vivant serait cet échange constant, ce compromis entre la décision de quitter le témoignage des sens pour se tourner vers les processus intellectuels supérieurs : le cavalier doit guider constamment sa monture sur le chemin de la réalité et le cheval proposer à son maître une voie de décharge pulsionnelle.

John E. Jackson s'est intéressé à l'étude des rêves dans la littérature romantique et dans la métapsychologie freudienne, il décrit sous les termes de *capacité négative*, terme repris à Keats, cette aptitude de l'humain à rester attentif aux émergences de l'Inconscient. « Ce qui frappe dans cette notion, c'est son caractère paradoxal. Elle est une *capacité*, et en tant que telle quelque chose de positif, et en même temps c'est une *capacité négative*, comprenons une capacité à *endurer le négatif* ». Wilfred Bion et André Green se sont saisis tous deux de cette notion qui leur a permis de mettre en évidence la double portée structurante et destructurante du négatif. La *capacité négative* est définie par « les incertitudes, les mystères et les doutes », en un mot par tout ce que la raison ne peut réduire à sa loi ou assujettir à son empire. La capacité négative est la capacité d'endurer l'irrésolution de l'incertain en tant que tel, la capacité à tolérer le fait que la raison puisse être mise en échec, voire peut-être dépassée, et même davantage, que le critère même de la réalité puisse dépendre de cette irrésolution¹¹. » La capacité négative est une disposition de l'esprit à accepter ce qui se refuse à son désir d'ordre, une force qui trouve sa puissance dans sa propre passivité. Les processus du rêve illustrent remarquablement la *capacité négative*, ils traduisent les motions refoulées en représentations gardiennes du sommeil. Il y a donc une sourde violence présente dans le

psychisme dont vont témoigner les deux exemples cliniques suivants.

Le transfert érotique dans la cure du patient dont je vais parler est omniprésent. Ce jour là, il évoque deux rêves, le premier « Je fais l'amour avec ma sœur » et le second « je vole devant ma mère, je décolle d'une haute fenêtre, j'entends mes ailes bruisser, je vole dans des vallées, j'ai l'impression que mon rêve s'éternise, j'éprouve un grand plaisir. » Longtemps, il n'avait pas pu apporter le moindre rêve et à cette époque, il jette ses rêves en séance plus qu'il ne les raconte. Avec cette sœur, il a eu des relations incestuelles à l'adolescence, mais c'est la première fois que la scène a une expression onirique. Pour lui, sa sœur est l'entière responsable du fort attachement qui les lie, la preuve en est qu'elle confond constamment son prénom avec celui de son mari. Il impute depuis toujours son célibat à sa mère et à sa sœur, à chaque fois elles ont toutes deux désapprouvé ses choix amoureux, il en a tenu compte et il s'en plaint à nouveau. Je l'arrête en lui demandant : « Que ce serait-il passé si vous leur aviez dit non ? » Le patient est ému, un long silence maturatif s'installe jusqu'à la fin de la séance. L'arrivée des scènes oniriques où sont mis en scène l'attachement sexuel à sa sœur et la scène d'exhibition devant la mère et son commentaire clamant sa passivité, sa dépendance à leur encontre, me donne la liberté de lui proposer la représentation opposée et active de son lien à ses objets d'amour.

¹¹ John E. Jackson, *Souvent dans l'être obscur*, Ed. José Corti, 2001, p. 13. John E. Jackson se réfère aux lettres du poète John Keats dont s'étaient inspirés W. Bion et A. Green. « J'ai eu avec Dilke non pas une controverse mais une dissertation sur divers sujets ; plusieurs éléments de ma pensée se sont raccordés et j'ai été frappé tout à coup par la qualité nécessaire à la formation d'un Homme d'Accomplissement, surtout en littérature - ce que Shakespeare possédait au plus haut point : je veux parler de cette faculté négative, la capacité d'être dans l'incertitude, le mystère, le doute, sans s'irriter à quêter des faits et une raison. W. R. Bion, *L'Attention et l'interprétation*, Payot, 1974, pp. 209-214. (Pour Bion, la présence de la capacité négative chez Shakespeare était reconnue comme l'accomplissement le plus achevé du psychisme. Bion prône les vertus structurales du négatif et conseille l'absence de mémoire et de désir dans les moments où la pensée de l'analyste paraît s'enliser) et A. Green, *Le travail du négatif*, Ed. de minuit, 1993, p. 21.

La séance suivante, il dit avoir repensé aux rêves et puis à son amie L. Il avait rompu avec elle juste avant de commencer son analyse. « Cela n'a rien à voir mais elle avait une poitrine plate. Pour moi, une femme attirante doit avoir des seins, pour moi c'est rédhibitoire ! Cela me fait penser à ma sœur qui n'a aucune poitrine. Vous voyez bien que mes choix amoureux n'ont rien à voir avec ma sœur ! » Cette belle dénégation me permet d'intervenir : « Vous fuyez les femmes à poitrine plate parce que justement vous désirez votre sœur. » Une fois n'est pas coutume et cette représentation, véritable point de fixation s'est manifestée à plusieurs reprises au cours de cette longue analyse.

Il peut arriver que le sujet soit paralysé dans sa capacité de représentation, il peut être atteint d'un délire terrifiant, dont l'énigme représentative n'est pas aussi facile à résoudre que le transfert amoureux d'Harold. Mon second exemple clinique illustre une telle difficulté. Pour W. Bion, la mère prête au bébé son appareil à représenter, elle interprète les signes, projette sur lui une capacité représentative qu'il n'a pas encore¹². La mère imagine qu'elle est à l'origine du sentiment de mal-être du nourrisson et elle lui apporte une réponse adéquate. Cette répétition de la « capacité de rêverie maternelle » à s'ajuster aux détresses du bébé sert de modèle à celui-ci pour construire son propre psychisme par le travail de la représentation. Certaines mères ne peuvent pas donner un sens à la détresse de leur enfant, certains enfants envoient des signaux incompréhensibles et l'ancrage corporel des pulsions destructrices acte un traumatisme, une atteinte narcissique. De ce point de vue, l'espace analytique ouvre ce champ du travail psychique à des processus de représentation.

Une patiente hypochondriaque, d'habitude avare de mots, arrive à mon grand étonnement très animée à sa séance, elle s'exprime vivement et dit avoir décidé de se passer de son psychiatre prescripteur actuel car comme les précédents, il a émis un diagnostic évoquant délire et schizophrénie. Or elle ne se reconnaît pas dans ces symptômes. Elle présente un apragmatisme envahissant tous les domaines de sa vie, cela elle veut bien l'entendre. Elle a même pensé, dit-elle, à arrêter les séances avec moi. Je lui dis : « Aujourd'hui, je vous

trouve vivante, votre colère face à cette incompréhension vous rend vivante, où aviez-vous enfouie en vous toute cette vie ? » Elle répond combien cela lui coûte à chaque fois de me parler, il lui manque du vocabulaire et c'est trop d'effort de se faire comprendre, il n'y a pas que le trajet pour venir me voir qui est difficile (elle s'est même perdue un jour d'orage comme dans un conte pour enfant où la petite fille vient voir une sorcière terrifiante), c'est aussi de dire des mots, de faire des liens entre eux. Parfois, chez elle, elle pense à aller faire une promenade, elle se sent vivante le temps de le penser mais après la fatigue l'enveloppe, l'étouffe et elle reste sans rien faire. Le héros de la nouvelle *Bartleby the scribe* de Melville répondait à son patron avocat « je préfère ne pas », rien ne le faisait partir de cette position, ni la compassion, ni la colère de l'autre. Elle préférerait, ajoute-t-elle, ne pas me raconter ses rêves où elle tue père et mère en les coupant en morceaux ou en les représentant atteints de cancer, elle préférerait ne pas avoir à me dire l'angoisse terrifiante que sa mère ne l'étouffe avec un coussin, parce qu'elle ne la supporte plus et la trouve inutile. J'entends pour ma part deux fois le mot « étouffe » dans ses propos, je rêve qu'elle me pense capable de l'étouffer. La colère crue et avide était bien présente sur la scène du transfert par le biais de la narration de ses cauchemars ou de ses angoisses, elle s'actualise, dans le transfert sur la personne que j'incarne : quelqu'un qui la comprend de travers.

D'ailleurs souvent avec elle, je prends des précautions oratoires du style : « Je ne sais pas si je vous le dis avec les mots justes, peut-être que je me trompe ». D'une part, ma capacité à représenter avec des mots ce qu'elle me fait entendre de sa détresse ne doit pas empiéter, écraser sa capacité à elle à représenter. Je lui propose une représentation, je ne lui impose pas. D'autre part, les représentations crues, condensées, dévastatrices de ses angoisses et de ses rêves laissent peu d'espace à ma capacité de rêver cette patiente.

Je me réjouissais de ce progrès transférentiel, de cette colère enfin entre elle et ce que je représentais pour elle : une imago maternelle à mille lieux de sa réalité psychique.

À la séance suivante elle rapporte une scène où pour un motif futile, elle s'est sentie submergée par

¹² W. Bion, *Aux sources de l'expérience*, Paris, PUF 1959, p. 53.

une colère contre son père, cela ne lui était jamais arrivé de toute sa vie, elle s'est laissée aller à proférer des menaces de mort à son encontre ! Elle rapporte aussi un rêve : son père a placé un explosif au-dessus du canapé pour faire exploser les murs, sa mère demande que sa place sur le canapé soit indemne de poussière, ma patiente dans le rêve s'en étonne, l'explosion a lieu. Si ses associations l'entraînent vers des éléments de réalité, j'entends que la place de sa mère est en danger. Je me prends à penser « Et si l'explosif avait tué la mère ! »

L'objet naît dans la haine. Dans un de ses derniers articles D. W. Winnicott¹³ donne une valeur positive à la destructivité, le sentiment de réalité naît de la survivance de l'objet qui résiste aux attaques destructrices réitérées. À la fin de la séance la patiente décide de retourner voir le psychiatre prescripteur. Il s'agit bien d'une décision, d'une amorce de pas vers la culture et la civilisation très différente de ce mouvement massif phobique de fuite qui emportait tout sur son passage. La patiente a apprivoisé sa capacité négative et accepté cet appel du vivant en elle : des motions de destructions et de mort, elle a pu reconnaître à partir de représentations dans ses rêves, puis éprouvées dans le transfert et enfin exprimées envers son analyste, puis son père, des motions destructrices envers ses objets d'amour. Son sentiment d'existence est ainsi renforcé.

Pourquoi la situation d'analyse est particulièrement propice à l'accueil des motions refoulées ? La situation transférentielle réveille les motions refoulées et leurs substituts par l'actualisation de la névrose de transfert. Ceci peut expliquer le réveil, le surinvestissement¹⁴ de ces motions refoulées qui cherchent à émerger car les processus inconscients sont sous la domination du principe de plaisir et de la contrainte de répétition.

C'est un des apports de la théorie freudienne à partir de l'« Au-delà du principe du plaisir »¹⁵ : le malade serait, psychologiquement, fixé au trauma.

Une des conséquences est la répétition de cette réminiscence traumatique, signe du renversement en son contraire de la passivité avec lequel le traumatisme a été accueilli et de la part active mise dans ces processus dans l'après-coup. Cette part active s'empare en quelque sorte du traumatisme, pour le façonner et y injecter des motions œdipiennes, créant là un gain de plaisir renouvelé à chaque répétition. Le malade est « obligé de répéter le refoulé comme expérience vécue présente, au lieu de s'en souvenir comme d'un morceau du passé...¹⁶ » Cette reproduction a toujours pour contenu un morceau de la vie sexuelle infantile qui se joue régulièrement dans le transfert. La névrose antérieure se transforme en névrose de transfert. Le passé oublié est présent dans la cure. « ... le « refoulé », n'offre aux efforts de la cure aucune espèce de résistance, en fait il ne tend, quant à lui, à rien d'autre qu'à se faire un chemin jusqu'à la conscience ou jusqu'à l'éconduction par l'action réelle, malgré les pressions qui pèsent sur lui. ¹⁷ » L'appareil psychique accepte les représentations qui se présentent à lui, si le moi a acquis une capacité de sublimation suffisamment bonne pour accepter le renoncement aux objets œdipiens et l'angoisse que cela libère.

Qu'en est-il des expériences du passé qui n'ont jamais été des expériences de satisfaction et ont laissé des cicatrices narcissiques ? Le sentiment d'infériorité en est une des conséquences visibles. Tous ces rabaissements du passé sont réactualisés dans la cure, se répètent même s'ils sont douloureux¹⁸. Pour certains, cet éternel retour du même les confinerait dans une névrose de destinée, tel le destin tragique de Tancredi qui tue à deux reprises sa bien aimée Clorinde qu'il ne reconnaît pas, ni une première fois masquée sous une armure, ni plus tard cachée dans le tronc d'un arbre. Il ne peut la distinguer à travers ces substituts où il ne décèle que de l'inquiétant, du menaçant, rien de familier. Il est aveugle à ses appels.

Quel est le devenir de la compulsion de répétition quand elle vient frapper sans arrêt aux portes du moi ? Un des apports de Jean-Claude Rolland est

¹³ D. W. Winnicott, « Objets de l'usage d'un objet », *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, Gallimard, 2011, pp. 231-263.

¹⁴ S. Freud (1915), « L'inconscient », *OCP/P*, XIII, PUF, p. 234.

¹⁵ S. Freud (1920), « Au-delà du principe du plaisir », *OCP/F*, XV, PUF, 1996, p. 283.

¹⁶ Op. cit., p. 288.

¹⁷ Op. cit., p. 289.

¹⁸ Op. cit., p. 293.

d'avoir démontré comment elle peut se frayer un chemin jusqu'à la conscience, se transformer en compulsion de représentation. Freud dans cette chaude ville italienne se retrouve à trois reprises dans le quartier des prostituées. À Trieste il hésite, tourne avant de prendre la décision d'aller contempler l'Acropole. Norbert lui se heurte à différentes représentations de Zoé pour enfin reconnaître la réelle. Plusieurs fois dans son analyse le patient avait fait part de son dégoût pour certaines femmes sans faire le lien avec sa sœur et pour la patiente, tous les cauchemars, rêves et formations angoissantes ont pu lui permettre d'arriver sur le chemin de l'expression et de la reconnaissance d'un affect de haine.

Un plaisir inquiet accompagne l'apparition puis les réapparitions successives de ses représentations, elles ne sont pas identiques, se servent de support différents, les poitrines plates appartiennent à diverses amies, les prostituées sont trois. Un lien les relie. Détail ou objet total, l'image mentale est projetée au dehors ; pour la voir le sujet doit renoncer à la garder secrète, il doit se distancier d'elle, dans un premier temps la reconnaître comme surgissant dans la réalité externe. Cette modalité projective, sous-tendue par la répétition montre la force des motions pulsionnelles à l'œuvre. Tout en rejetant les femmes sans poitrine, le patient reste attaché à son amour pour sa sœur, cette fixation libidinale l'empêchant justement de trouver l'âme sœur. Le plaisir de retrouver cette motion œdipienne déplacée dans un substitut peut être teinté d'inquiétant jusqu'à lui donner le statut d'objet phobique comme pour ce patient.

L'appel du vivant réunit ces trois éléments : projection sur une représentation, affect de plaisir et impression d'inquiétant. Il y a « appel » : du familier se manifeste mais dérange ! Le ressenti d'étrangement inquiétant crée une incertitude intellectuelle. Les processus intellectuels restent stupides face à cette manifestation. L'appel doit être réitéré pour qu'un jour cela prenne sens dans le moi. La capacité négative est cette disposition du moi à accueillir toutes ces facettes de l'âme. Le moi est interpellé, jusqu'au moment où il peut prendre la décision de regarder ce qui insiste. Quel gain dans une cure quand un patient apporte un acte manqué, un moment émotionnel, un lapsus... qui

peut se lier à une représentation inquiétante. Se transporte dans l'espace analytique une éruption/irruption de motions préconscientes. À l'analyste de faire le lien que le patient ne peut faire seul, car la fascination exercée par la représentation inquiétante laisse le sujet interdit. Telle la tête de Méduse¹⁹ à laquelle Freud attribue une fonction apotropaïque, elle suscite horreur, attrait et stupéfaction du fait du sexuel, de la castration, de l'attachement aux objets œdipiens qui se cachent sous cette tête aux cheveux de serpents et Persée utilise cette ruse pour arriver à ses fins.

Le moi reste avant tout sous l'emprise des objets auxquels il est fortement attaché, cette constatation explique l'aveuglement face à la fascination exercée par les représentations de motions refoulées. Il a fallu 32 ans de latence à Freud avant de mettre en lien l'émoi ressenti en 1904 à la vue de l'Acropole et son complexe d'Œdipe paternel. Le détour par la projection puis par le chemin des mots, du travail associatif en séance permet le travail de décondensation. Le patient doit pouvoir investir libidinalement la parole et se soumettre à la règle de libre association pour éprouver le plaisir d'être au contact de ses motions inconscientes, « mon inconscient me joue des tours » s'exclamait avec plaisir un patient. Du côté de l'analyste l'exigence de neutralité favorise l'installation d'un espace analytique où tout est entendu à un égal niveau : la réalité; les fantasmes, les rêves, point de hiérarchisation dans les éléments du discours, tout a une égale valeur. Cela évoque un processus qui favorise l'attention à la capacité négative du sujet. De cet écran où tout s'étale, surgissent les accidents de parcours : lapsus, idées incidentes, répétitions, analogies qui s'entendent puis s'élaborent et permettent à l'analyste d'ouvrir des nouveaux chemins de sens là où le patient est aveuglé par la fascination et l'absurdité de ses représentations. L'image mentale conserve l'objet d'amour, elle reste du côté de la mélancolie, de l'immortalité de cet attachement à l'objet, l'image mentale conserve aussi la douleur et la jouissance, car l'objet est gardé, masqué à l'intérieur. Cette image est dans un tabernacle, la décondenser serait commencer un travail de deuil de l'objet ou des

¹⁹ S. Freud (1922), « La tête de méduse », *OCP/ F, XVI*, PUF, pp. 161-164.

liens à l'objet qu'elle représente et incarne. Le sujet n'identifie pas vraiment cet objet d'amour. Le moi est actif pour voiler cet attachement à l'objet, pour maintenir ce refoulement. Freud dans « Deuil et mélancolie » souligne : « On peut observer d'une façon générale que l'homme n'abandonne pas

volontiers une position libidinale, pas même lorsqu'un substitut lui fait déjà signe.²⁰ »

²⁰ S. Freud (1915), « Deuil et mélancolie », *OCP/F, XIII*, PUF, p. 263.

Council meeting de Jérusalem 31 octobre - 4 novembre 2012

Patrick Merot

Il y avait longtemps que la Société israélienne de psychanalyse souhaitait recevoir un *Council meeting* à Jérusalem, toujours différé pour des raisons d'éloignement et de sécurité. Cette rencontre qui s'est déroulée dans de très bonnes conditions et avec une météo au beau fixe a été un moment d'échanges et de rencontres très pacifié.

Deux thèmes de discussion étaient inscrits au programme, en dehors des innombrables décisions à caractère plus administratif qui occupent cette réunion :

- l'impact des politiques de santé publique sur la pratique de la psychanalyse et sur la formation des psychanalystes d'une part,
- et d'autre part, avec les représentants de l'IPA, une réflexion sur la formation des analystes et les trois modèles, avec l'exemple particulier du *William Alanson White Institute* de New York.

Après le *Council meeting* du congrès de la FEP, qui était le moment du passage d'une équipe à une autre, ce *Council meeting* d'automne a vu la nouvelle équipe affirmer ses orientations, avec Serge Frisch comme Président et Leopoldo Bleger comme Secrétaire, voulant privilégier les discussions sur le fond et traiter, autant que possible, les questions administratives en amont.

Avant d'en venir au contenu consistant de ces échanges, évoquons un détail amusant révélé par S. Frisch : du fait qu'à l'époque de sa fondation, la présidence de la FEP était assurée par Betty Denzler, de nationalité suisse, la Fédération se trouve relever du droit suisse (ce qui semble être une bonne chose), mais dans une position qui se doit aujourd'hui d'être régularisée puisque ni le nom, ni l'adresse de la déclaration initiale ne sont valides.

Le point le plus important soumis à la discussion était donc **l'impact des politiques de santé publique sur la pratique de la psychanalyse et**

sur la formation des psychanalystes. Trois brefs rapports avaient été demandés, l'un à la Finlande (Lisa Falk), un second à l'Allemagne (texte partagé entre la DPV, avec Christoph Walker et la DPG avec Ingo Folke), et un troisième à la Hollande (avec un texte de Jos Dirkx, Tineke Hartgers et Dirk Vliestra : il y a en effet trois groupes en Hollande).

Il s'agissait donc de trois représentants des pays du nord et il est indiscutablement apparu des convergences importantes dans les témoignages de ces trois situations, quelles que soient la singularité de chaque politique d'état et les différences dans les analyses proposées par chaque société. Pour résumer à très grands traits les témoignages entendus, il apparaît que dans ces états, les relations entre les psychanalystes et les institutions de santé publique ou les assurances privées sont allées très loin. Les prises en charge financières accordées pour des cures analytiques ont, dans de nombreuses situations été accordées au nom de prises en charge médicales, parfois pour la totalité des 4 ou 5 séances hebdomadaires. Il a été frappant pour moi de voir apparaître, caché derrière un sujet omniprésent - celui des trois séances du modèle français - une question jusque-là quasi silencieuse, celle du coût et du paiement.

Or cette situation qui a fait le succès « professionnel » de la psychanalyse dans ces pays pendant de nombreuses années se trouve aujourd'hui remise en cause pour des révisions drastiques : soit que l'état providence (ou les assurances privées) limite son engagement dans ces politiques de financement, soit qu'il les supprime totalement. C'est ce qui est arrivé il y a deux ans en Hollande, créant une situation de crise aiguë par rapport à une pratique où le fait même du paiement était devenu « invisible » (sic, le terme a été souligné par les auteurs du rapport). Le nombre de candidats à

la formation se trouve depuis cette date en chute libre, de même que le nombre de patients faisant appel à la psychanalyse.

La situation est relativement conservée en Finlande. Elle l'est beaucoup moins en Allemagne. Les prises en charge accordées au nom du soin et décidées dans le cadre de protocoles dans lesquels les compromis avec le tiers payant étaient très nombreux (médecin consultant qui décide, parfois rapports de suivi des cures, etc...) se trouvent aujourd'hui, à des degrés divers dans chaque pays, remises en question au nom même de ce qui les avait permis : la perspective du soin. Elles sont en effet mises en concurrence avec les thérapies courtes de diverses obédiences et particulièrement les TCC.

Un second aspect des politiques publiques a un impact considérable sur les pratiques des analystes dans ces pays : la légalisation de pratiques psychothérapeutiques, selon des procédures diverses.

En Hollande, la création en 2005, d'un registre de psychothérapeutes certifiés, implique d'une part d'avoir suivi une formation spécifique et d'autre part d'adresser des informations sur le diagnostic des patients suivis au système de santé (ou aux compagnies d'assurance) et toutes sortes d'autres renseignements sur le suivi.

En Allemagne, le vote de la loi sur les psychothérapies en 1999, qui a légalisé la profession de psychologue-psychothérapeute, a profondément modifié les choses, en créant une situation très compliquée : depuis cette date, douze des quatorze instituts de formation proposent également des formations de psychothérapeute, mais il semble que les praticiens doivent, à la fin de la formation, choisir entre être psychothérapeute, ou poursuivre pour être psychanalyste et ne plus être psychothérapeute.

En Finlande, la diminution de la place occupée par la psychanalyse conduit la société finnoise à réfléchir sur des alliances à passer avec les universitaires autour de l'enseignement.

L'impact de ces bouleversements dans les politiques publiques est donc considérable. En Hollande, où la situation est la plus critique et où certains pensent que la psychanalyse est amenée

à disparaître au profit de la psychothérapie, la situation évoquée ci-dessus a conduit les analystes à passer à des cures à trois séances par semaine qui sont alors appelées « traitements psychothérapeutiques » et qui peuvent encore faire l'objet de prise en charge.

Dans les discussions qui ont suivi ces exposés, il faut noter que dans les « jeunes pays », si l'on désigne par là les pays dans lesquels la psychanalyse renaît après avoir été longtemps interdite, ainsi la Croatie, ainsi la Pologne, la psychanalyse suscite un très grand intérêt chez les jeunes et sa pratique est, pour l'instant, en dehors de tout compromis avec les systèmes de santé publique.

En dehors du temps consacré à ce thème, mais dans un rapport certain, les sociétés allemandes ont présenté l'activité de leurs universités d'été (ou d'automne, en fonction des lieux) qui proposent des programmes de présentation des notions de psychanalyse à des publics larges (sans présélection et sans que soit délivré de diplôme). Le public est le plus souvent constitué de jeunes gens intéressés par la psychanalyse. Ces activités rencontrent un grand succès.

Le second point abordé avec les représentants de l'Europe au *Board* de l'IPA fut une **réflexion sur la formation et les trois modèles**, à partir de deux papiers présentés par Shmuel Erlich, représentant du *Board* IPA.

La position qu'il a présentée, alors même qu'il a été plutôt un opposant à la reconnaissance des trois modèles, est la nécessité, maintenant que ces trois modèles sont reconnus, de les respecter dans leur cohérence interne et de ne pas s'engager dans un relativisme qui conduirait à emprunter, en fonction des opportunités locales, à divers modèles pour construire de nouveaux modèles hybrides.

Il s'agit là d'une position certes assez rigide (surtout lorsqu'elle se présente comme une injonction faite aux *Study group* de choisir de façon irrévocable leur modèle de référence), mais c'est une position qui est argumentée de façon juste : concernant le modèle français, elle s'appuie sur une connaissance et vision intéressante de ce modèle. Pour Shmuel Erlich, les trois séances se justifient de ce que l'analyse est commencée très en amont de la

formation et, au contraire, les quatre ou cinq séances sont liées au fait qu'analyse et formation commençant en même temps, il y a nécessité d'une « immersion » dans le processus analytique. À l'appui de ce développement, un document venait illustrer le risque de dérive, à propos du *William Alanson White Institute*, document au demeurant très intéressant quant à l'évolution en cours dans certaines sociétés sur la question des trois séances.

Il s'avère en effet que cet Institut, fondé en 1943 par quelques analystes prestigieux, pratique depuis son origine et conformément à ses statuts, une variante du modèle Eitingon : à savoir tous les paramètres de ce modèle sauf le nombre de séances qui se limite à trois.

Or l'ApsA vient de reconnaître cet Institut et son modèle de formation (qui illustre très exactement ce que S. Erlich désigne comme modèle hybride) comme « un modèle acceptable du modèle Eitingon », sans pour autant étayer ce changement de position autrement que comme la prise en compte du principe de réalité. Il y a dix ans, une tentative de rapprochement, à l'initiative de l'Institut, avait échoué pour la question des trois séances. Aujourd'hui, l'initiative vient de l'ApsA, sans que l'issue en soit connue.

Voilà résumé l'essentiel des débats les plus importants de ces journées de rencontre avec la quasi-totalité des présidents des sociétés européennes.

New members Seminar 14-17 juin 2012 – Stirin (République tchèque)

Maurice Borgel et Valérie Roumengous

Nous voudrions parler en premier lieu du dépaysement, qui a présidé à notre voyage, et de notre surprise, après la traversée de 40 kilomètres dans la campagne pragoise embrumée, de découvrir un château baroque, récemment restauré, entouré par un parc ; une arrivée dans un décor de théâtre. À l'usage de la langue anglaise entre nous s'ajoutait l'aspect étranger de la rencontre en favorisant une écoute décalée.

L'accueil chaleureux, à distance de la ville et des contingences matérielles, créait un cadre confortable, propice au partage de pensées et à l'échange. Dès l'arrivée, Eva Schmid-Glorr, en charge de l'organisation, nous reçoit avec un cocktail et des paroles de bienvenue et nous explique le fonctionnement de cette rencontre. Le système choisi est celui d'un groupe fixe de six participants qui se déplace pour rencontrer les cinq *training analysts*, répartis chacun dans une salle: Jean-Michel Porte (France), Serge Frisch (Belgique), Wulf Volker Lindner (Allemagne), B. Guerrini Degl'Innocenti (Italie), Sira Dermen (Angleterre).

Lors de ces échanges, nous avons été sensibles à la qualité de l'écoute tant des participants que de chaque superviseur, évitant l'écueil de mouvements narcissiques et permettant une exposition personnelle assez libre restituant l'intimité des séances.

Certaines présentations ont suscité l'émergence de charges émotionnelles très fortes, d'autant que l'exposition de deux séances consécutives, verbatim, en accentuait les effets. Le climat de travail a permis une évolution de nos deux groupes dans leur capacité à progressivement mieux tenir compte du matériel clinique et de l'exposant, en modulant plus finement les interventions de chacun.

Les différentes approches de chaque superviseur nous ont fait percevoir le matériel présenté sous

des angles très divers. S. Frisch ne souhaitait pas que soient présentés d'éléments de la biographie des patients mais seulement le contenu des séances. W. Lindner, habitué au fonctionnement de l'analyse de groupe, a traité les remarques des participants comme représentant autant d'aspects partiels, issus du matériel clinique présenté, pouvant être réunis grâce à l'élaboration groupale. Ainsi l'intérêt de cette expérience de travail a été surtout la rencontre avec un fonctionnement de groupe dont la forme, d'inspiration anglo-saxonne, et même bionienne, nous décalait de nos modalités de travail à l'APF.

Le vocable de *New Members*, qui a succédé à celui de Membres associés de la F.E.P, témoignait pour la plupart des participants d'une pratique analytique récente, ce qui induisait une expérience très différente de la nôtre. Par ailleurs, on a pu constater que la politique de santé engagée dans un certain nombre de pays déterminait un type de pratique spécifique. Ainsi, on s'est interrogé sur les effets des prises en charge, (Suède, Allemagne...) à raison de cinq séances par semaine, remboursées par des mutuelles pendant trois ans, puis de leur interruption au terme de cette durée, à moins que le patient ne poursuive l'analyse à son compte. Cela nous posait de nombreuses questions : la dépendance induite suivie d'un vécu brutal de sevrage et la possible création d'un transfert pouvant ainsi évacuer plus facilement le sexuel, dans la mesure où le soin primait. Enfin, avec ce mode de paiement, la question de la demande se pose en d'autres termes que ce que nous connaissons dans notre pratique. D'ailleurs, on a noté que souvent l'accent était plutôt mis, dans les groupes, sur la pathologie des aspects primaires, de la problématique d'abandon, du *holding*, du maternel, mais aussi du traumatique, en mettant en avant la prise en compte de la réalité et un soutien direct. Un exemple de « *setting*

skype » nous a beaucoup choqué, d'autant qu'il était à durée illimitée, sans aucune prévision de rencontre réelle pour une patiente en grande difficulté. Néanmoins, une préoccupation commune se dégageait en ce qui concerne le transfert et le contre-transfert, tout en privilégiant les aspects primitifs de la relation au détriment des aspects œdipiens et du transfert paternel.

Les conditions dans lesquelles s'est déroulé le séminaire : confort de l'hôtel, beauté du lieu, isolement par rapport à l'extérieur (y compris un concert donné sur place), le tout allié à un rythme très soutenu de travail, ont sans doute contribué à une idéalisation groupale : d'ailleurs un des groupes envisageait de poursuivre cette expérience l'année suivante, ce qui démontre le dynamisme impulsé par Stirin.

L'esprit d'ouverture de la FEP a réussi ce brassage de modèles identificatoires, tant dans leurs incidences théoriques que cliniques. Le désir commun à tous de surmonter notre résistance vis-à-vis de l'inconscient pourrait constituer l'aire partageable de ce voyage qui nous a déplacé de nos certitudes. Rester attentifs à la découverte de courants européens nous apparaît important, y compris au travers des divergences de styles et de cultures psychanalytiques. Rencontrer et penser la différence ne constitue-t-il pas la spécificité du travail analytique ?

Journée d'échanges cliniques entre l'APF et la SBP

Florence Mèlèse

Cette troisième rencontre avec la Société belge de psychanalyse s'est tenue à Bruxelles dans les locaux de la SBP le 6 octobre 2012.

C'était notre troisième journée d'échanges entre membres des deux sociétés : la première s'était tenue en 2000 dans les locaux de la SBP et la seconde à l'APF en 2006. Pendant cette journée il y eut le matin, un exposé de Despina Naziri (SBP) et l'après-midi ce fut à Jocelyne Malosto d'intervenir. Les échanges furent très vifs et donc très riches. Les membres de l'APF étaient venus nombreux.

Les membres de l'APF ont, me semble-t-il, peu d'occasions de se réunir entre eux pour parler de la clinique et ces journées avec des sociétés étrangères sont très importantes à maintenir.

Un groupe, initié par Hélène et Daniel Wildöcher se réunit régulièrement avec l'Association psychanalytique de Madrid.

D'autres rencontres sont en cours d'organisation par le Conseil de l'APF.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président Patrick MEROT
Vice-Présidents Évelyne SECHAUD - Brigitte EOCHE-DUVAL
Secrétaire général Dominique SUCHET
Secrétaire scientifique Claude BARAZER
Trésorier Jocelyne MALOSTO
Président sortant Felipe VOTADORO

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Secrétaire Claude BARAZER
Gilberte GENSEL, Bernard de LA GORCE
Isée BERNATEAU, Anne HOMER KOFFI, Pascale TOTAIN EGHAIYAN

COMITÉ DE PUBLICATION DE L'ANNUEL

Placé sous la responsabilité de Laurence KAHN, il est composé de Dominique BLIN, Odile BOMBARDE Caroline GIROS ISRAËL, Bernard de LA GORCE, Jean-Michel LÉVY, Dominique SUCHET, Philippe VALON.

DOCUMENTS & DÉBATS

Placé sous la responsabilité du Conseil d'administration en exercice.
La réalisation des numéros est confiée à Brigitte EOCHE-DUVAL avec Martine BAUR, François HARTMANN, Hélène HINZE, Pierre NOAILLE.
Mise en ligne du numéro par Fabrice PERRINEL sous la responsabilité de Jocelyne MALOSTO avec Nelly GAILLARD JANIN, Antoine MACHTO, Frédéric de MONT-MARIN, Nicole NATAF.

INSTITUT DE FORMATION

ANALYSTES EN EXERCICE À L'INSTITUT DE FORMATION

Viviane ABEL PROT, Athanassios ALEXANDRIDIS, Jacques ANDRÉ
Annie ANZIEU, Claude BARAZER, André BEETSCHEN, Leopoldo BLEGER
Catherine CHABERT, Catherine CHATILLON, Dominique CLERC
Jean-Philippe DUBOIS, Lucile DURRMEYER, François GANTHERET
Edmundo GÓMEZ MANGO, Michel GRIBINSKI,
Jean-Michel HIRT, Didier HOUZEL, Laurence KAHN, Bernard de LA GORCE
Sylvie de LATTRE, Jean-Claude LAVIE, Jacques LE DEM, Josef LUDIN
Danielle MARGUERITAT, Patrick MEROT, Raoul MOURY, Nicole OURY
Jean-Claude ROLLAND, Évelyne SECHAUD, Dominique SUCHET,
Jean-Yves TAMET, Olivia TODISCO, Hélène TRIVOUSS-WIDLÖCHER
Felipe VOTADORO, Daniel WIDLÖCHER

COMITÉ DE FORMATION

Secrétaire Felipe VOTADORO

Lucile DURRMEYER, Edmundo GÓMEZ MANGO, Jean-Michel HIRT, Didier HOUZEL,
Sylvie de LATTRE, Jacques LE DEM, Raoul MOURY, Héliène TRIVOUSS WIDLÖCHER.

COMITÉ DE L'ENSEIGNEMENT

Secrétaire Philippe VALON

Membres ex officio Patrick MEROT, Claude BARAZER

Membre représentant du Collège des titulaires Jacques LE DEM

Jean-Philippe DUBOIS, Jean-H. GUÉGAN

Dominique BILLOT, Frédéric de MONT-MARIN, Valérie ROUMENGOUS

MEMBRES D'HONNEUR

Jean-Louis LANG † - Jean LAPLANCHE † - M. J.-B. PONTALIS † - Guy ROSOLATO †

MEMBRES TITULAIRES

Mme Viviane ABEL PROT	30, rue Vaneau - 75007 Paris	01 47 05 86 02
Dr Athanassios ALEXANDRIDIS	Karneadou 38 - Athènes 10676 - Grèce	00302107291993
Pr Jacques ANDRÉ	46, rue Vavin - 75006 Paris	01 45 43 87 69
Mme Annie ANZIEU	7 bis, rue Laromiguière - 75005 Paris	01 47 07 43 98
Dr Claude BARAZER	71, rue du Cardinal Lemoine - 75005 Paris	01 55 43 93 14
Dr André BEETSCHEN	5, place Croix-Pâquet - 69001 Lyon	04 78 28 54 57
Dr Leopoldo BLEGER	13, rue Béranger - 75003 Paris	01 42 77 85 96
Pr Catherine CHABERT	76, rue Charlot - 75003 Paris	01 42 77 27 70
Dr Catherine CHATILLON	75, rue de Saint-Genès - 33000 Bordeaux	05 56 96 58 77
Mme Dominique CLERC	41, cours Pasteur - 33000 Bordeaux	05 57 95 61 80
Dr Jean-Philippe DUBOIS	19, boulevard George V - 33000 Bordeaux	05 56 93 11 13
Dr Lucile DURRMEYER	27, rue des Cordelières - 75013 Paris	01 47 07 63 42
M. François GANTHERET	13, rue de la Cerisaie - 75004 Paris	01 42 74 42 32
Dr Edmundo GÓMEZ MANGO	150, avenue du Maine - 75014 Paris	01 43 22 52 09
Dr Michel GRIBINSKI	14, rue Barbette - 75003 Paris	01 40 29 99 33
Pr Jean-Michel HIRT	12, rue Lamblardie - 75012 Paris	01 44 78 68 05
Pr Didier HOUZEL	95, rue Saint-Jean - 14000 Caen	02 50 65 62 11
Mme Laurence KAHN	68/70, bd Richard Lenoir - 75011 Paris	01 47 00 51 70
Dr Bernard de LA GORCE	1, place Francisque Regaud - 69002 Lyon	04 78 37 94 52
Mme Sylvie de LATTRE	1, rue du Val de Grâce - 75005 Paris	01 43 25 86 27
Dr Jean-Claude LAVIE	22, avenue de l'Opéra - 75001 Paris	01 42 97 48 55
Dr Jacques LE DEM	57, rue Boileau - 69006 Lyon	04 78 89 11 50
Dr Josef LUDIN	Rigistrass 8, - 8006 Zurich, Suisse	0041 44 501 84 10
Dr Danielle MARGUERITAT	26, rue Erlanger - 75016 Paris	01 46 51 55 68
Dr Patrick MEROT	13, av. Charles V - 94130 Nogent S/Marne	01 48 73 40 17
Dr Raoul MOURY	27, boulevard Edgar Quinet - 75014 Paris	01 43 20 21 36
Dr Nicole OURY	77, cours du Docteur Long - 69003 Lyon	04 72 33 55 45
Dr Jean-Claude ROLLAND	1350, route de Charnay - 69480 Morancé	04 78 43 64 53
Mme Évelyne SECHAUD	99, rue de Sèvres - 75006 Paris	01 44 05 92 60
Mme Dominique SUCHET	86, rue Montgolfier - 69006 Lyon	04 78 93 64 42
Dr Jean-Yves TAMET	6, rue Marcel G. Rivière - 69002 Lyon	04 78 42 48 32
Mme Olivia TODISCO	46, rue de Babylone - 75007 Paris	01 40 65 99 00
Dr Hélène TRIVOUSS-WIDLÖCHER	9, rue Edouard Jacques - 75014 Paris	01 43 35 11 62
Dr Felipe VOTADORO	5-7, bd Edgar Quinet - 75014 Paris	01 43 35 12 06
Pr Daniel WIDLÖCHER	79, bd Vincent Auriol - 75013 Paris	06 70 31 86 02

MEMBRES SOCIÉTAIRES

Mme Laurence APFELBAUM	52, rue de Vaugirard - 75006 Paris	01 40 51 26 24
Dr Henri ASSÉO	6, rue Jeanne d'Arc - 75013 Paris	01 45 85 50 74
Dr Bernard BASTEAU	117 rue de Ségur - 33000 Bordeaux	05 56 24 93 14
Dr Martine BAUR	8, rue Ferrandière - 69002 Lyon	04 78 42 46 10
M. Joël BERNAT	14 ter, rue Lyautey - 54000 Nancy	03 83 32 01 04
Mme Cécile BLANCHARD JOSSO	5, avenue Joffre - 57000 Metz	03 87 65 48 39
Mme Dominique BLIN	16, avenue de Villars - 75007 Paris	01 43 35 46 03
M. Maurice BORGEL	12, rue Rambuteau - 75003 Paris	01 42 77 01 95
Dr Jean BOUSQUET	13, place Dupuy - 31000 Toulouse	05 61 63 68 95
Pr Françoise BRELET-FOULARD	5, rue Menou - 44000 Nantes	02 40 74 79 20
Dr Philippe CASTETS	90, rue de Bayeux - 14000 Caen	02 31 50 08 79
Dr Élisabeth CIALDELLA RAVET	18, place Maréchal Lyautey - 69006 Lyon	04 72 74 16 22
Pr Françoise COUCHARD	61, avenue du Roule - 92200 Neuilly	01 47 22 41 68
Dr Jean-François DAUBECH	33, rue des Treuils - 33000 Bordeaux	05 56 24 16 73
Dr Christophe DEJOURS	39, rue de la Clef - 75005 Paris	01 55 43 96 90
Dr François DESVIGNES	74, rue Dunois-Tour Chéops - 75464 Paris cedex 13	01 45 85 01 10
Dr Catherine DOCHE	16, rue de l'Ormeau Mort - 33000 Bordeaux	05 56 99 13 57
Mme Hélène DO ICH	4 bis, place de Verdun - 42300 Roanne	04 77 72 70 07
Dr Anne-Marie DUFFAURT	16, rue de la Bourse - 31000 Toulouse	05 61 22 67 06
Mme Corinne EHRENBERG	16, rue de Fleurus - 75006 Paris	01 42 22 10 16
Mme Brigitte EOCHE-DUVAL	3, rue Dobrée - 44100 Nantes	02 40 69 75 17
Dr Maya EVRARD	82, rue Lauriston - 75116 Paris	01 47 27 24 06
Pr Pierre FERRARI	4, rue des Carmes - 75005 Paris	01 43 25 78 14
Mme Bernadette FERRERO	12, chemin du Verger - 69570 Dardilly	04 72 17 02 63
Mme Gilberte GENSEL	41, rue Volta - 75003 Paris	01 42 76 05 27
Pr Bernard GOLSE	30, rue de Bourgogne - 75007 Paris	01 45 51 79 89
Dr Jean H. GUÉGAN	2, rue Jean-Jacques Rousseau - 44000 Nantes	02 40 48 73 60
Mme Adriana HELFT	15, rue de Bièvre - 75005 Paris	01 42 71 23 46
Mme Monique DE KERMADEC	87, av Raymond Poincaré - 75116 Paris	01 47 04 23 32
Dr Jacques LANSAC-FATTE	91, rue Frère - 33000 Bordeaux	05 56 79 38 29
M. Jean-Michel LÉVY	7, rue des Dames - 75017 Paris	01 42 63 09 43
Dr Paule LURCEL	9, rue du Banquier - 75013 Paris	01 45 35 25 06
Mme Jocelyne MALOSTO	8, rue Emilio Castelar - 75012 Paris	01 43 44 58 74
Pr. Vladimir MARINOV	58, rue de Sully - 92100 Boulogne	01 46 03 19 40
Dr Florence MÉLÈSE	4, rue Léon Delagrange - 75015 Paris	01 45 31 89 26
Dr Pascale MICHON RAFFAITIN	12, rue Oswaldo Cruz - 75016 Paris	01 42 30 70 70
Dr Frédéric MISSENARD	3, rue de la Durance - 75012 Paris	01 49 28 96 17
Dr Luis-Maria MOIX	14, rue Serpente - 75006 Paris	01 42 77 05 77

Dr Kostas NASSIKAS	11, place Raspail - 69007 Lyon	04 78 61 25 00
Dr Michael PARSONS	1, Offerton Road SW4 ODH - Londres - UK	00 44 20 7622 0226
Mme Agnès PAYEN-CRAPLET	6, rue de l'Aude - 75014 Paris	01 45 38 50 10
Dr Gilles REBILLAUD	8, rue Huysmans - 75006 Paris	01 45 44 64 72
Dr Anne ROBERT-PARISSET	28, rue Desaix - 75015 Paris	01 45 75 40 16
Dr Daniel ROCHE	25, Cours de l'Intendance - 33000 Bordeaux	05 56 48 16 87
Mme Marie-Christine ROSE	9, rue du Joli Cœur - 54000 Nancy	03 83 98 58 48
Dr Annie ROUX	12, rue Perignon - 75007 Paris	01 40 56 05 40
Mme Monique ROVET BICHAT	32 bis, avenue de Picpus - 75012 Paris	01 46 28 13 41
Dr Monique SELZ	72, Rue Olivier de Serres - 75015 Paris	01 45 32 06 22
Mme Héléna TENENBAUM	2, rue Dom Calmet - 54000 Nancy	03 83 35 00 77
Dr Philippe VALON	51, Rue Jules Guesde - 92240 Malakoff	01 46 84 09 62
M. Eduardo VERA OCAMPO	89, rue des Martyrs - 75018 Paris	01 42 57 03 24
M. François VILLA	30, bd de Strasbourg - 75010 Paris	01 42 49 71 42

M E M B R E S H O N O R A I R E S

Mme Nicole BERRY	La Maison de la Petite Rivière, 118, rue de la Commanderie - 50760 Valcanville	02 33 43 14 93
M. Gérard BONNET	1, rue Pierre Bourdan - 75012 Paris	01 43 40 68 70
Dr Françoise CAILLE-WINTER	10, av. Général M. Bizot - 75012 Paris	01 46 28 43 53
Mme Marie-José CÉLIÉ	16, rue Lunain - 75014 Paris	01 45 45 40 80
M. Albert CRIVILLÉ	132, bd du Montparnasse - 75014 Paris	01 43 35 08 69
Pr Guy DARCOURT	19, rue Rossini - 06000 Nice	04.93.82.12.69
Pr Roger DOREY	32, boulevard Marbeau - 75116 Paris	01 45 00 58 92
Dr Colette DESTOMBES	57, rue Jeanne d'Arc - 59000 Lille	03 20 52 75 69
Dr Bernard DUCASSE	52, rue du Petit Parc - 33200 Bordeaux	05 56 81 96 30
Mme Gabrielle DUCHESNE	13, rue du Docteur Lachamp - 63300 Thiers	
Dr Judith DUPONT	12, rue Gaëtan Pirou - 95580 Andilly	01 34 16 12 25
Dr Bernard FAVAREL-GARRIGUES	12, rue de Moulis - 33000 Bordeaux	05 56 81 84 85
Dr Bernard JOLIVET	22, rue Soufflot - 75005 Paris	01 43 31 94 34
Mme Monique LAWDAY	13, rue Gilles Bouvier - 76300 Sotteville	02 35 72 14 70
Dr Elisabeth LEJEUNE	8, rue des Cordelières - 75013 Paris	01 43 31 94 34
Mme Marie MOSCOVICI	32, avenue Carnot - 75017 Paris	01 42 27 16 32
Dr Henri NORMAND	18, rue Descartes - 33000 Bordeaux	05 56 98 77 54
Dr Robert PUJOL	140, rue Edmond Rostand - 13008 Marseille	04 91 53 41 79
Dr Josiane ROLLAND	1350, route de Charnay - 69480 Morancé	04 78 43 64 53